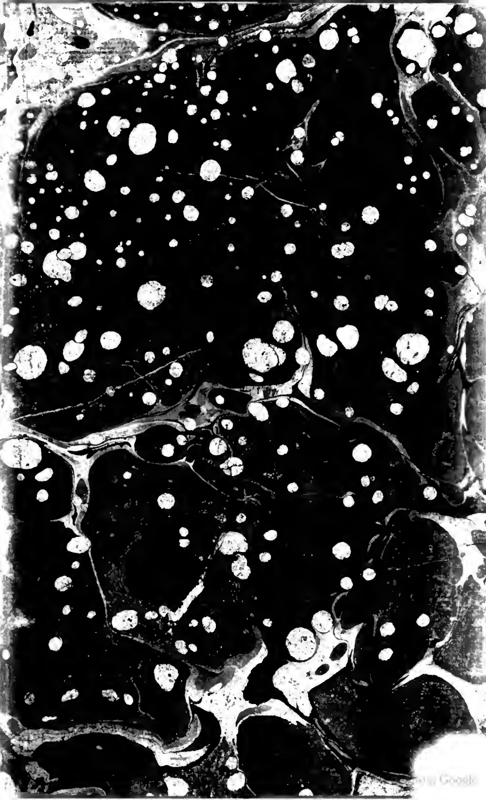


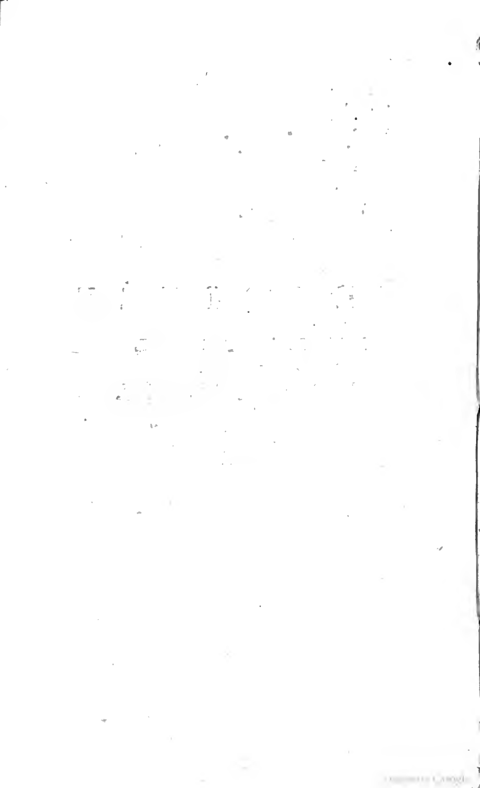





3503

VIE PRIVÉE
DU MARECHAL
DE RICHELIEU.

T. III.



VIE PRIVÉE
DU MARECHAL
DE RICHELIEU;

CONTENANT

SES AMOURS ET INTRIGUES;

Et tout ce qui a rapport aux divers Rôles qu'a joués cet Homme célèbre pendant plus de quatre-vingt ans.

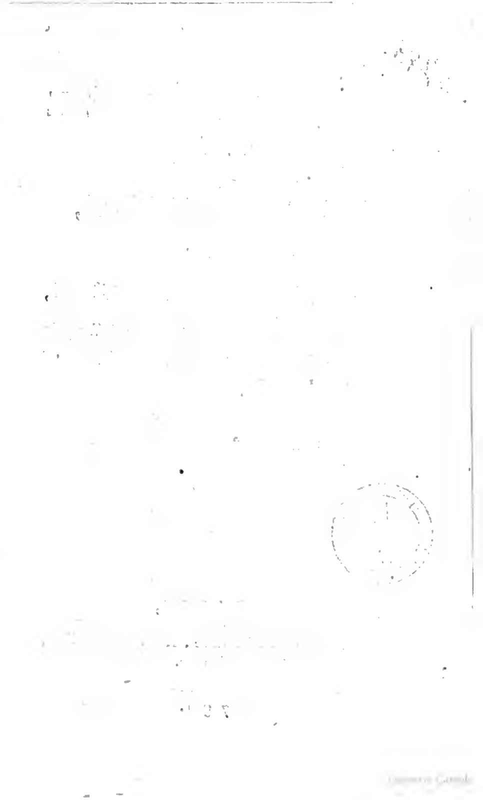
TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez Buisson, Libraire, rue Haute-Feuille, numéro 20.

1791.



VÉRITABLE
VIE PRIVÉE
DU MARÉCHAL
DE RICHELIEU.

*DÉTAILS des premières aventures de M. le Maréchal de Richelieu, faits et écrits par lui-même, pendant son séjour en Languedoc, à madame la Marquise de M***, qui lui avoit promis de le traiter favorablement à son retour, s'il lui faisoit le récit de ce qui lui étoit arrivé jusqu'alors.*

IL y a long-tems que vous me demandez, ma chère amie, le récit fidèle de mes aventures depuis ma présentation à la cour de Louis XIV, jusqu'au moment où je vous ai connue ; vous ne savez pas que ce sont des volumes que vous exigez que j'écrive.

Cependant d'après nos conventions, mon amitié ne balance pas, et quoique paresseux, je vous promets de vous envoyer par semaine, une vingtaine de pages de mon histoire. Je conserve scrupuleusement tous les matériaux nécessaires pour l'écrire, et je crois qu'il y aura une assez grande complication d'événemens pour ne pas ennuyer. J'espère vivre long-tems; dumoins on me l'a prédit, et j'ajoute aisément foi à une prédiction qui m'accommode fort; je compte bien fournir de plus en plus des faits intéressans, pour l'histoire de ma vie. J'ai près de cinquante ans, et j'augure que je suis à la moitié de ma carrière : car plusieurs astrologues m'ont assuré que je mourrois centenaire, mais que je devois craindre le mois de mars; ainsi il me reste de la marge, et je ne m'apperçois pas d'aucun changement dans mes facultés morales ni phisiques.

Nous étions convenus avec Tingri d'écrire mutuellement toutes les anecdotes historiques et scandaleuses qui se sont passées sous nos yeux. Il y en a bon nombre; elles feroient connoître que de grands effets viennent presque toujours de petites

causes, surtout à la cour, où le talent d'intrigue doit être le premier de l'homme qui veut s'avancer et s'y conserver, et je ne doute pas qu'une histoire faite d'après ces notes ne fût très instructive. Ce ne seroit pas, comme nous l'avons vu souvent, un amas de faits controuvés, dont un auteur avide du gain que lui offre un libraire, grossit un volume, sans connoître même les personnages dont il parle, ni les rapports qu'ils ont eus avec ces faits qu'il rapporte. Sa tête forge un roman, et il l'adapte à la femme ou à l'homme, qui, dans un genre quelconque, obtient de la célébrité, dont il sait seulement quelques particularités, et il décore cette rapsodie du nom d'histoire. J'ai lu sur moi des relations qui sont entièrement fausses. Tous les jours nous voyons qu'un événement, dont nous avons été témoin, est raconté diversement, exagéré, diminué ou falsifié, selon le talent de ceux qui en parlent; que devons-nous penser de l'histoire des siècles passés, dont on nous garantit l'authenticité? Il faudroit, pour être certain des événemens d'un siècle, que des gens initiés dans les mystères du gouvernement, se donnassent la

peine de rassembler tout ce qui se passeroit d'intéressant. Ce journal qui seroit fait par plusieurs personnes, ministres, généraux, courtisans et autres, seroit d'autant plus authentique, que ce que l'un auroit intérêt de cacher, l'autre le publieroit. Il est très prudent de voiler la vérité, quand elle peut blesser des gens qui existent : mais quand ils sont morts, pourquoi la taire ? L'historien que choisiroit le roi, (car pourquoi laisser à tout le monde le droit d'écrire l'histoire ?) cet homme, dis-je, quand cette génération seroit éteinte, afin de n'offenser personne, n'auroit plus qu'à lier ensemble ces événemens, et l'histoire bien vraie du siècle précédent se trouveroit toute faite.

C'est cette idée qui nous avoit engagés, Tingri et moi, à prendre la plume ; il m'a dit qu'il avoit déja rassemblé beaucoup de faits. J'ai commencé aussi de mon côté : mais je suis trop dissipé pour m'assujettir à faire le métier d'écrivain. Je préfère le plaisir, toujours neuf pour moi, de faire ma cour à une jolie femme, à l'ennui de m'enfermer dans un cabinet pour m'occuper du passé. Il m'intéresse bien moins que

le présent. Je vous promets cependant d'être plus fidèle à la promesse que je vous ai faite, et de vous donner les détails de ma vie le plus long-tems qu'il me sera possible. Songez qu'ils ne doivent pas me nuire auprès de vous, et que si vous me voyez toujours aussi coupable en amour que je le suis rarement en amitié, vous serez pour moi la duchesse ***, et vous jugerez si, malgré mes infidélités, j'ai cessé d'être son ami. J'éloignerai l'idée du grand travail que j'entreprends pour vous plaire, et comme il se fera pas à pas, j'espère le conduire jusqu'à la fin.

Je suis accablé d'occupations qui me fatiguent et m'ennuyent, et le plaisir de converser avec vous, sera une distraction fort agréable pour moi. D'ailleurs, le salaire qui m'attend à Paris, doit soutenir mon courage. Je vous ai déjà mandé qu'il me falloit du tems pour rassembler mes idées, et faire venir de Paris des notes de ma main, contenues dans un coffre que Boquemare mon bibliothéquaire, vient de m'envoyer; j'aime bien mieux me rappeller les anecdotes de ma jeunesse, que de faire ici la guerre aux protestans. Je reçois con-

tinuellement des ordres de la cour pour les punir, et le petit St.-Florentin est leur cruel persécuteur. Si je l'écoutois, le sang ruisseleroit; j'aime à être obéi, la résistance est capable de me porter loin : mais je n'ai pas, heureusement pour ces gens-ci, le fanatisme d'un missionnaire. Depuis longtems Voltaire m'a convaincu que presque tous les cultes des religions n'étoient que grimaces, et que la vraie étoit tolérante, douce et consolante. Je m'en prends aux ministres qui ont fait de la nôtre, une religion sanguinaire, et je m'embarrasse fort peu que des hommes prient Dieu à leur manière, pourvu qu'ils ne troublent pas l'ordre public. St.-Florentin qui n'est pas plus dévôt que moi, prétend que des roues et des gibets doivent hâter la conversion des protestans, et je crois voir le petit homme bien irreligieux, armé d'un poignard de la ligue, parcourir tout le Languedoc ; laissons-le errer au gré de ses petites idées, et revenons aux détails que vous me demandez.

Louis XIV avoit soixante-douze ans quand je fus présenté à la cour. J'en avois quatorze, c'est l'âge des prestiges et de l'illusion. Je fus presqu'anéanti par la majesté de

sa personne, et par l'éclat de sa représentation. Il me reçut en souriant : il aimoit le nom de Richelieu que mon grand oncle a porté avec tant de célébrité, et il avoit trop de pénétration pour ne pas connoître l'influence qu'il avoit eue sur son régne dont il avoit préparé la gloire. Le cardinal avoit mis le pouvoir absolu entre les mains du roi (1), et Louis XIV étoit trop jaloux de sa

(1) Le cardinal de Richelieu n'a rendu Louis XIII si puissant, que pour commander plus despotiquement à sa place; il a perpétué dans les ministres ce pouvoir absolu dont ils ont abusé tant de fois, et on lui doit cette race de tyrans qui a pris plaisir à accumuler tous les maux dont la France gémit actuellement. Louis XIV devoit sans doute aimer le cardinal de Richelieu, qui avoit tout assujetti au trône, et qui étoit cause qu'il ne trouvoit point d'obstacles à l'exécution de projets funestes à la France; mais ses sujets avoient-ils lieu de le chérir? Qui de nous ignore depuis long-tems que ce n'est pas pour la gloire de Louis XIII que ce ministre agissoit? Le bonheur du peuple lui étoit fort indifférent; toutes ses actions ne tendoient qu'à son élévation ou à satisfaire ses vengeances. Il étoit dévoré d'une ambition démesurée et vouloit que tout lui fût soumis. Enfin il fut despote sans contradiction. Encore si ce despotisme qui lui a fait faire quelquefois de bonnes choses, eût dumoins pu

puissance pour ne pas reconnoître dans les descendans de ce ministre ce qu'il avoit fait pour lui. C'est-là sans doute la raison des bontés dont il honoroit mon père, qui n'avoit pas été assez heureux pour se distinguer à son service pendant un régne si fertile en grandes choses, et la cause qui les lui fit répandre sur un rejetton de cette famille à qui il croyoit avoir des obligations. Remis de ma première timidité, je jettai les yeux sur ce grand roi que je trou-

s'enfermer avec lui dans la tombe, il n'auroit pas passé entre les mains d'une multitude d'êtres vils, appellés au ministère par cabale, ou en faisant bassement la cour à des gens encore plus méprisables qu'eux. Ces prétendus ministres, loin d'avoir le génie et les talens de Richelieu, forcés d'être guidés par des subalternes, des commis, demi-tyrans sous eux, ne se servoient pas moins tyranniquement de la verge de fer qui leur avoit été transmise, pour frapper aveuglément le peuple qui les maudissoit.

Le François n'osoit appeller la vengeance que seul, et sous le toît qu'il arrosoit de ses larmes: la moindre plainte l'eût privé de sa liberté; et ce qui est à sa honte, le monstre qui le déchiroit trouvoit encore des flatteurs. O François, mes concitoyens, mes frères, qu'étiez-vous alors, et qu'êtes-vous aujourd'hui? Des esclaves sont devenus des hommes, et la tyrannie est disparue!

vai encore au-dessus de tout ce qu'on m'en avoit dit. Rien d'aussi majestueux n'avoit frappé mes yeux; et de tous les hommes que j'avois vus, il me parut celui qui étoit le plus digne de commander, et qu'il auroit fallu choisir pour être mis à la tête de la nation françoise, si sa naissance ne l'eût point appellé au trône. Son air de grandeur imprimoit la crainte, et je voyois l'empreinte du respect gravée sur tous les visages. Un de ses regards étoit un ordre, que l'habitude de voir le monarque faisoit deviner. Tout malheureux qu'il étoit au dehors, il conservoit dans son intérieur l'étiquette la plus imposante. Il avoit été trompé quelquefois, et croyoit l'être sans cesse. Il conservoit avec ses courtisans, toujours l'air d'un roi; rarement l'homme paroissoit. Il avoit accoutumé tout ce qui l'entouroit à une espèce d'adoration, et il paroissoit naturel d'être à ses pieds. On le plaignoit d'être assez foible pour n'écouter plus que le conseil des prêtres qui égaroient sa vieillesse, en lui montrant le ciel irrité par ses égaremens passés; la religion couvroit ses yeux d'un voile saint, et on lui faisoit signer des ordres qui ont porté de

grands coups à la France. Mais dans cet affaissement de lui-même, on voyoit encore le grand homme, et il méritoit bien qu'on ne cessât pas d'admirer le maître qui avoit donné des loix à presque toute l'Europe. Dans un tems où l'on gémissoit d'une longue succession de guerres, où l'état étoit accablé de continuelles défaites, on parloit encore de ses premières victoires ; le peuple manquoit de tout, et à la cour on n'entretenoit le roi que de ses anciennes conquêtes. Eugene, enflé de ses succès, nourissoit de plus en plus la haine qu'il avoit vouée au monarque françois, dont il avoit essuyé des refus ; il mettoit sa gloire à l'accabler. Vainqueur de Villeroi, de Tallard, du duc de Bourgogne, de Boufflers et de Villars, conjointement avec Marleboroug, il étoit persuadé qu'il pousseroit ses conquêtes jusqu'à Paris ; on le craignoit, et la consternation étoit générale. Le roi seul paroissoit tranquille, et ne négligeoit rien pour conserver cette grande représentation qu'il avoit toujours aimée. Ceux qui l'approchoient dans son intérieur, témoins des plaintes qu'il laissoit rarement échapper, cherchoient tous les moyens de le dissiper.

Madame la duchesse de Bourgogne qu'il aimoit, étoit plus empressée qu'un autre à calmer les chagrins de son grand papa. Gaie, pleine d'esprit, elle amusoit le vieillard par des enfantillages. Ses reparties vives le faisoient sourire ; elle imaginoit tous les moyens de lui faire oublier ses malheurs; les bals, les fêtes où l'on rassembloit ce qu'il y avoit de plus aimable à la cour, étoient employés ; et vous devez bien penser qu'un enfant de mon âge se trouvoit trop heureux d'être admis à ces plaisirs. Les malheurs du tems m'intéressoient fort peu : je ne songeois qu'aux amusemens de Versailles et aux moyens de me les procurer souvent. J'avois une belle-mère qui gouvernoit mon père fort âgé et sujet à des infirmités; c'étoit elle qui dirigeoit tout, et la bonne dame fournissoit bien mesquinement à mes plaisirs. J'étois vêtu le plus modestement possible pour mon rang ; et quand je m'en plaignois, elle me disoit en riant, que les graces de ma personne suppléoient à tout : le compliment ne remplissoit pas ma bourse, et me donnoit de l'humeur qui éclatoit souvent. J'étois plaisanté par mes camarades, et c'étoit toujours aux dépens

de ma belle-mère, que je n'aimois pas, que je me tirois d'affaire. J'avois dit, un jour, où l'on avoit trouvé mon habit mesquin, que cela ne devoit pas paroître étonnant, que c'étoit un habit de belle-mère. Ceux qui connoissent la cour, sont à même de juger combien ces petites choses-là réussissent. Aussi, pendant quelques jours ce bon mot en fit les délices (1).

J'étois un enfant, et je n'avois encore connu que les usages de la maison paternelle; j'avois été mis sur la liste des danseurs, et je me trouvai bientôt dans l'intimité, à cause des répétitions qu'on faisoit des danses que l'on exécutoit devant le roi. Le jour des bals parés, je me trouvois là à peu près avec tous les amis de la maison, comme à Paris,

---

(1) Ce qui fait voir qu'il faut peu de choses pour l'occuper. Les gens qui l'habitent ont l'art de donner à des riens un air d'importance; ils sont toujours en convulsion pour des misères. On a vu des pairs de France se disputer très-sérieusement, pour posséder quelques pieds de plus dans un spectacle, et s'enfermer plus de huit jours pour calculer la distribution des places d'une comédie, et mettre plus de soin qu'ils n'en auroient pris pour le campement et la subsistance d'une armée.

et mon âge ne me permettoit pas de sentir les nuances de respect que je devois à une telle assemblée. Un jour, madame la duchesse de Bourgogne ayant ouvert le bal paré avec M. le duc de Berri, et ne pouvant, comme fille de France, danser suivant l'étiquette du tems, qu'avec un prince ou un duc quand elle dansoit seule, après son premier menuet, avoit été prendre le duc de Brissac.

Il étoit d'usage que l'homme rendît le menuet à celle qui l'avoit choisi. Mais M. de Brissac laissa madame la duchesse de Bourgogne pour aller prendre une autre dame; tout le monde s'apperçut de sa distraction. La princesse même qui avoit été reconduite à sa place, s'étoit déjà levée, ne pouvant pas imaginer qu'on l'oubliât; mais elle prit le parti de se rasseoir, quand elle vit commencer la danse, et cela fit un petit mouvement dans la salle. M. de Brissac continua son menuet; quand il fut achevé, la dame qu'il n'auroit pas dû choisir, vint me prendre, et je fis, mais exprès, la même faute que Brissac avoit commise envers madame la duchesse de Bourgogne, et au lieu d'aller la prier comme je devois

faire, j'allai prendre madame la duchesse de Bourgogne, en lui disant : madame, permettez que je répare les fautes de mon ami Brissac.

Cette plaisanterie qui pouvoit passer pour une impertinence, fit rire tout le monde, fut parfaitement bien reçue, et rendit célèbre le petit duc. On admira ma présence d'esprit, le roi même s'en divertit; chacun vouloit m'avoir à dîner et à souper; on se disputoit ce plaisir, et madame la duchesse de Bourgogne, depuis cette époque, voulut que je fusse de toutes les fêtes (1). Si j'avois été timide les premiers jours que je parus à la cour, je fus bien vîte corrigé, car en peu de tems je fus trop hardi; je voyois que tout me réussissoit; on ne parloit que de mes bons mots, de mon esprit; je devins un petit joujou à la

(1) Cette anecdote de l'enfance de M. de Richelieu, qu'il se rappelloit avec plaisir, a été aussi dictée à peu près dans les mêmes termes à madame la maréchale de Richelieu, par son mari, le 18 juin 1782. On devoit effectivement augurer quelque chose d'un enfant qui débutoit si bien, et il a tenu encore au-delà de ce qu'il sembloit promettre.

mode ; le roi même rioit quelquefois de mes étourderies, et sa présence ne fit bientôt plus d'effet sur moi. J'étois l'enfant gâté de toutes les femmes ; madame de Maintenon me trouvoit charmant, disoit que je commençois d'être un homme. Mais en attendant la réalité de sa prédiction, j'étois bien étourdi et bien libertin. Madame la duchesse de Bourgogne me combla de bontés ; toute héritière du trône qu'elle étoit, je ne vis en elle qu'une jolie femme, brune, piquante ; et chéri de toutes les autres, je ne trouvai pas étonnant qu'une grande princesse eût les mêmes yeux pour moi ; en peu de tems je fus familier avec elle. J'étois admis à lui faire ma cour ; j'allois très-souvent répéter des figures de danse dans sa chambre particulière ; on jouoit aussi de petits jeux où je brillois par mes inconséquences ; elles étoient applaudies, c'étoit m'encourager à de plus grandes.

Un jour avant que la princesse parût, je m'étois caché derrière les rideaux de son lit, par la curiosité d'entendre ce qu'on diroit de moi ; je ne fus pas long-tems à attendre. Quand on fut assemblé, on me demanda pour répéter. *Il a préféré*, dirent

quelques danseuses, *de faire sa cour à d'autres femmes*. Mes camarades un peu jaloux, murmuroient tout bas que c'étoit manquer à la princesse; elle seule m'excusoit : *à son âge, il faut lui passer quelque chose ; mesdames*, ajouta-t-elle, *d'autres que vous peuvent trouver cet enfant fort aimable, et il n'est pas étonnant qu'on le retienne*. Je fis alors un mouvement qui agita le rideau. Il fut remarqué, déjà plus d'une femme eut peur ; qui peut être caché là ? La honte d'avoir été surpris avant de me montrer moi-même, me fit glisser sous le lit ; nouvelle agitation de rideau, et je vis le moment où les femmes alloient fuir. Brissac vient, c'est un homme, dit-il ; un homme! ce mot fut répété.... Heureusement qu'en se baissant il me reconnut : car sans cela, cette aventure auroit eu des suites plus dangereuses pour moi. Il me prit par la jambe en s'écriant : *je tiens le voleur, c'est Fronsac*. On l'aida à me retirer, et je parus un peu honteux et défrisé ; chacun se regardoit ; personne n'osoit parler .... J'allai me mettre à genoux devant madame la duchesse de Bourgogne, qui se mit à rire ; ce rire me soulagea, je lui pris la main que

que je baisai. *Pardon, madame! je voulois savoir ce que ces dames pensoient de moi; et je vous supplie d'oublier une étourderie, en faveur du desir que j'avois de connoître la réputation qu'on me donne. On excuse tout*, dit la princesse, *hors la peur que vous nous avez fait;* et elle fit commencer aussitôt la répétition qui avoit été retardée. Cette aventure qui prouve ma hardiesse, jointe à d'autres inconséquences, me fit, quelque tems après, aller à la bastille pour mûrir ma raison. Il est certain que je n'envisageois point les dangers de mes actions. J'étois tous les jours plus libre avec madame la duchesse de Bourgogne. J'eus la témerité une fois de vouloir l'embrasser, et je ne sais ce qui en auroit résulté, si j'avois eu souvent les occasions de me trouver seul avec elle; j'aurois tout hasardé, et sans doute j'aurois été heureux ou perdu.

Cette fougue de ma jeunesse que malheureusement on réprimoit peu, ne fit qu'augmenter. Je passai bientôt pour le héros des plus agréables aventures. L'imprudence et la jalousie de quelques femmes, confirmèrent la vérité à ceux qui n'avoient que des soupçons. Madame ** nouvellement mariée

fut une des premières à me mettre en réputation, elle me suivoit par-tout. Un jour surpris par son mari, au moment où je la tenois sur mes genoux d'une manière conforme à mes desirs, elle fit un cri : pourquoi donc, lui dis-je sans perdre la tête, refuser de m'embrasser ? je ne vous quitte pas, et même devant M. le marquis, vous devez acquitter la dette ; nous avons parié, j'ai gagné ; il faut payer, c'est dans l'ordre. Vous devez, madame, reprit le bon mari, M. de Fronsac a raison, on doit s'acquitter. La dame feignit de se défendre encore, et me donnoit le tems de réparer le désordre où j'étois. Enfin de l'autorité du mari j'embrassai la femme, parce que, selon lui, il falloit mieux céder que de se faire décoëffer. Je parus alors sans laisser d'indices de ce qui s'étoit passé. Madame ** tranquillisée, ne put s'empêcher de rire, et le mari content s'applaudissoit d'avoir terminé le différend. Sans moi, je crois qu'il seroit encore resté-là long-tems, s'écria-t-il en embrassant à son tour madame **. Le plus que j'aurois pu, repliquai-je.... Vous l'entendez madame! voyez, reprit le mari, l'obligation que vous m'avez ! je le connois, il est entêté, il l'auroit fait comme il le dit,

et c'est pour cela que je suis bien satisfait de vous avoir tirée de ce mauvais pas.

Vous jugez bien de ce qui se passoit en moi. J'étois tout glorieux de ma présence d'esprit, et madame ** m'en aima davantage. Elle ne put s'empêcher de conter cette aventure à une amie, celle-ci à une autre; elle me fit un honneur infini. Un amant avec cette présence d'esprit étoit, selon elles, un être rare et charmant : les femmes me citoient entr'elles, sur-tout quand il étoit question de quelques gaucheries en amour. Fronsac n'eût pas fait cela, disoit-on. On ne peut croire combien cette bonne réputation me valut de faveurs.

Au milieu de ce tourbillon, madame la duchesse ** voulut me fixer : mais j'ai été long-tems à lui faire des sermens avant de la persuader; elle me rencontroit au moment où je m'y attendois le moins, avec des femmes qui lui donnoient lieu de douter de ma sincérité, et cela retardoit le moment heureux après lequel j'aspirois. Elle me reprochoit ma jeunesse, mon étourderie : mais ses beaux yeux bleus languissamment fixés sur moi, démentoient sa bouche; je voyois bien que j'étois aimé;

mais je n'en étois pas plus avancé. La duchesse ** avoit réellement des principes, et c'est de toutes les femmes dont j'ai triomphé dans ma jeunesse, celle qui m'a coûté le plus de peine; elle estimoit son mari, sans avoir de l'amour pour lui; elle étoit persuadée qu'une femme devoit tout à ses devoirs. Mais comme tôt ou tard la femme la plus raisonnable doit faire une folie, je fus la pierre d'achopement sur laquelle le ciel qui se rit des vaines résolutions des hommes, fit échouer ses romanesques projets de vertu. J'étois piqué de sa résistance, et plus je rencontrois d'obstacles, plus je mettois d'empressement à les vaincre. Elle avoit été un des témoins de la scène qui s'étoit passée chez madame la duchesse de Bourgogne, et elle croyoit, ainsi que tous ceux qui y étoient avec elle, que la facilité avec laquelle la princesse m'avoit pardonné, annonçoit une intime liaison entre nous. Je voyois que c'étoit la rivale qu'elle redoutoit le plus, et je faisois mes efforts pour la dissuader. Cependant j'étois glorieux de l'opinion accréditée. L'héritière du trône dans mes fers! cette idée m'enorgueillissoit, et je me défendois de manière à lais-

ser croire que le bruit répandu n'étoit pas sans fondement. Je disois non, de façon à persuader le contraire, et dans le fond de mon cœur j'étois intimément convaincu que si madame la duchesse de Bourgogne n'avoit pas encore augmenté mon triomphe, cela ne pouvoit pas être éloigné.

Cependant mes affaires n'avançoient pas avec madame la duchesse **. J'allois me consoler de ses refus chez madame **; mais souvent le besoin m'y conduisoit, et le dégoût m'en faisoit sortir plutôt que je ne l'avois projetté. Le désir de posséder une femme nouvelle, détruit tous les charmes de celle qu'on a. D'ailleurs on connoît ceux-ci, et on n'a point encore admiré les autres; et j'avoue que presque toujours l'impatience de les posséder répand sur eux une illusion qu'ils n'ont pas, et qui se détruit bientôt.

Un jour qu'elle me disoit qu'on ne pouvoit pas se fier à moi, que les sermens que je lui faisois étoient copiés sur le même modèle de ceux que j'allois débiter à toutes les belles, je me mis à ses pieds pour l'assurer que mon cœur m'en fournissoit de nouveaux et de très sincères pour elle : un éclat de rire fut sa réponse, en ajoutant qu'on

ne pouvoit mentir plus impunément. Je fus d'abord déconcerté, mais reprenant courage, je lui pris la main que je baisai, et me tenant long-tems courbé, je la frottai doucement contre mes yeux. Ma position, le frottement léger firent naître de la rougeur; je pensai aux choses les plus tristes, et mes yeux se remplirent peu à peu de larmes : je levai alors ma tête pour les faire voir ces précieuses larmes qui couloient sur mes joues. Je ne vous aime point, lui dis-je, d'un ton pénétré ! regardez votre ouvrage, voilà les premiers pleurs que l'amour m'arrache, cet amour si mal récompensé, et qui me rend malheureux ! Jusqu'à présent j'ai eu des desirs, mais je n'ai connu de véritable attachement que pour vous; la seule femme bien aimée est la seule qui me soit cruelle. Voilà à peu près mon discours que je prononçai d'une voix entrecoupée, pour lui donner plus de valeur.

La duchesse ** étonnée, attendrie, ne pouvoit croire encore ce qu'elle voyoit; machinalement sa joue s'approcha de la mienne, et recueillit ces délicieuses preuves de ma tendresse; des soupirs succédèrent : elle leva ses beaux yeux vers le ciel; puis

les fixant sur moi, elle me dit d'un ton fait pour aller à l'ame : vous m'aimez donc, je ne puis douter....... ah, cher Fronsac, que vous êtes dangereux ! Sa tête retomba encore sur mes épaules ; ma bouche lui appliquoit les baisers les plus ardens, et la sienne fit bientôt un autre office que de parler. J'avoue que ce moment fut un des plus délicieux de ma vie. Il fut interrompu par le bruit d'une voiture ; on craignoit le mari : je me retirai pestant contre les importuns, et me disant en moi-même : elle est à moi ! J'ai réfléchi depuis combien le don des larmes étoit persuasif en amour. Je me sus bon gré de l'avoir provoqué en moi, et j'ai eu grand soin d'en faire usage dans plus d'une occasion. L'habitude contractée, on pleure assez facilement, et il y a des femmes auprès de qui cela fait merveille.

J'étois content de moi ; plus amoureux de la duchesse ** que je ne l'avois encore été, j'épiois le moment favorable de la réduire ; il sembloit toujours s'éloigner de moi, et j'étois bien contrarié. Enfin son mari qui avoit une charge considérable à la cour, fut chargé d'une mission particulière en Languedoc ; et la duchesse ** qui aimoit la

tranquillité, obtint de madame la duchesse de Bourgogne la permission d'aller passer quelque tems à une campagne qu'elle avoit près de Mantes. L'apprendre et y voler fut presque le même instant. Il y avoit déjà quelques jours que la duchesse y étoit; plusieurs femmes fort aimables lui tenoient compagnie, et je me trouvai moi troisième d'homme. Je fus très bien reçu; la duchesse rougit, et pendant quelques jours évita toutes les occasions d'être seule avec moi. Cette femme combattoit, et tout en m'impatientant, me faisoit rire sous cape de voir la vertu en prise avec l'amour. Je prévoyois bien que cette première ne manqueroit pas d'avoir le dessous, et je m'apprêtois à me payer bien complettement d'une si longue attente. Enfin ce beau jour, ce jour charmant arriva. Nous avions cherché depuis mon arrivée tous les moyens de ranimer la gaité; j'avois banni cet air de langueur qui avoit déjà gagné la société, et chaque jour on inventoit des jeux, presque toujours d'enfans, où on s'amusoit à se faire des espiégleries. J'avois joué des tours à plusieurs femmes, et elles étoient sur leurs gardes de crainte de surprise. Elles tinrent comité, la

duchesse à leur tête, pour me rendre ce que j'avois fait. Il fut décidé d'ôter les cloisons d'une chambre près de la mienne, et de les placer de manière qu'avec peu d'efforts elles pussent tomber; on l'avoit percée de tous les côtés, et on avoit adapté des ficelles qui, attachées à de certains meubles, devoient, en les tirant d'une chambre voisine, les faire mouvoir à volonté. Il ne s'agissoit plus que de me faire déloger de mon appartement, sans que je pusse en soupçonner la cause. Le soir on ôta les rideaux de mon lit, où l'on jetta beaucoup d'eau; on brûla du linge dans ma chambre; et on fit courir le bruit que le frotteur, en allant porter de l'eau, que mon laquais lui avait demandée après dîné, avoit mis le feu à ces rideaux sans y prendre garde. Des gens mis dans la confidence répandirent l'alarme, et j'arrivai dans mon appartement qui étoit encore rempli de fumée; je vis mon lit entièrement mouillé. Après s'être récrié sur le bonheur qu'il y avoit de ce que cet accident n'avoit pas eu de suite, accident qui auroit pu consumer le château, si on n'y avoit pas pris garde; on décida qu'il étoit impossible que je pusse coucher dans cette

chambre, et l'on fit porter mes effets dans celle qui avoit été préparée pour se venger de mes tours. Les femmes me félicitèrent de ce que je n'avois rien perdu; la joie paroissoit sur leur visage, et j'attribuois à l'intérêt que je croyois qu'elles prenoient à moi, leur apparente satisfaction. Je n'imaginois pas qu'elles jouissoient d'avance du plaisir qu'elles se promettoient. J'étois, je l'avouerai, sans aucune défiance, et je complimentai moi-même la duchesse **, qui sourioit, de ce que tout étoit si heureusement appaisé.

On soupa gaiment: mais à peine la compagnie fût-elle passée dans le salon, qu'on parla de s'aller reposer. On prétexta que l'accident arrivé dans ma chambre, quoique sans conséquence, n'en avoit pas moins effrayé au premier moment, et qu'on se ressentoit de cet effroi; on se plaignit de mal de tête, de lassitude; et au lieu de se remettre à jouer suivant la coutume, le salon qu'on ne quittoit jamais avant une heure ou deux, fut désert au plus tard à onze. Je me rendis dans mon nouvel appartement, faute de pouvoir faire mieux. Il étoit disposé de manière que mon la-

quais couchoit loin de moi. Après avoir lu pendant quelque tems, j'éteignis ma lumière, et je m'occupai de ma chère duchesse. Je ne voulois pas quitter la campagne, sans avoir eu des preuves certaines de sa tendresse, et je me promettois bien de ne pas laisser échapper la moindre occasion qui se présenteroit. Rempli de ces idées qui satisfaisoient mon imagination, je m'endormis. Je fus bientôt réveillé par un bruit que j'entendis : un fauteuil qui étoit près de la fenêtre, se traînoit pesamment vers mon lit. Je me mis à mon séant; le bruit continue : je demande qui est là? Personne ne répond, et au même instant une caraffe d'eau placée sur la cheminée, tombe par terre avec fracas. Je ne savois ce que cela vouloit dire : je saute au bas de mon lit, et sans aucun dessein que celui peut-être de sortir de ma chambre, je touchai avec la jambe une ficelle qui s'étoit dérangée, je la suivis avec la main, et je vis bientôt ce qui en étoit; je me recouchai, et restai tranquille. J'entendis de l'autre côté des éclats de rire, et en même tems je sentis de l'eau qu'on seringuoit vers moi.

Pour me garantir, je tirai mon lit, et mis les rideaux entre la muraille et moi; je plaisantai en même - tems les acteurs, et leur criai d'avoir de meilleures inventions. Tout cesse tout-à-coup; mais un autre bruit succède au premier : des coups de marteau annonçoient une démolition, et j'attendois la fin de ce tapage, quand tout-à-coup la cloison tomba en plusieurs morceaux, comme une décoration d'opéra. Figurez-vous ma surprise, de voir huit ou dix femmes coëffées de nuit, armées d'une tasse remplie d'eau, qui font le cercle autour de mon lit, et qui disant qu'il fait assez chaud pour se rafraîchir, me jettent sur la figure l'eau que contenoient leurs vases ! Je me tapis entièrement dans mes draps ; j'entendois dire, il a peur ! bon ! il faut le punir des tours qu'ils nous a joués : encore de l'eau! Non, non, s'écria une autre voix, il faut l'attacher dans son lit, de manière qu'il nous demande pardon demain matin pour en sortir. Je n'étois pas à mon aise, et il me passa par la tête de prendre ma revanche : j'ôtai doucement ma chemise, et sortant précipitamment de mon lit, je parus aux yeux de ces dames dans le costume du bon père Adam,

quand il étoit dans le jardin d'Eden, avant d'avoir été désobéissant.

Cette apparition fit jetter un cri universel; la vue du diable ne feroit pas sauver plus vîte un troupeau de religieuses qui sortiroient de confesse, que la mienne ne fit retirer ces femmes : c'étoit à qui fuiroit la première. La plupart des lumières furent éteintes dans cette fuite que j'accélérois encore, en criant que j'allois me saisir d'une d'entre elles pour la retenir avec moi. Mon lit étoit mouillé, et je trouvois très-juste d'aller m'emparer de celui d'une de ces dames. Elles s'étoient réfugiées dans le salon ; et moi je pris un escalier dérobé, que je connoissois peu, mais qui me conduisit par un petit détour que j'ignorois dans l'appartement de la duchesse : il ne s'y trouva personne. Tout le monde avoit été occupé à préparer la niche qu'on m'avoit faite. Je ne balance pas : je me mets dans le lit, en entrant par la ruelle, de manière à n'être pas vu. Je me tiens entre la muraille et le lit, ma tête cachée, de façon qu'il étoit impossible de rien soupçonner : je n'étois pas bien gros, et j'aurois défié d'appercevoir qu'un homme étoit là : le cœur me battoit d'impatience et de désir.

Peu d'instans après, la duchesse arriva, en disant à sa femme de chambre : il y a plus que de la légèreté dans ce que vient de faire M. de Fronsac. On convint pourtant qu'on m'avoit un peu maltraité, et tout en parlant, la toilette de nuit s'avançoit ; je soulevois doucement la couverture, et j'appercevois de tems en tems la duchesse qui agissoit sans contrainte, puisqu'elle se croyoit seule avec sa femme de chambre.

Mon imagination exaltée embellissoit tout ce que je voyois ; les moindres détails de sa toilette me séduisoient plus que tout ce que j'avois éprouvé jusqu'alors ; j'étois dans une ivresse inconcevable, et je baisois les draps, ne pouvant mieux faire. La duchesse crut sentir quelque chose courir sur elle ; sa femme de chambre chercha, et la mit presque dans le même état où j'étois dans ma chambre en paroissant devant ces femmes : je dévorois des yeux ce que j'aurois déja voulu sentir et caresser ; Vénus, que les peintres font si belle en sortant de l'onde, n'eût rien été pour moi. La duchesse me parut céleste, et le cœur me battoit si fort, que je craignois de me trouver mal. Enfin elle se mit au lit ; je n'osois respirer ; j'étois coi, et tapi dans

un petit coin : je tenois bien peu d'espace, et j'aurois voulu le resserrer encore. Elle demande un livre , j'étois au supplice ; la femme de chambre sort, ferme les portes, et me laisse avec ce que j'avois de plus cher au monde. J'étois combattu par le désir de l'approcher et la crainte de l'effrayer. J'étouffois, cependant, sous la couverture qui étoit remise en place : je présumois que ma duchesse lisoit; je l'entendis soupirer et prononcer ensuite mon nom. Je me hasardai de sortir doucement ma tête du lit , où je ne pouvois plus tenir. Ma duchesse, occupée , ne s'en apperçut pas ; elle lisoit toujours. Quelques minutes après, elle passa le livre sur la table de nuit, et dit : non, on ne peut aimer comme cela; ensuite un soupir. Elle avoit la tête tournée du côté opposé à celui où j'étois.... Ah ! reprit-elle, les hommes sont donc nés pour notre malheur! .... Un silence.... J'aimerois un enfant ! Encore un silence. Dumoins, pour mon repos, il ne le saura jamais.... J'attendois que la bougie fût éteinte ; mais je n'y pus tenir plus long-temps. Je m'élançai près d'elle. Un cri que j'étouffai, en lui mettant la main sur la bouche, fut le premier signal

Elle éprouvoit comme moi, pour la première fois, les plaisirs qu'une grande passion satisfaite peut seule procurer; et quatre heures s'écoulèrent sans avoir encore eu le temps de nous dire que nous nous aimions. Enfin la réflexion succéda à l'ivresse. La duchesse se ressouvint que nous étions enfermés, et s'apperçut aussi que l'état où j'étois exigeoit que je me retirasse dans mon appartement avant le jour. La peur suivit la réflexion; les larmes s'en mêlèrent, ma duchesse se crut perdue. Moi-même, dans le premier moment, je ne savois comment me tirer d'affaire, et l'inquiétude avoit absolument fait évanouir ma jouissance. Je voulus examiner si je pouvois sauter par la fenêtre; mais dans l'état de nature où j'étois, je n'osois pas trop risquer de prendre ce parti. La duchesse *,* elle-même en étoit intimidée, et me conjuroit de ne pas exposer sa réputation, en risquant un moyen si dangereux: d'ailleurs je pouvois me blesser, et cette idée augmentoit la tendre sollicitude de mon amie. Enfin le ciel, qui protége toujours les amans, m'inspira un stratagême qui nous sauva. Je revins tout glorieux regagner le lit de la duchesse ** qui

fondoit toujours en larmes, en s'écriant : qu'ai-je fait! Je la rassurois. Je lui dis que mon bon génie feroit bientôt cesser sa perplexité. L'amour, peu-à-peu, calma sa crainte, et nous fit encore oublier ce moment d'alarmes. Elle étoit si séduisante pour moi, que je ne pouvois me décider à la quitter. Nous parlions mutuellement de prudence, et nous étions toujours portés à nous égarer de nouveau. Enfin la raison l'emporta, et la duchesse ** suivant mon conseil, sonna sa femme de chambre. Cet intervalle ne fut pas perdu. Je scellai sur sa bouche le serment d'une constance éternelle; je pensois alors tout ce que je disois : mais l'homme est trop foible pour tenir une parole donnée au moment où ses sens égarés lui empêchent d'en connoître la valeur. Cette femme arriva toute effrayée d'être sonnée si matin; car il n'étoit pas cinq heures. La duchesse se plaignit, comme nous en étions convenus, de douleurs d'entrailles très-violentes, et demanda de l'eau tiède très-sucrée. L'agitation où elle avoit été lui donnoit un air languissant et douloureux, qui imposa parfaitement à la femme de chambre, qui la trouva très-changée.

Pendant cette scène de comédie, j'étois caché dans le même endroit où j'avois attendu si impatiemment le coucher de la duchesse, à l'exception que j'étois plus tranquille; ma main égarée serroit plus ou moins les objets qu'elle rencontroit, en signe d'approbation de ce que disoit ou faisoit la duchesse. La femme de chambre voulut lui froter le ventre pour adoucir ses douleurs: refus, comme on peut bien le croire de la part de sa maîtresse, qui l'envoyoit toujours chercher l'eau dont elle disoit avoir besoin. Cette fille, par son excessif attachement, étoit insupportable. Vous aurez gagné quelques fraicheurs hier au soir, et sans les tours qu'on a voulu faire à M. le duc de Fronsac, vous n'en seriez pas où vous en êtes. Son raisonnement me parut juste, et je serrai bien fort ma duchesse, qui fit un mouvement pour me témoigner son impatience. Enfin cette femme mit fin à ses remontrances. On lui recommanda d'aller bien vîte faire chauffer de l'eau, et de ne pas tarder à l'apporter. La duchesse ajouta de ne pas fermer les portes pour avoir plutôt fait. La bonne femme, en se lamentant, courut faire ce qu'on lui ordonnoit.

A peine fût-elle partie que je quittai promptement la place où j'étois, et je fus doucement sur la pointe des pieds écouter à la porte si je n'entendois plus rien. Quand je fus assuré que je pouvois sortir sans être vu, je pris le petit escalier dérobé qui m'avoit conduit si heureusement la veille à l'appartement de la duchesse, et je montai avec toute la vitesse d'un homme qui ne veut pas être apperçu. Parvenu au corridor qui conduisoit chez moi, un bruit de porte que l'on ouvroit me fit sauver dans un cabinet où l'on mettoit du bois; malheureusement il en étoit rempli; de façon que m'y trouvai fort mal à mon aise, et je m'enfonçai même une écharpe dans le pied, qui me fit beaucoup de mal.

Ce contre-tems venoit d'un gros coquin de laquais, qui couchant près de l'antichambre de son maître, s'étoit levé de bonne heure pour fumer tout à son aise à la fenêtre du corridor; j'en fus convaincu par le choc de son briquet. Je m'impatientai, et je donnois de bon cœur ce valet au diable; je maudissois presque ma bonne fortune, tant je souffrois de mon pied. Pour surcroît de malheur, j'étois tourmenté par des branches

de fagots qui me menaçoient à chaque mouvement que je faisois de me déchirer le corps. Je fus un quart-d'heure dans ce pénible état, et c'est un des plus désagréables que j'aie passés dans ma vie. Ne pouvant plus tenir dans cette triste situation, je résolus de sortir de ce maudit bucher à tel prix que ce fût, dussai-je être découvert. Je sortis doucement, le hazard me fut favorable; mon éternel fumeur étoit appuyé sur la fenêtre, et par conséquent me tournoit le dos : je passai devant lui sans qu'il m'entendît, et j'allai promptement me mettre dans mon lit, qu'un des gens de la maison avoit refait après mon évasion; car mon laquais qui couchoit loin de moi, et qui n'avoit pas été instruit de ce qu'on méditoit contre moi, n'avoit rien entendu.

La fatigue m'eût bientôt endormi, et il étoit plus de onze heures quand je me réveillai. On avoit eu la complaisance de me laisser reposer, et quoiqu'on eût déjà sonné le déjeuné, on n'étoit pas venu, selon la coutume, me gronder de ma paresse. Je trouvai encore toutes les femmes rassemblées. La première chose qu'on eut à me

dire, fut de me reprocher de les avoir fait rougir la veille : je ne manquai pas de leur répondre que quand on n'étoit pas le plus fort, il falloit être le plus rusé. Mon pardon ne tarda pas d'être scellé par un embrassement général, et on me demanda des nouvelles de ma nuit. Elle a été délicieuse, leur dis-je; vous ne connoissez pas, mesdames, toute l'étendue du bonheur que vous m'avez procuré en venant interrompre mon sommeil, et en me forçant de fuir le déluge d'eau que vous faisiez si généreusement fondre sur moi. Je leur dis alors que je m'étois réfugié dans le jardin, où dormant presque en me promenant, j'avois eu des rêves si charmans, que la réalité n'auroit pu leur être préférée. Je leur fis allégoriquement le détail de ma nuit avec la duchesse, de manière qu'il n'y eut qu'elle et moi qui pussions nous entendre; ces dames rioient beaucoup. La duchesse ** s'efforçoit de les imiter, et rougissoit de tems en tems. On finit par dire que j'étois un très-agréable conteur; et on me condamna, pour ma légèreté du soir, à dire tous les matins une histoire de ma composition : car on prenoit tout ce que je disois pour un conte fait à

plaisir. Je les assurai de la vérité des faits que je leur avançois, et je conclus qu'il n'étoit pas si facile qu'elles le croyoient, d'avoir tous les jours des choses aussi jolies à raconter. Je me plaignis de mon pied, en leur disant que tout n'avoit pas été bonheur pour moi, puisqu'en me retirant de ce lieu de délices après le songe qui devoit m'occuper longtems, j'avois manqué d'être estropié; effectivement je boitois un peu, ce qui servit à confirmer mon malheur. Chacun me plaignit, et on se reprocha d'avoir occasionné ma fuite au jardin. Je m'écriai qu'on ne devoit pas me plaindre; et m'approchant de la duchesse **, je lui dis que je me ressouviendrois toute ma vie de la manière dont j'avois été traité chez elle; on a voulu me jouer un tour, et on m'a bien servi. La rougeur de la duchesse ** auroit dû la trahir, si on eût pu avoir le moindre soupçon de ma nouvelle liaison avec elle. Les honnêtes-femmes sont si gauches en intrigues, qu'on devine facilement l'objet de leur attachement. La duchesse ** se sauva de l'embarras où elle étoit en me parlant de mon pied, et véritablement je vis qu'elle étoit inquiète de ce qui m'étoit arrivé.

J'étois si satisfait de moi, j'avois le cœur si rempli de mon aventure, la duchesse ** me paroissoit si intéressante, que j'aurois voulu que tout le monde pût être instruit de ma bonne fortune. J'étois fier de sa possession, et j'avouerai que le secret que l'honneur m'imposoit, me pesoit furieusement. Je ne pouvois parler, mais j'aurois voulu faire deviner les détails de la nuit. On me plaisanta sur l'air abattu que j'avois : je répondis, en riant, qu'il étoit impossible d'avoir fait tant de choses et de n'être pas un peu fatigué ; on en convint, et bientôt chacun passa faire sa toilette. Le soir, je voulus obtenir de l'amour de la duchesse ** ce que le hazard et ma hardiesse m'avoient procuré. Mais elle objecta la maudite femme de chambre qui emportoit les clefs de l'appartement, et je fus contraint d'aller passer la nuit dans le mien. Je n'en fus pas très fâché, je commençai à sentir que le repos m'étoit salutaire.

Le lendemain, sitôt qu'il fut jour chez la duchesse, je pris cette fatale clef que la femme de chambre avoit les soirs en sa possession ; et glorieux de mon petit larcin, je montai à cheval et fus à Mantes, chez

un serrurier où j'en fis faire une pareille. Un louis que je donnai, fit diligenter l'ouvrier chez qui j'attendis qu'il eût terminé son ouvrage; et fier de mon imagination, qui me procuroit l'entrée de la chambre de la duchesse, je retournai promptement chez elle, sans qu'on ait eu le tems de s'appercevoir de mon absence. Elle avoit été cependant assez longue pour que cette éternelle et soigneuse femme de chambre eût remarqué la perte de la clef; on la cherchoit partout quand j'arrivai, et j'eus grand soin de la mettre sur un fauteuil de la chambre de la duchesse, à qui j'étois venu souhaiter le bonjour. On demandoit à tout le monde cette clef; enfin un des gens la trouva sur le meuble où je l'avois glissée sans être vû, et la tranquillité revint aussi-tôt.

Le soir, les amusemens du salon reprirent leurs cours, et je me surpassai encore à faire des folies. L'heure de se retirer arriva, et je ne cherchai point à dire un mot en particulier à la duchesse **. Mes yeux avoient même été muets; rien n'annonçoit en moi le desir d'obtenir de nouvelles faveurs; elle étoit sur la réserve: mais mal-

gré tous les efforts qu'elle faisoit pour paroître gaie, je voyois sur sa figure un air piqué, que ma prétendue indifférence faisoit naître. Je la quittai très-froidement, et j'attendis dans ma chambre que l'heure du berger vînt sonner pour moi. Elle arriva enfin. Quand je crus que tout étoit bien tranquille, je repris cet escalier que j'avois descendu la surveille, sans aucun dessein, et j'essayai doucement la clef qui m'ouvrit les portes que je brulois de franchir. La duchesse ** étoit sans lumière, mais ne dormoit pas ; elle s'imagina que c'étoit la femme de chambre qui rentroit. Que voulez-vous, mademoiselle Vincent, dit-elle? avez-vous oublié de prendre quelque chose? Je m'approchai de son lit sans répondre, et l'embrassant, j'eus grand soin de me faire connoître pour qu'elle ne fût pas effrayée, comme elle l'avoit été la première fois. Elle fut d'abord très-surprise de me voir dans sa chambre, et me montra même de la colère, croyant que j'avois séduit cette mademoiselle Vincent, qui seule avoit la clef; elle redoutoit d'être à la merci de ses gens. J'étois déjà dans son lit, où mes caresses n'avoient aucun pouvoir sur son humeur.

Je fus obligé de lui raconter comment j'étois possesseur de cette clef qui l'alarmoit tant. Elle s'écria : quelle tête ! O mon ami, vous en savez déjà beaucoup pour un jeune homme ; vous irez loin dans cette carrière, et je ne serai pas la seule à plaindre. J'interrompis cette belle prédiction, et la paix ne tarda pas à être faite : la femme qui aime est toujours avide de croire ce qui favorise sa passion.

Huit jours s'écoulèrent aussi délicieusement, et je faisois, chaque soir, du consentement de la duchesse, usage de ma clef ; je la quittois dès le grand matin, et je ne fis aucune mauvaise rencontre qui pût décéler notre intrigue. La duchesse étoit entièrement à moi, et m'aimoit de bonne foi. Je lui ai causé bien des chagrins que je me reproche encore ; mais malheureusement en m'éloignant d'elle, je perdois le souvenir de mes sermens. Si j'étois resté longtems à la campagne, je crois que je lui aurois été fidèle tout ce tems ; mais la vue d'un nouvel objet faisoit bien tort dans ma tête, à celui que je ne voyois plus ; je revins à Paris, et ma duchesse fut souvent oubliée. Nous ne nous quittâmes pas

sans nous faire les plus belles promesses réciproques : elle fut plus exacte que moi à les tenir ; et cela me valut par la suite bien des reproches qui finirent par m'ennuyer. Quand elle cessa d'être exigeante, je devins son véritable ami; je lui dois beaucoup, elle me donna d'excellens conseils, et je l'ai perdue trop tôt.

De retour à Paris, je m'abandonnai à de nouveaux plaisirs, et je suivis le torrent qui entraînoit avec moi les autres jeunes gens de mon âge. Madame la duchesse de Bourgogne que j'avois oubliée, me parut de nouveau plus aimable que jamais; ses bontés m'encouragèrent à faire de nouvelles étourderies, et je cherchois dans ma tête quels seroient les moyens propres à me conduire à mon but.

Ce fut dans ce même tems que mon père, qui n'avoit pas pour moi une grande tendresse, me signifia qu'il falloit absolument consommer mon mariage; il étoit inquiet des bruits qui couroient sur mon compte; et d'accord avec madame de Maintenon qui étoit son conseil, et ma belle-mère, il résolut de mettre fin à mes galanteries. Il crut qu'en me donnant une femme, c'étoit

un motif pour renoncer aux autres, et il concluoit fort mal que mademoiselle de Noailles, fille de sa femme, me rameneroit à une vie plus rangée.

Les sermons de mon père sur ma conduite me paroissoient d'autant plus déplacés, que la sienne n'avoit pas été très-régulière. On ne manque pas de gens qui nous instruisent des sottises de nos parens, et j'en savois un bon nombre qui n'étoient point à l'honneur de mon père. Il se plaignoit de ce que je l'abandonnois. Il me contrarioit sans cesse : ce n'étoit pas le moyen de m'attirer vers lui. Les vieillards, pour être recherchés, doivent être aimables; la tristesse et l'humeur font fuir la jeunesse. Il fit si bien qu'il me communiqua un dégoût insurmontable pour mademoiselle de Noailles, et que je jurai de n'en point avoir de postérité ; c'est un des sermens que j'ai tenu le plus scrupuleusement. Madame de Maintenon que je révérois, m'exhortoit aussi à changer de conduite. Elle me représentoit que la mienne irriteroit le roi, qui n'aimoit pas qu'on affichât des mœurs dissolues ; que l'on me passoit quelques légèretés à cause de mon

âge, mais que bientôt elles deviendroient un libertinage insoutenable. Elle ajouta que c'étoit causer beaucoup de chagrin à mon père, et que le premier devoir d'un fils étoit d'être obéissant. Le ciel fut aussi de la partie; et pour calmer ce courroux céleste, et surtout celui du roi que je redoutois bien davantage, je donnai ma parole à madame de Maintenon de faire ce qu'on exigeoit de moi. Mon mariage depuis longtems avoit été arrêté à la grande satisfaction de mes parens, excepté à la mienne. J'écrivis à la duchesse ** qu'on vouloit me marier absolument, et tous mes chagrins à ce sujet. Elle me montra combien son ame étoit honnête, en m'engageant à souscrire aux volontés de mon père, et en me priant de vivre avec ma femme comme un mari devoit faire. Je lui répondis que ma résolution étoit prise, et que rien ne pouvoit la changer; que j'obéirois, mais que je serois mari *ad honores*; que mon cœur étoit à elle, et que ma femme n'auroit de moi absolument, que la main que j'étois forcé de lui donner.

Je couchai le soir même avec madame de Fronsac; toute la maison étoit en fête,

mais elle n'eut pas occasion de s'appercevoir qu'elle eût un mari. Je satisfaisois en apparence à ce qu'on attendoit de moi; et dans le tête à tête, je tenois la parole que je m'étois donnée. Madame de Fronsac, toute jeune et innocente qu'elle fût, n'ignoroit pas que le mariage devoit avoir un peu plus de suite, et parut très-étonnée, surtout après quelques jours de réunion, de me voir toujours aussi tranquille et aussi peu curieux que la première fois. L'air de mélancolie qu'elle eut ne me la rendit pas plus intéressante. Il y eut sans doute quelques plaintes de faites; la mère et la fille eurent ensemble des confidences qui ne m'étoient pas favorables; ma belle-mère, après m'avoir témoigné de l'aigreur, prit le parti tout opposé. Elle m'accabla d'amitié, me prévint sur tout et me faisoit exactement la cour pour sa fille. J'étois enchanté de la voir punie de ses lézineries à mon égard, et de ses projets de mariage, sans m'avoir consulté; je feignis de la bien recevoir; je paroissois sur le point de me rendre à ses desirs, et je m'amusois de sa crédule espérance que je trompois à chaque moment.

J'avois oublié la duchesse ** pour la

comtesse ***, et toutes deux étoient délaissées, quand je voyois madame la duchesse de Bourgogne. Cette princesse qui étoit pourtant bien moins jolie, m'inspiroit des desirs dont je n'étois pas maître. Sa possession me paroissoit indispensable; il me manquoit quelque chose, et je résolus de tout tenter pour en venir à mes fins. Je fixois continuellement les yeux sur elle; je cherchois les occasions de lui toucher la main, et je crus lire quelquefois dans ses regards qu'elle prenoit grand plaisir à me voir.

Cependant l'orage grossissoit sur ma tête. Mes fréquentes apparitions à la cour où je ne venois que pour madame la duchesse de Bourgogne, augmentèrent tous les jours les soupçons qu'on avoit de notre intrigue. La princesse disoit continuellement du bien de moi, et la méchanceté envenimoit tout ce qu'elle faisoit. Ses plus légers discours étoient des preuves d'amour, et j'avoue que les miens étoient assez propres à persuader ce qui n'étoit pas. Le roi fut instruit des bruits qui se répandoient : heureusement qu'il les trouva peu fondés; mais il crut de son honneur de punir un sujet capable de

fixer

fixer l'opinion publique sur une matière aussi délicate, qui compromettoit la réputation de sa petite-fille. Madame de Maintenon qui avoit aussi reçu les plaintes de toute ma famille, relativement à ma conduite envers ma femme, n'avoit pas manqué, à l'instigation de mes parens, d'instruire le monarque de la façon dont je me conduisois. Il fut résolu de me punir par une retraite de quelque tems, et cette retraite fut la bastille. J'étois tranquille au sein de mes jouissances et de mes espérances; je voyois sans cesse madame la duchesse de Bourgogne prête à succomber, sans qu'il y ait eu entre elle et moi aucune déclaration de faite. Je croyois, sans raison déterminante, en être aimé, et l'illusion m'aveugloit au point que ce fantôme de mon imagination étoit devenu pour moi une réalité. La facilité que j'avois trouvée dans presque toutes les femmes, me confirmoit dans mes idées, et je m'attendois d'un moment à l'autre à triompher.

Ce fut au milieu de ce joli rêve que je me réveillai à la bastille. Je fus pendant quelques jours dans un abbatement qui ne peut se rendre; mes idées se bouleversèrent

toutes, et je ne pouvois deviner le motif d'un traitement aussi sévère. Accoutumé à la vie la plus agréable, je ne pouvois voir, sans frémir, qu'il me falloit vivre dans une chambre obscure, grillée de toute part, et d'où je ne sortois que deux heures par jour, pour me faire prendre l'air. Le gouverneur avoit ordre de m'empêcher de recevoir le moindre écrit; je ne communiquai avec personne, et au centre de Paris j'étois mort pour toutes mes connoissances. Je fis de sinistres réflexions, et le souvenir de mes amusemens passés me rendoit encore plus odieux le séjour où je languissois. Je tentai de séduire le geolier qui venoit m'apporter à manger: il ne daigna pas me répondre, et jetta sur moi un regard de dédain. J'aurois puni ce maraud dans une autre situation: mais me pliant à la mienne, je ne trouvai pas au-dessous de moi de le supplier. Je lui promis cent louis, s'il vouloit faire remettre quelques lettres que je lui donnerois, et s'il m'en apportoit les réponses: il me menaça d'en parler au gouverneur, et je fus obligé de ne plus insister. Je dévorois mon chagrin; je me couchois de bonne heure pour diminuer la longueur de la journée;

et ce fut dans cette prison que je contractai l'habitude de beaucoup dormir, habitude que je conserve encore et qui m'est très nécessaire.

Je m'occupois beaucoup de la duchesse ** ; j'aurois voulu pouvoir lui écrire pour lui détailler l'état malheureux où j'étois. Je l'aimois comme le jour où j'en étois caché dans la ruelle de son lit : la captivité portoit mon ame à la mélancolie et à la tendresse ; je voyois dans la perspective la fidélité comme une chose charmante ; et j'aurois trouvé mon sort très heureux, si on m'avoit permis de vivre avec elle dans un désert, sans autre femme, mais libre. La liberté n'auroit pas été achetée trop cher à ce prix, et j'aurois signé de mon sang de m'en tenir à une seule femme. La métamorphose qui se fit en moi est étrange. Le souvenir de madame la duchesse de Bourgogne m'occupoit aussi, et charmoit quelques instans de ma solitude. Quelquefois je me figurois qu'elle demandoit ma grace au monarque qui m'avoit fait enfermer, et on n'ouvroit pas de fois la porte de ma prison, que mon cœur ne fût ému par cette douce espérance. J'étois toujours per-

suadé que j'étois aimé : mais je commençois à regarder mon amour comme une témérité ; je condamnois même mes inconséquences ; un mois de cette retraite forcée avoit déjà désillé mes yeux, et je ne pouvois me rappeller le passé sans un peu de honte.

Vous voyez par tout ce que je vous dis de madame la duchesse de Bourgogne, que ses bontés pour moi ne furent autre chose qu'une très grande indulgence. Entourée d'étiquettes et de respects qui la fatiguoient, cette princesse s'étoit amusée des reparties d'un jeune-homme qui ne doutoit de rien. Ma légèreté, mon ton, tout lui parut nouveau ; elle étoit naturellement gaie, et elle saisit avec plaisir cette occasion de s'amuser ; elle étoit bonne, et loin de prévoir qu'un enfant, c'est ainsi qu'elle m'appelloit, porteroit atteinte à sa réputation. Sa familiarité avec moi fit croire que son cœur étoit de la partie ; j'en étois persuadé moi-même, et si encore une fois j'eusse été souvent avec elle, son rang auroit disparu à mes yeux, et je n'aurois plus vu que la jolie femme. Je dois rendre à sa mémoire la justice qui lui est dûe ; je n'ai jamais été son amant, j'ai fort désiré le devenir et

j'aurois fait de nouvelles tentatives pour l'être, sans l'ordre fatal qui m'arracha de la cour. Je n'ai pu lire assez dans son cœur pour savoir si effectivement il parloit pour moi : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne lui a jamais fait faire aucune démarche qui pût me confirmer sa tendresse. J'ai pu la soupçonner, mais je n'en ai point été certain. L'opinion de la cour et de la ville m'accordoit davantage, et je suis de bonne foi, en avouant que je n'ai pas trop cherché à la détruire. Après sa mort même qui arriva peu de tems après, je ne trouvai pas grand mal, puisqu'elle n'étoit plus, de laisser croire tout ce que l'on voudroit à ce sujet, et j'eus la vanité de conter à quelques camarades des choses qui ne m'étoient point arrivées. Cette vanité entre pour beaucoup dans la jouissance ; on se fait honneur d'une conquête qu'on n'a pas eue, quand elle peut jetter un lustre sur nous ; on la vante, on en est tout glorieux, comme si cette prétendue gloire ajoutoit quelque chose au plaisir ! elle satisfait l'amour propre, et rentre dans la classe des autres jouissances de convention.

Malgré les retours que je faisois sur moi

même, j'étois fâché d'être réduit à désirer ce nouveau triomphe ; j'étois désolé de n'avoir pas complettement mérité ma punition : car je commençois à soupçonner que ma grande intimité avec madame la duchesse de Bourgogne avoit été cause de ma prison, et quand on est puni, c'est au moins une consolation de l'avoir mérité.

Mon éducation avoit été très négligée : les gens de notre sorte en savent toujours assez ; on chercha à faire tourner à mon profit le tems de tranquillité où je devois être. Madame de Maintenon qui me vouloit réellement du bien, obtint que quelqu'un vînt partager ma solitude ; on chercha un homme de mérite, capable de me donner de bons conseils. L'abbé de Saint-Remi fut choisi pour me consoler et m'instruire ; il consentit de partager ma captivité qui s'adoucit de moitié avec un compagnon d'infortune ; peu à peu l'étude devint un plaisir pour moi, et je profitai plus que je n'avois encore fait. Le travail calma l'agitation de mes sens, et je fus aussi heureux qu'on peut l'être entre quatre murailles.

Un jour on ouvre ma prison à une heu-

re qui n'étoit pas celle de la promenade ni des repas; comme je ne perdois pas l'espérance, je crus que c'étoit une bonne nouvelle qu'on venoit m'annoncer.

J'entrevis une robe de femme, cet aspect me fit trésaillir de plaisir; je n'en avois pas vu depuis plusieurs mois. Je me lève pour aller au-devant de cette femme qui se jette dans mes bras.... c'étoit la mienne, madame de Fronsac. L'illusion disparut à l'instant même; je la pris par la main, et d'un air respectueux, je la fis asseoir. Je parus très gai, et lui demandai, en riant, quelle divinité l'avoit pu faire pénétrer dans le séjour des morts. Elle me dit que le roi l'avoit chargée de savoir de moi si je voulois vivre plus tranquillement, et que ma liberté étoit attachée à ma conversion. Je ne croyois pas, lui repliquai-je, avoir à conférer avec l'ambassadrice d'un grand roi; et d'après cela, je redoublai d'égards et de vénération. Ce n'étoit pas tout-à-fait cela qu'attendoit de moi ma femme; on avoit calculé qu'en la faisant venir dans ma prison, ma jeunesse, un régime austère me forceroient de traîter ma femme en bon mari, et c'étoit de cette réconciliation

que dépendoit ma liberté. Voilà ce que j'ai su depuis ; et j'avoue que si j'en avois été instruit, le desir d'être libre auroit bien pu me faire violer mon serment. Je crus seulement que c'étoit un détour que l'on prenoit pour me ramener à des devoirs que j'avois juré de ne pas remplir. Il me parut plaisant de résister aux combats des sens qui s'élevoient en moi, après une longue privation ; et je résolus de traiter madame de Fronsac comme une femme que je devois respecter. J'apperçus dans ses yeux que mes égards ne la satisfaisoient pas ; son dépit se manisfestoit. Après une assez longue réserve, elle crut que des caresses feroient davantage sur un époux qui en avoit été privé depuis long-tems. Elle s'approcha de moi, me prit les mains, et me dit, du ton le plus pénétré, qu'elle plaignoit ma captivité. Elle me raconta qu'elle avoit été désolée de l'apprendre, et que si ses prières avoient été de quelque valeur, j'aurois été bientôt libre, ou que dumoins on auroit rendu ma prison si commode en tout, qu'elle m'auroit été plus supportable. Mais elle ajouta que le roi étoit inexorable, et que sans mon extrême jeunesse, il auroit

poussé plus loin son ressentiment. Son indignation étoit telle, qu'il ne vouloit pas entendre parler de moi; et ce n'est qu'après avoir promis de ma part que je tiendrois une conduite plus régulière, qu'il s'étoit enfin laissé toucher; mais il exigeoit des preuves de mon changement. Et ces premières preuves étoient de bien vivre avec ma famille qui m'étoit excessivement attachée. En disant ce dernier mot, un regard plus tendre fut lancé sur moi; des larmes coulèrent; sa tête se pencha, et des soupirs répétés marquoient l'agitation de l'ame de madame de Fronsac. Un mouvement involontaire me la fit prendre dans mes bras; je reçus quelques baisers bien mouillés de pleurs, et mes sens combattoient pour elle d'une manière très victorieuse. Je n'étois plus trop à moi; depuis long-tems je ne voyois que des hommes, et madame de Fronsac étoit une femme, quoiqu'elle fût la mienne. La privation d'un sexe le fait rechercher plus vivement; ma tête étoit exaltée; je ne me souvenois plus de ma résolution, quand madame de Fronsac, qui vit approcher l'instant de sa victoire, s'écria: ah! mon ami, si vous m'aviez toujours

traitée ainsi, vous ne seriez pas où vous êtes !

Ces mots furent un talisman qui fit tout évanouir. Ma tête se calma, je ne vis plus que ma femme, et je fus honteux de lui céder. Je m'éloignai d'elle avec l'effroi qu'on a de tomber dans un précipice; je rougis de m'être exposé à perdre en un instant le fruit de mes projets; mon amour-propre étoit blessé, tant il est vrai qu'il nous commande toujours! L'étonnement de ma femme ne peut se décrire; elle ne savoit à quoi attribuer ce subit éloignement; elle voyoit le fruit de ses petites ruses détruit, et j'avoue qu'elle s'étoit conduite avec moi avec tout l'art d'une femme qui veut subjuguer un homme. Elle étoit honnête, vertueuse; elle ignoroit les détours employés par tant de femmes habituées à vivre dans le tourbillon du monde, et qui veulent parvenir à leurs fins; cependant la nature les lui avoit enseignées. On diroit que les femmes naissent toutes avec un fond d'adresse et de ruse, qui se développe à propos dans l'occasion; la plus simple a autant de finesse qu'une autre, quand son cœur ou son amour-propre sont intéressés.

Madame de Fronsac resta sur son siége comme anéantie, sans même réparer le petit désordre où elle étoit. De mon côté, je me reprochois, pour moi seul, de l'avoir conduite si loin ; et j'avois la tête appuyée sur ma main, sans proférer un seul mot. Après un long silence, je me rapprochai d'elle, et lui témoignai combien j'étois sensible à tout l'intérêt qu'elle m'avoit montré, que je ne l'oublierois pas; et comme ses larmes recommençoient à couler, je lui dis qu'elle ne devoit pas s'abandonner à la douleur ; que ma captivité auroit un terme; que le roi rendroit justice à mon innocence, et ne puniroit pas par une longue prison, quelques légères étourderies. J'ajoutai que je n'étois pas coupable (ici la dame fronça le sourcil) et que je verrois bientôt la fin de ma retraite. Je le souhaite, s'écria-t-elle... elle se tut. Mais ses regards étoient expressifs ; ils sembloient me dire : voilà donc tout ce que vous voulez faire pour votre délivrance! Leur jeu muet dura quelque tems : mais enfin la fierté l'emporta sur l'amour; elle se leva, et me dit tristement adieu. Je la reconduisis toujours respectueusement, et

je fus tout glorieux de l'avoir laissé sortir telle qu'elle étoit entrée. Quand je fus seul, je ne pus m'empêcher de rire de la scène qui venoit de se passer : j'étois plus content de moi que si j'eusse obtenu les faveurs de quelques nouvelles femmes ; et pourquoi ? parce que ma tête étoit montée à ne pas vouloir habiter avec la mienne.

Je dois cependant confesser que dans le nombre de celles qui avoient eu des bontés pour moi, il y en avoit plus d'une qui n'étoient pas mieux qu'elle. Madame de Fronsac avoit de la jeunesse, et pouvoit prétendre à un meilleur traitement que le mien ; cependant je lui tins rigueur, et je la perdis sans qu'elle eût de moi autre chose que le nom d'épouse. Je suis peut-être le seul homme renfermé à la Bastille, dont la liberté ait dépendu de sa bonne ou mauvaise conduite envers sa femme ; et il est très-plaisant qu'on ait choisi ce lieu, pour opérer une réconciliation avec la mienne, qui selon toute apparence devoit s'effectuer. Il falloit un caractère comme le mien, pour rompre des projets aussi bien concertés, et dans ce moment ci, j'ai même encore du plaisir à me rappeller que j'ai

été capable d'une résolution aussi soutenue.

Je ne tardai point à m'appercevoir que le rapport de madame de Fronsac ne m'avoit pas été favorable. Je fus traité plus rigoureusement que je ne l'avois encore été; il sembloit que le visage des gens que je voyois, portât l'empreinte du mécontentement; mes geoliers avoient l'air plus dur, et l'abbé lui-même me faisoit entendre que le roi étoit plus courroucé que jamais contre moi. Je repris l'habitude du travail, pour chasser l'ennui et les réflexions qui m'assiégeoient de tems en tems; je traduisis des auteurs latins, et je fus tout étonné de me trouver presqu'un savant. Je suis persuadé qu'une retraite un peu plus longue m'auroit accoutumé à m'occuper : car avant d'entrer à la bastille, je ne pouvois pas lire un quart-d'heure; je ne pensois qu'au plaisir et aux femmes. Ce tems-là m'a fait grand bien, surtout pour mon ambassade de Vienne où j'ai eu une correspondance très-étendue, et où le travail ne devoit pas effrayer.

Mes occupations littéraires furent suspendues par une maladie très-grave dont je pensai être la victime. La petite vérole se manifesta quelques jours après une fièvre

très-forte. Je fus à l'extrémité ; on désespéra de ma vie, et je ne dus mon salut qu'à une saignée faite au milieu de l'éruption, par les conseils et sous les yeux de M. Delécaliere, malgré l'opposition de plusieurs autres médecins qui avoient été appelés. Madame de Fronsac eut encore la liberté de venir de tems en tems me donner des soins qui n'étoient pas alors aussi intéressés que sa première visite l'avoit été.

La jeunesse triompha bientôt du mal qui m'avoit accablé, et je recouvrai ma première santé. On tint de nouveaux conseils chez madame de Maintenon, pour savoir ce que l'on prononceroit sur mon sort ; il fut décidé de m'envoyer à l'armée, pour me soustraire à toutes mes liaisons précédentes. On jugea bien, d'après l'expérience qui en avoit été faite, que mon racommodement avec madame de Fronsac ne pouvoit être que l'affaire du tems ; on vit que mon caractère altier ne devoit pas être heurté de front, et qu'il falloit plutôt avoir l'air de céder que de vouloir le rompre. On compta sur l'avenir, mais l'avenir trahit cette flateuse espérance.

La liberté me parut le plus grand des

bienfaits ; je croyois n'avoir pas vu les objets qui frappoient mes yeux ; ils me paroissoient nouveaux. J'étois ivre de plaisir, et l'ordre qui m'avoit été donné de quitter Paris pour joindre l'armée de M. le maréchal de Villars ne fut pas capable de l'altérer. Mon père me reçut avec humeur, me fit des sermons, qui dans sa bouche n'avoient aucune valeur pour moi, et je sortis de Paris fort satisfait d'être mon maître et de parcourir une nouvelle carrière. J'avois écrit à la duchesse **. Sa réponse m'avoit convaincu de ses inquiétudes et de son attachement. Elle avoit été malade, et paroissoit désespérée de ne pouvoir pas m'embrasser avant mon départ. J'en étois moi-même inconsolable : mais tout étoit préparé ; l'ordre du roi m'interdisoit un plus long séjour à Paris, et je fus obligé de partir sans satisfaire ce besoin de mon cœur : car dans ma prison, j'avois su rendre à la duchesse ** la justice qu'elle méritoit, et la raison m'avoit fait voir combien elle l'emportoit sur les autres femmes que j'avois connues.

Comme je changeois de chevaux à deux lieues de Paris, un paysan qui m'attendoit

sur la porte du maître de poste, me remit un billet; il étoit de la duchesse **, qui me mandoit seulement: *Je suis à l'auberge du chasseur.* Je n'y courus pas, j'y volai; je ne m'attendois pas à ce bonheur; nous voir et tomber dans les bras l'un de l'autre fut notre premier mouvement. Nous y restâmes long-tems sans pouvoir proférer une seule parole; je lui trouvai l'air défait. Quand nous fûmes remis de ce premier délire, elle m'apprit qu'elle n'avoit pu résister à l'envie qu'elle avoit de me voir; que malgré qu'elle ne fût pas encore bien rétablie de sa maladie, elle avoit trouvé assez de force dans son amour, pour sortir de chez elle par la petite porte du jardin, et pour aller louer une voiture; qu'elle n'avoit pas voulu mettre personne dans sa confidence; qu'elle prévoyoit bien l'inquiétude où l'on seroit de son absence; mais que comme son mari étoit pour quelques jours à Versailles, elle trouveroit bien les moyens de dérouter les soupçons. Elle s'étoit fait informer du moment de mon départ, et m'avoit précédé d'une heure.

Si la duchesse** avoit beaucoup d'amour, elle avoit autant de crainte de perdre sa reputation,

réputation, et c'est ce qui l'avoit engagée à s'exposer seule malgré sa timidité naturelle, pour n'être pas compromise.

Je sentis tout le prix de ce qu'elle faisoit pour moi, et je ne pus assez la remercier de ce premier élan de reconnoissance. Je passai bien vîte à un sentiment plus doux. Nous ne nous étions pas vus depuis longtems; la bastille avoit mis entre nous deux des murailles inaccessibles; j'avois besoin d'être heureux, j'étois adoré; rien ne devoit s'opposer à mes desirs; cependant je trouvai dans la duchesse ** une résistance à laquelle je ne m'attendois pas. « Une femme » qui a pu vous montrer autant d'amour » que moi, me dit-elle, qui a sacrifié des » principes de vertu qu'elle croyoit iné» branlables au penchant qui l'entraîne » vers vous, auroit mauvaise grace, quand » elle s'expose à tout pour vous embrasser » avant votre départ, de vous refuser des » faveurs qu'elle n'a plus le droit de vous » contester. Je suis à vous, c'est votre con» quête que vous tenez dans vos bras; c'est » une femme qui ne respire que pour vous, » mais qui, en raison de l'amour que vous » lui inspirez, craint davantage de vous

» perdre. Je vous connois, je ne m'aveugle
» pas ; je sais que la présence d'une femme
» vous fait oublier que vous vous devez à
» une autre ; votre tête s'est ainsi montée,
» et vos sens sont toujours prêts à trahir
» vos résolutions de fidélité. Si je suis votre
» maîtresse, je vous perdrai, c'est un fait
» incontestable. Je ne sais point aimer à de-
» mie, et l'amour rend exigeant. Ce qui vous
» paroît charmant pour quelques heures,
» vous deviendra ennuyeux par une longue
» possession ; votre tendresse finira, et la
» mienne, je le sais, me suivra jusqu'au
» tombeau ; je serai malheureuse : voilà
» quelle sera la fin du roman qui vous
» paroît maintenant si séduisant. Soyez
» raisonnable ; et pour prix de l'estime que
» vous dites avoir pour moi, tenez-vous-
» en à l'amitié, elle est plus indulgente.
» Je serai dépositaire de vos secrets, vous
» ne craindrez pas de me les confier ; je
» n'aurai point de reproches à vous faire ;
» je partagerai sans cesse vos plaisirs et
» vos peines. Vous aurez besoin de votre
» amie, et vous fuirez la maîtresse. Mon
» cher duc, il importe à mon repos de
» vous voir toujours, et c'est le seul moyen

» que vous ne m'échappiez pas. Je sais que
» le rôle d'acteur principal, vaut mieux
» que celui de confident. Je suis d'âge à
» jouer le premier rôle : mais je préfère le
» dernier pour ne pas vous perdre. C'est
» l'excès de mon attachement, qui m'a
» fait prendre ce parti qui vous paroît
» étrange, mais que la réflexion m'a mon-
» tré comme celui qui devoit assurer ma
» tranquillité.

La duchesse ** me parloit avec tant de candeur, que j'étois presque persuadé qu'elle avoit raison. Le ton de vérité qui régnoit dans son discours m'imposoit; et je voyois bien que ce n'étoit pas un effet de cet art de coquetterie, que les femmes employent avec tant d'adresse pour se faire désirer davantage. Madame la duchesse ** n'en avoit pas besoin; elle étoit vertueuse par systême, et foible par un penchant irrésistible qui l'entraînoit vers moi. Son cœur avoit dompté sa raison ; mais de tems en tems des combats intérieurs troubloient le bonheur que l'amour devoit lui promettre. J'avoue que je m'amusois souvent de ces combats, qui ne servoient qu'à me prouver combien j'a-

vois d'ascendant sur elle, puisque j'en étois toujours vainqueur.

Si j'avois été retenu un instant par ce qu'elle m'avoit dit, mes désirs parlèrent si fort, qu'il n'y eut plus qu'eux d'écoutés. La duchesse ** me paroissoit plus belle que jamais : son air de langueur ajoutoit un degré de plus d'intérêt à ses charmes; je brûlois de les parcourir; c'étoit pour ainsi dire une nouveauté pour moi, après une si longue absence, et j'avois la même impatience de jouir que la première fois. La duchesse ** se défendoit encore ; mais ses refus étoient si foibles, qu'ils m'annoncèrent sa nouvelle défaite. Bientôt l'amour l'emporta sur la crainte de faire un inconstant; et contente du présent, elle n'étoit plus en état de réfléchir sur les dangers de l'avenir. Deux heures se passèrent si rapidement, que nous eûmes peine à croire qu'elles étoient écoulées : il fallut se séparer. La duchesse ** ne pouvoit plus tarder à se rendre chez elle : elle me témoigna même son inquiétude à ce sujet; et loin de la partager, j'étois si satisfait du moment dont je jouissois, que je ne pouvois penser à autre chose. A la fin, il fallut pourtant bien s'occuper du motif de ses

craintes, et toujours gai et fou comme à l'ordinaire, je lui donnois un moyen assez plaisant de se tirer d'affaire : c'étoit de dire chez elle que la patrone de Paris lui étoit apparue plusieurs fois ; que la dernière, après avoir tiré les rideaux de son lit, elle avoit béni les remèdes qui avoient été employés pendant sa maladie, et lui avoit dit, en s'échappant vers la sphère céleste : *priez sans faste et dans le secret, et reconnoissez la main dont l'Être suprême s'est servie pour vous empêcher de tomber dans la tombe qui vous attendoit pour vous dévorer.*

Le ton prophétique avec lequel je prononçai ces paroles, fit rire la duchesse ** et moi aussi. Mon imagination lui parut fertile en miracles; mais elle ne concevoit pas encore comment ce beau rêve pouvoit donner un motif vraisemblable à sa sortie. Je lui expliquai que rien n'étoit plus simple; que les paroles de la sainte vouloient dire: allez me remercier dans mon temple ; mais allez-y sans faste et sans suite ; que pour exécuter cet ordre, elle étoit sortie seule pour rendre hommage à la patrone : de-là les messes, les cierges, et tout ce qui accom-

pagne ordinairement les dévots remerciemens ; et certainement une matinée entière n'étoit pas de trop pour remplir ces pieux devoirs. Je fus traité de fou , d'indévot ; mais cependant je crois qu'elle tira parti de ma folie.

Nous eûmes bien de la peine à nous quitter ; nous étions comme ces amans de Molière, qui veulent se fuir, et qui se retrouvent toujours. La duchesse ** m'engagea beaucoup à lui écrire, me promit de me faire part de tout ce qui se passeroit d'intéressant à la cour et à la ville. Mais se ressouvenant que je partirois pour l'armée, elle ne fut pas maîtresse de ne pas répandre des larmes. Les dangers que j'allois courrir frappèrent son imagination, et j'eus bien de la peine à la tranquilliser. « Vous allez, disoit-elle, rejoindre » une armée, la seule espérance du royaume; » vous ignorez quel est le découragement » des troupes; le nom de Villars même, qui » les commande, ne les rassurera pas, quand » elles verront qu'elles ont affaire au prince » Eugène , à ce général , si souvent vain- » queur. Je ne prévois que disgraces; la fin » du règne de notre roi est affreuse ! Qu'il » seroit cruel pour moi , si , en déplorant

» les pertes de la France, j'avois encore... ! » Elle ne put achever ; je la reçus dans mes bras sans connoissance. Je me trouvois fort embarrassé : je ne voulois rendre personne témoin de cette scène. Heureusement que, peu-à-peu, elle reprit l'usage de ses sens : ce fut à propos, car je commençois à trouver qu'il étoit à charge d'être trop aimé. Je l'assurai que ses craintes étoient frivoles, et qu'on m'avoit prédit que je vivrois très-vieux. La duchesse **, en craignant pour mes jours, eut le courage de m'exhorter à me distinguer : « Dans la carrière que vous » allez parcourir, me dit-elle, avec un sou- » pir, on peut être prudent, mais on ne » doit jamais fuir le danger ».

Adieu, ajouta-t-elle, en s'éloignant de moi ! ne m'oubliez pas, et soyez heureux. Je la conduisis à sa voiture ; et ses yeux et les miens ne cessèrent d'être dirigés les uns vers les autres, que quand il ne fut plus possible de nous voir.

Cette rencontre qui, d'abord, m'avoit fait un si grand plaisir, me laissa, après son départ, un vuide qui m'ôta toute ma belle humeur. Cependant le désir que j'avois de voir l'armée, et l'espérance de m'avancer

promptement, dissipèrent la mélancolie où j'étois plongé.

Le souvenir des bontés de madame la duchesse de Bourgogne, dont j'avois appris la fin malheureuse, vint faire aussi distraction avec ce qui venoit de se passer entre la duchesse ** et moi. Je regrettois cette princesse qui avoit daigné me distinguer; l'illusion qui m'avoit fait espérer de la subjuguer, n'étoit point encore dissipée. J'étois désolé que la tombe eût englouti toutes mes espérances. La perte de ceux que nous aimons, leur donne, après la mort, des qualités plus précieuses que celles que nous leur connoissions pendant leur vie. Je ne vis rien au-dessus de cette princesse; et malgré moi, des larmes vinrent remplir mes yeux. J'entendois encore les cris de désolation qui frappèrent mes oreilles. A la nouvelle de sa mort, je voyois cette pompe funèbre qui conduisoit à Saint-Denis les restes chéris de cette malheureuse princesse, réunis au corps de son époux et de son fils. Toute la France paroissoit en deuil; et dans cet instant, je le partageois véritablement. Une rougeole pourprée avoit conduit au tombeau ce qu'il y avoit de plus aimable. Les

François, idolâtres de leurs maîtres, dès qu'ils peuvent entrevoir en eux le moindre germe des vertus, attendoient tout de cette princesse. Son époux, le duc de Bourgogne, avoit une austérité de principes, que les graces de sa femme devoient tempérer. Tous deux vouloient le bien ; tous deux étoient faits pour sentir que la première jouissance d'un souverain est dans l'amour qu'on lui porte ; ils avoient sous les yeux l'exemple des maux que peut produire une trop grande ambition. Ils se promettoient bien d'essuyer les pleurs des peuples ; le peuple le savoit, et sa désolation étoit extrême. Il croyoit avoir perdu son père ; il ne voyoit plus, dans Louis XIV, qu'il avoit tant admiré, qu'un roi que le malheur environnoit : il étoit impatient de passer sous le joug d'un autre maître, et le duc de Bourgogne étoit celui qu'il révéroit d'avance. Ce peuple attend toujours de celui qui doit succéder, une diminution d'impôts ; mais il se trompe ; il est prudent qu'il soit chargé suffisamment. Il seroit même très impolitique de le mettre en état de n'être pas toujours fort occupé pour vivre ; trop d'aisance lui donneroit le

tems de raisonner : il finiroit peut-être par calculer ses forces, et on peut juger quelle insubordination il en résulteroit, insubordination à la vérité facile à calmer, en répandant un peu de sang, mais qu'il faut toujours prévenir. Ce peuple ivre de joie à l'avénement d'un prince au trône, peu de tems après l'aime moins, et finit par le haïr, et je suis persuadé maintenant que M. le duc de Bourgogne si regretté, auroit suivi la route tracée ; il auroit été obligé de faire ce que les ministres de son fils ont exécuté, et s'il n'avoit pas commis les mêmes fautes, on en auroit sûrement d'autres à lui reprocher, car il faut que le peuple brise l'idole qu'il a adoré.

Ces réflexions interrompues souvent par des idées moins tristes, me conduisirent loin ; et j'arrivai à l'armée, l'esprit encore rempli de politique, d'amour et de regrets. Je fus bientôt distrait par une occupation continuelle. M. le maréchal de Villars, à qui j'étois fortement recommandé, ne me donnoit pas le tems de songer à autre chose qu'à mon métier ; j'allois souvent lui faire ma cour, et je cherchois à profiter de ses

actions et de ses discours. Je pris un goût réel pour l'état que j'embrassois, et si j'ai eu le bonheur d'y réussir, je dois beaucoup aux savantes leçons que j'ai reçues. Tout le monde connoît cette fameuse campagne de 1712, qui immortalisa Villars, et qui sauva la France ; la célèbre bataille de Denain, et la prise des magasins de Marchiennes, répara le 24 juillet les malheurs du royaume. Eugène, que l'on craignoit de voir à chaque instant pénétrer en France, fut obligé de fuir; ce ne fut plus que victoires, et j'eus le bonheur de débuter par une si glorieuse campagne. Je ne vous en ferai pas de plus longs détails; on les trouve partout, et vous les connoissez aussi bien que moi.

J'avois reçu plusieurs lettres de la duchesse **, qui me parloit de l'inquiétude du roi, et de ses chagrins domestiques. On cherchoit à lui faire quitter Versailles, tant on craignoit qu'Eugène ne vînt en France! La duchesse ** m'étoit toujours chère, mais elle avoit eu raison de craindre l'absence, et de préférer d'être mon amie; je ne pensois qu'à la gloire, et j'espérois, en me distinguant, faire tomber sur moi

un des rayons de celle qui environnoit le maréchal de Villars.

La duchesse ** avoit suivi le parti qu'elle m'avoit proposé de prendre ; elle me parloit peu d'amour, ne s'occupoit que d'amitié, me demandoit d'être sans réserve avec elle, et il étoit impossible d'avoir une occasion de quitter une femme comme celle-là. Aussi j'ai toujours eu avec elle une correspondance assez suivie. Je sus par elle l'effet merveilleux qu'avoit produit le gain de la bataille de Denain, et les désagrémens qu'on vouloit encore donner au maréchal de Villars, au milieu de ses succès. Ils ne se ralentirent pas pendant toute la campagne ; et je ne revins à Paris que pour annoncer au roi la prise de Landau et de Fribourg.

Je n'étois plus ce même enfant étourdi, léger, qui s'étoit accoutumé à voir le roi comme un autre homme ; mon séjour à la bastille m'avoit fait connoître le maître, et je l'approchai avec la plus grande timidité. Cependant je pris assez de force sur moi pour me remettre, et il parut très satisfait de mon récit. Il eut la bonté de me dire que si je continuois, j'étois destiné à de grandes

choses, et ce compliment me donna un sentiment d'orgueil qu'il ne fut pas facile de réprimer.

La duchesse ** ne fut pas oubliée : mais cette fois-ci je trouvai l'amie, et il ne fut pas possible de rétablir la maîtresse. Ce n'étoit point de l'humeur qui la faisoit agir : c'étoit un système profondément réfléchi pour m'attacher près d'elle, et ses refus furent si modérés, si tendres, que je n'insistai pas davantage dans la crainte de l'affliger. D'ailleurs j'avois ébauché une autre intrigue, dont je me promettois un plaisir bien piquant. J'avois vu dans la rue Saint Antoine la femme d'un miroitier qui me parut céleste ; c'étoit une blonde d'environ dix-huit ans, qui avoit été mariée à un homme qui faisoit un commerce assez considérable, et qui beaucoup plus âgé qu'elle, n'avoit pas eu l'art de lui inspirer de l'amour. Cette femme qui avoit un cœur tendre, l'avoit porté vers Dieu, ne trouvant aucune créature digne de le posséder, et c'est ce cœur que je voulois disputer à la divinité. J'avois appris tous ces détails par un de mes gens fort adroit, qui avoit été à la découverte dans le quartier. Je crus que sa ré-

sistance ne seroit pas de longue durée, et je me fis voir régulièrement à S. Paul, où elle alloit tous les jours entendre la messe. Je cherchai à m'approcher d'elle, et j'eus un jour l'occasion de lui parler relativement à un baptême qui se fit d'un enfant, dont la mère avoit été assassinée par son mari.

Cette tragique histoire qui faisoit beaucoup de bruit, me fit lier conversation avec ma blonde ; je déplorai le sort des femmes, qui les exposoit à la tyrannie de certains hommes, et je finis par lui dire que les femmes, foibles par elles-mêmes, ne devoient inspirer aux hommes que l'envie de leur rendre hommage ; que ce sexe timide et charmant avoit été fait pour le bonheur du nôtre, et qu'en reconnoissance, nous devions chercher à le rendre heureux. J'apperçus que ma marchande m'écoutoit favorablement, et j'eus lieu d'être satisfait de cette première entrevue. J'avois pris garde qu'elle avoit rougi plusieurs fois en me parlant, et j'augurai de là, que la dévote m'avoit trouvé de son goût. Chaque jour à la messe j'inventois un nouveau moyen de la voir et de l'entretenir, et c'étoit un rendez-

vous que nous nous donnions, sans qu'elle s'en doutât encore. Je lui demandai la permission de l'aller voir; elle m'objecta la crainte que mes visites ne déplussent à son mari, et je me promis bien de faire promptement connoissance avec ce redoutable mari, qui se trouva le meilleur homme du monde. J'allai marchander chez lui des glaces, dont je supposois avoir besoin; je pris des mesures, et je me disputai longtems. Je sortis cette première fois sans faire affaire, et je revins un autre jour qu'il étoit sorti. Je parlai d'abord de mon acquisition à la femme; ensuite je passai à des complimens; elle étoit jolie, et toute femme aime à entendre dire qu'elle l'est. Je lui fis mille contes qui l'amusèrent beaucoup; et tout en plaisantant, je lui dis que je l'aimois à la folie. Ma dévote ne s'offensa pas trop; le langage que je lui tenois étoit nouveau pour elle, et probablement elle trouva que j'avois l'art de peindre l'amour plus agréablement que son lourd mari. Il vint une de ses amies qui interrompit cette conversation qui commençoit fort bien. Je la quittai, et je ne fus pas le lendemain à la messe. Je voulus voir l'effet que mon ab-

sence produiroit. On me fit des reproches le jour d'après ; je prétextai une indisposition, et comme il faisoit le plus beau tems du monde, je proposai une partie de promenade sur les boulevards. On me refusa, en me disant que, malgré le plaisir qu'on auroit, la réputation devoit être plus chère. Je vis bien qu'une occasion favorable me rendroit possesseur du bien que je désirois. Cependant ces messes continuelles m'ennuyoient, et je résolus de faire meubler un petit appartement dans le quartier, pour finir promptement avec cette femme. Je crus qu'il étoit honnête de faire gagner au mari l'argent de l'ameublement; il me fournit des meubles, des glaces, et fut très content de moi. J'avois eu soin de cacher qui j'étois, et je payai sur le champ tout ce que je lui devois, avec de l'argent que j'avois emprunté à la duchesse **; car mon père, très gêné lui-même, tenoit furieusement courts les cordons de ma bourse. Je dînai chez ce bon marchand qui me traita dans la chambre d'honneur, et je profitai d'un moment d'absence qu'il fut obligé de faire parce qu'on le demandoit à sa boutique, pour embrasser sa femme.

Je

Je m'appercevois bien de jour en jour que j'étois aimé, mais je n'en étois pas plus avancé ; ma dévote avoit peur de se damner, et mon éloquence n'étoit pas assez persuasive pour lui ôter ses craintes. Je n'étois pas amoureux : mais j'étois piqué de ce qu'une petite bourgeoise me tenoit si longtems en échec. Je résolus d'emporter d'assaut une place qui ne vouloit pas capituler; j'attendois une occasion, et la duchesse ** me la procura sans le savoir. Elle venoit de faire bâtir une aîle nouvelle à sa maison de campagne, et vouloit la faire meubler promptement : je lui proposai mon marchand, qui fut accepté. J'allai aussi-tôt lui faire part de cette bonne nouvelle, et l'on peut juger des remercimens du bon homme, qui ne devinoit pas qu'en l'obligeant, je n'avois d'autre but que de l'éloigner. La femme aussi me parut sensible au soin que je prenois de leur procurer une aussi bonne pratique. Le mari partit pour Mantes, et je m'établis le soir même chez sa femme, croyant remplir entièrement sa place. Mais ma blonde intraitable m'obligea de la quitter avant souper; je la donnai de bon cœur au diable qu'elle craignoit

tant; je jurai bien d'abréger toutes ces formalités : car je ne pouvois pas concevoir ce qu'avoit de mieux à faire une femme qui aimoit, que de se rendre. Je fis écrire un billet par une fille, pour que l'écriture eût l'air de celle d'une femme, au nom de la duchesse **, qui mandoit à madame Michelin, c'est ainsi que s'appelloit cette femme, qu'elle avoit un nouveau meuble à lui faire faire; qu'elle la prioit, en l'absence de son mari, de passer chez la personne chez qui on la conduiroit, pour y prendre une partie de l'étoffe que l'on brodoit, et de venir ensuite chez elle, pour raisonner ensemble sur l'emploi qu'on en devoit faire.

Mon homme de confiance qui n'étoit pas connu, porta cette lettre au nom de la duchesse **, et pour donner plus d'importance à son message, j'avois fait louer une voiture très-propre, qui devoit conduire madame Michelin, aux endroits où elle étoit attendue. Cette attention que l'on attribuoit à la duchesse **, produisit tout l'effet que je désirois. La marchande fit une belle toilette, et publia partout qu'elle alloit chez une duchesse. Elle vouloit mener

avec elle une amie qui étoit dans la même maison, et qui auroit attendu dans la voiture : heureusement qu'elle ne se trouva pas chez elle ; et madame Michelin, à son grand regret, partit seule. Mon homme avoit ordre de la conduire dans l'appartement que j'avois fait meubler, et où je l'attendois avec assez d'impatience : elle arriva ; et au lieu de trouver la brodeuse qu'elle cherchoit, elle m'apperçut dans un petit cabinet, assis sur un canapé, un livre à la main. Elle jetta un cri, voulut se retirer : mais mon homme avoit fermé la porte sur elle. Je la pris dans mes bras ; elle s'en arracha, et se jettant à genoux au milieu du cabinet, elle leva les bras au Ciel, en le suppliant de venir au secours de son innocence. Le Ciel fut sourd. Je me mis aussi à ses genoux, en lui disant : vous priez le Ciel ; mais moi qui n'ose pas porter des vœux si haut, je les adresse à la charmante créature que j'ai devant les yeux. Elle doit voir combien je l'adore ; et j'attends de sa bonne volonté, la récompense du plus tendre attachement. J'ai cru m'appercevoir, ajoutai-je, que ma chère amie craignoit le monde ; et elle doit peut-être

m'avoir obligation d'avoir couvert notre liaison d'un voile impénétrable. Nous deux seulement serons du secret; et le Ciel pardonne aisément un péché caché. Je voulus me mettre en devoir de le commettre; mais ce fut des transports de colère qui m'effrayèrent d'abord, et que je laissai calmer: elle se fatiguoit beaucoup; et je concluois delà que sa résistance alloit devenir moins grande. Tantôt elle me conjuroit de la laisser sortir; tantôt elle m'assuroit que si j'abusois de l'état où elle étoit, le remord lui ôteroit la vie. Elle m'avoua qu'elle m'aimoit, mais que c'étoit innocemment, sans vouloir faire le mal. Elle convint qu'elle seroit heureuse avec moi, et qu'elle ne pouvoit pas, sans offenser Dieu, trahir le mari qu'elle avoit. La douleur malheureusement pour elle, la rendoit plus intéressante; et je me promis bien de sortir vainqueur de tant de combats. Je voulois de plus la punir de quelques égratignures qui m'avoient été faites. Elle montroit toujours une assez forte résistance; mais tout en nous débattant, je gagnois peu à peu du terrein, et je voyois que le terme n'étoit pas éloigné, où sa vertu devoit expirer.

J'avoue que j'eus un furieux et long assaut à livrer, et peut-être n'en aurois-je tiré qu'une fatigue infructueuse, si ses sens n'avoient trahi sa conscience. Madame Michelin les avoit très-vifs, très-enflammables, et sa résistance étoit réellement un effort de vertu.

Bientôt les portes de l'enfer se fermèrent à ses yeux; elle ne vit plus que les délices du paradis, et je fus alors convaincu qu'une dévote pouvoit aimer l'homme avec autant d'effervescence qu'elle aimoit Dieu. Chaque fois que l'ivresse disparoissoit, le remord sembloit la tourmenter. Je cherchois à l'éloigner; mais à la fin je sentis que je manquois d'argumens victorieux pour ramener le calme dans l'ame de madame Michelin, et je fus obligé de l'abandonner à son repentir. Je lui fis promettre de venir quand elle le pourroit dans mon appartement. Je lui dis que tout devoit lui être connu; que les meubles venoient de chez elle, et que rien ne lui étoit étranger, pas même le maître. Elle répara, tout en soupirant, le désordre où elle étoit: je lui fis répéter que j'obtiendrois une autrefois de bonne volonté, ce qu'il m'avoit fallu lui

arracher ; et je la laissai gagner tristement la voiture qui l'attendoit. J'eus la curiosité d'aller une heure après chez elle, pour voir ce qui s'y passoit. Je trouvai la voisine qui étoit rentrée, et qui, instruite de la visite faite chez la duchesse **, étoit désolée de n'avoir pas été en voiture avec son amie. Pour donner le change à cette amie, je complimentai madame Michelin de ce surcroît de fortune ; je lui dis que certainement cela la meneroit plus loin qu'elle ne le croyoit. Madame Michelin parloit peu, et attribuoit son silence à un mal de tête qu'elle avoit. Son regard peignoit l'agitation de son ame ; tantôt il étoit furieux en se fixant sur moi ; et tantôt s'attendrissant, l'amour y paroissoit tout entier. Je fis mille folies avec la voisine : et lui disois qu'il paroissoit que le séjour des grands ne réussissoit pas à madame Michelin : l'amie en convint, et assura qu'elle seroit au comble de la joie, si pareille aventure lui étoit arrivée. Madame Michelin s'efforçoit de paroître moins triste ; des larmes prêtes à tomber la trahissoient ; et elle se retira sous prétexte de prendre du repos.

Je fus quelques jours sans la voir ; le

mari étoit de retour, et paroissoit enchanté de la bonne affaire que je lui avois procurée. Il avoit appris chez la duchesse ** qui j'étois véritablement, et il me traita avec le plus grand respect quand il me vit. La conversation tomba sur l'appartement qu'il avoit meublé, et il me dit en riant que c'étoit sans doute pour y jouer quelques tours de ma façon. Il ajouta en plaisantant avec sa femme, qui paroissoit n'être pas à son aise: M. le duc qui a un palais, va passer quelques heures dans un modeste logement; mais l'amour l'embellit pour lui; car tu sens bien que ce n'est pas pour enfiler des perles que M. le duc y mène des dames; et là-dessus il se mit à rire aux éclats, content de ce qu'il avoit dit. Sa femme n'étoit pas aussi satisfaite de sa grosse gaieté. Elle affectoit de m'appeller M. le duc, et je voyois que sa petite vanité s'applaudissoit d'avoir un amant de ma naissance.

Le mari retourna porter ses meubles à Mantes, et m'abandonna sa charmante moitié. Elle n'étoit pas encore d'accord avec elle-même, et combattoit toujours le penchant qu'elle avoit. Cependant à force de lui dire que tout le mal devoit retomber

sur moi, que ses combats l'honoroient à ses yeux et aux miens, elle parut plus tranquille.

D'ailleurs j'avois soin de mettre ses sens de mon côté, et alors il me falloit bien moins d'efforts pour la persuader. J'égarois sa tête pour éloigner le remord. C'étoit toutes les fois le premier ouvrage que j'avois à faire.

La voisine avoit jasé sur la prétendue visite que madame Michelin avoit faite à la duchesse **, et elle avoit été très inquiete que son mari n'apprît qu'il n'y avoit pas eu de message de fait pour des marchandises. Le mari pouvoit remercier la duchesse **, et je pris le parti de la prévenir, pour mettre madame Michelin à l'abri des soupçons. La duchesse m'écouta avec beaucoup de sang-froid, et levoit de tems en tems les yeux en l'air. « Voilà donc, me » dit-elle, une nouvelle victime de vos éga- » remens ! la pauvre femme ! que je la » plains, si elle vous aime autant que votre » récit me le confirme! Elle payera bien » cher quelques instans d'ivresse; et si j'en » juge par moi, elle a bien des pleurs à ré- » pandre ». Ce petit sermon m'impatienta.

Elle s'en apperçut, et cessa toute morale, pour se livrer à la plus tendre amitié. Elle me promit de servir cette pauvre petite bourgeoise, c'est ainsi qu'elle l'appella, et me chargea de la tranquilliser. Elle me pria de la traiter toujours en amie, de ne jamais avoir de secret pour elle; mais j'apperçus cependant que ma confidence lui faisoit de la peine. La duchesse avoit renoncé à toute intimité avec moi; c'étoit, comme je l'ai dit, la crainte de me perdre qui l'avoit déterminée à se restreindre à l'amitié; elle avoit jugé que mon naturel volage ne pouvoit pas être captivé, et qu'en exigeant beaucoup de moi, elle finiroit par ne rien avoir. Il lui avoit fallu soutenir bien des combats pour obtenir cette apparente tranquillité: car dans le fond de son ame, l'amour n'étoit pas encore éteint; si elle avoit pu s'assurer de ma constance, ou dumoins de ne pas me voir éloigné d'elle tout-à-fait, elle se seroit encore abandonnée au penchant qui la dominoit. Il est peu de femmes qui, avec autant d'amour, soient maîtresses d'elles à ce point, et qui forcent cet amour de passer sous le joug de la raison. La duchesse ** se fit une habitude de souffrir, et finit par

entendre moins impatiemment les récits que je lui faisois. Je la voyois souvent; son extrême indulgence me la rendoit chère, et jusqu'à sa mort je n'ai pas cessé d'être son véritable ami. Si elle se fût conduite autrement, il y a toute apparence qu'elle auroit augmenté le nombre de celles que j'abandonnois entièrement, et que les hazards ou les mêmes sociétés me faisoient seulement rencontrer.

La bonne duchesse ** m'assura de son amitié pour madame Michelin, et me promit de plus, de la faire venir chez elle, pour que le mari fût entièrement hors de soupçon. Je devinai sans peine qu'il y avoit un peu de curiosité dans cet office charitable; mais comme il m'importoit peu qu'on employât un moyen ou l'autre, pour tranquilliser madame Michelin, je consentis de bon cœur à cette visite. Je n'étois pas fâché non plus de me donner un air d'importance vis-à-vis cette femme, et de lui faire voir que je la faisois traiter avec distinction. Un déjeuné fut arrêté pour le jeudi suivant; et j'allai en porter la nouvelle à ma marchande. La chère voisine étoit avec elle, qui fut émerveillée de l'honneur que l'on

faisoit à son amie ; c'étoit des exclamations continuelles. Que vous êtes heureuse ! Ah ! mon dieu ! un événement semblable ne m'est jamais arrivé. Déjeuner chez une duchesse !... Ma bonne amie, il faudra vous faire belle ; je vous aiderai à votre toilette... Enfin, tous les petits propos de ces gens-là furent débités avec volubilité par la voisine, qui paroissoit bien regretter de n'être pas à la place de son amie. Occupé de madame Michelin, j'avois peu observé madame Renaud ; c'étoit le nom de l'amie. Elle étoit veuve, pouvoit avoir vingt-deux ans, et l'on remarquoit en elle des yeux bruns, très-piquans, qui répandoient sur sa physionomie un air de vivacité qui faisoit plaisir. Je l'avois toujours vue en déshabillé ; et cette fois-ci une parure plus recherchée la rendit toute autre à mes yeux. Je les jettai sur une taille bien prise, sur une gorge qui me parut parfaitement placée ; je remarquai la main la plus jolie à laquelle je n'avois pas fait attention, et je me sus très-mauvais gré d'avoir été observateur si tardif des beautés que je découvrois. Je promis bien de réparer l'injure que je leur avois faite, et de me mettre à même de juger plus parti-

culièrement de ce qui échappoit à ma vue. Je témoignai plus d'égards à madame Renaud, et les regrets que j'avois de ne pouvoir pas lui faire accompagner son amie ; mais intérieurement je fis le serment de la faire déjeuner et coucher avec un duc, pour la dédommager de n'être pas comprise dans l'invitation de la duchesse **. Madame Michelin me savoit le meilleur gré de ce que j'avois fait pour elle; et je vis pour la première fois un plaisir sans mélange, briller dans ses yeux. Il augmenta bientôt; le hasard me seconda; j'étois présent quand un des gens de la duchesse ** vint lui apporter un billet de la part de sa maîtresse. Ce billet fort honnête l'engageoit à venir donner son avis sur des étoffes, et à déjeuner en même tems le jeudi comme nous en étions convenus. Je crus que la lecture de ce billet tourneroit la tête de ces deux femmes; elles firent de grandes révérences au laquais; et madame Michelin le pria de dire à sa maîtresse, qu'elle se rendroit à ses ordres le jour prescrit. Ce fut la première fois que j'observai combien les gens de cette classe s'énorgueillissent quand ils ont une occasion d'avoir quelqu'intimité avec nous; et j'ai

vu depuis des bourgeois et des financiers se ruiner pour avoir l'honneur d'être admis chez nous, ou de nous recevoir chez eux.

Madame Michelin voulut se faire faire une robe; et quoiqu'il n'y eût plus que deux jours d'attente, il fallut absolument avoir un habillement le plus à la mode. Elle engagea la voisine à sortir avec elle pour faire cette emplette, et je suis sûr que tout le quartier sut le même jour la bonne fortune de la marchande. Je les quittai, et j'eus occasion de serrer la main de madame Renaud, qui hors d'elle-même, me rendit le change: j'augurai que la résistance ne seroit pas très-grande; et je regardai cette femme comme un bien qui ne pouvoit pas m'échapper.

Je lui remis le lendemain, sans que la dévote pût s'en appercevoir, une lettre par laquelle je lui déclarois que j'étois amoureux d'elle; que toutes les visites que je faisois à madame Michelin n'étoient que pour la voir, et que je la priois de m'indiquer les moyens de la convaincre en particulier de la sincérité de ma tendresse. Cette lettre fut prise et cachée avec grand soin; je jugeai par le transport qu'on avoit à la

recevoir, que la réponse ne seroit pas défavorable.

Madame Michelin étoit le jeudi chez la duchesse ** quand j'y arrivai. Nous avions arrêté que je n'irois pas la prendre, pour éviter de faire de notre sortie, la nouvelle du quartier, où je commençois à être connu. La duchesse ** me dit qu'elle étoit très-aise de connoître madame Michelin, qu'elle avoit le meilleur goût, et qu'elle lui avoit donné des avis pour son meuble, qui lui plaisoient infiniment. Le déjeuner fut assez gai; et si madame Renaud en eût été, j'aurois pu me comparer à l'Amour entre les trois Graces. La duchesse ** ne cessoit de regarder madame Michelin; son air décent lui faisoit plaisir, et dans le fait il étoit difficile d'avoir un extérieur plus honnête. Ces deux femmes avoient beaucoup de rapports entre elles. Toutes deux foibles sans libertinage, elles avoient cédé au penchant irrésistible de l'amour. Toutes deux tourmentées par les remords, il leur falloit la présence de l'objet aimé et l'attrait du plaisir, pour les faire taire; c'étoit presque toujours un sacrifice renouvellé que la sagesse faisoit à l'amour. Madame Miche-

lin s'oublioit quelquefois, et jettoit des regards bien languissans sur moi. La duchesse ** attentive à l'épier, s'en apperçut, et témoigna sur sa figure les impressions que son ame en recevoit. Elle sembloit plaindre la dévote; son visage annonçoit l'intérêt et la pitié. Pauvre femme, sembloit-elle dire! et des larmes roulèrent dans ses yeux, attirées sans doute par le souvenir des maux que ma légèreté lui avoit fait souffrir. Si j'avois été seul avec elle, je n'aurois pu résister à l'envie de lui faire oublier sa résolution, tant elle me parut intéressante !

On vint lui apporter une lettre, à laquelle il falloit répondre : elle nous demanda la permission de passer dans un cabinet , et s'y retira pour écrire ; elle ne fut pas fâchée d'avoir cette occasion d'être seule pour cacher son trouble.

Resté avec madame Michelin, je débutai par l'embrasser. La duchesse ** avoit allumé dans mes sens un feu qu'il falloit éteindre. Quand mes désirs étoient violens, je ne voyois point d'obstacles pour les satisfaire; je calculai que la duchesse nous donneroit le tems, et j'usai de madame Michelin , comme d'un bien qui est à soi. Il me

parut délicieux d'en jouir presqu'à la vue de la duchesse **, sur la même chaise longue où je lui avois juré de l'aimer : mais il n'auroit pas fallu avoir une dévote pour exécuter un projet si bien conçu, et qui fut réalisé souvent depuis ; la mienne trembla, me conjura d'être sage, et fit tant de bruit, que je fus obligé de la laisser, de crainte de causer trop de scandale. Ces femmes à préjugés sont toujours timides ; il faut que leur tête commande au reste ; elles ne savent pas saisir l'occasion, cela n'est bon que pour le sentiment ; et par conséquent cela ne tarde pas à ennuyer. J'étois furieux contre elle, et j'allai rejoindre la duchesse, à qui je dis qu'une affaire indispensable me forçoit de la quitter. Je dis froidement adieu à madame Michelin, qui parut anéantie et confondue de ma retraite.

Mes sens me commandoient toujours ; je me rappelai que madame Renaud ne paroissoit pas très-cruelle, et je crus qu'il me seroit peut-être facile de trouver dans la brune ce qui venoit de m'échapper dans la blonde. Elle demeuroit, comme je l'ai dit, dans la même maison de madame Michelin. Je pris garde d'être vu des gens de la

boutique,

boutique, et je montai au second étage, séjour de ma nouvelle divinité. Mon bon génie avoit éloigné une vieille cuisinière, seule domestique de ma paisible veuve. Une commission donnée dans un autre quartier, servoit à merveille le besoin urgent que j'avois d'être aimé. Elle fit un cri d'étonnement en me voyant : j'eus grand soin de lui faire valoir le sacrifice que je venois de faire, en laissant madame Michelin chez la duchesse. J'ai, lui dis-je, prétexté des affaires indispensables; et ces affaires sont de venir mettre à vos pieds mon amour et ma liberté. Les femmes sont presque toutes subjuguées par la vanité. Madame Renaud me remercia mille fois de l'avoir préférée à ces dames; elle étoit seulement désolée que je la surprisse en négligé. Je l'assurai qu'elle en étoit plus belle; et le plaisir parut aussitôt dans ses regards. J'apperçus une lettre commencée; on voulut me la soustraire : j'insistai pour la voir. En serez-vous plus avancé, me dit-on, d'une voix tendre, quand vous saurez que c'est à vous à qui cette lettre s'adresse? et en même-tems on me la donna pour la lire. C'étoit des craintes de n'être pas aimée : ce n'étoit pas un aveu tout-à-

fait positif; mais on m'assuroit qu'on m'avoit distingué, et que je n'avois pas besoin d'être duc pour être trouvé fort aimable. Je mis la lettre dans ma poche, et j'embrassois très-fortement madame Renaud : elle voulut parler; ma bouche lui coupa la parole. Le lit se trouva près, et madame Renaud, qui ne s'attendoit pas à une attaque aussi brusque, fit un cri en sentant qu'elle y tomboit. Elle se défendit mal; l'étonnement lui ôta ses forces; et tout ce qu'elle put me dire, en me voyant de plus en plus entreprenant, ce fut....! Mais ! M. le duc; mais ! M. le duc.... M. le duc avoit des sens qui lui parloient trop haut pour écouter ces exclamations; et la brune profita des désirs que la duchesse et la blonde avoient si vivement irrités. Madame Renaud se trouva bientôt dans l'état où j'étois quand je l'avois pressée si fort, et se livra franchement au plaisir qu'elle partageoit. Je n'eus point de reproches à essuyer : elle m'assura du plus tendre attachement, et me dit qu'elle s'estimoit très-heureuse d'avoir fixé les vœux d'un homme tel que moi. Madame Renaud avoit eu de petits amans respectueux, à qui elle n'avoit rien accordé, à ce qu'elle me

disoit. Elle convenoit que j'étois un homme bien fait, de toute manière, pour séduire les femmes, puisque je leur évitois tous les préliminaires de la défaite : la faute est commise, dit-elle en rougissant, si c'en est une, avant de s'appercevoir si on l'a fait. Je fus bientôt le héros de madame Renaud, et je me crus décemment obligé de lui donner de nouvelles preuves de mes sentimens, que la dame reçut avec toute la complaisance possible.

Il fut convenu entre nous que nous nous verrions comme à l'ordinaire chez madame Michelin, et que nous désignerions les momens où nous viendrions chez elle renouveller les assurances de notre amour. Je la quittai content d'elle, et elle encore plus satisfaite de moi.

Je sortis de l'allée sans qu'on pût m'appercevoir de la boutique de madame Michelin, qui étoit rentrée. Je pris un détour, et revins sur mes pas pour entrer chez elle. Mon air étoit très-froid, et lui dit qu'on ne pouvoit pas plus mal se conduire avec un homme que l'on aimoit; que la plus grande preuve d'amour qu'une femme pouvoit donner étoit de se soumettre à tous les désirs

de son amant. Madame Michelin me regardoit tristement sans me répondre; et je continuois mes reproches, en l'assurant que j'avois eu besoin de la visite que je venois de faire pour calmer les sensations voluptueuses qu'elle avoit fait naître. La bonne dame étoit loin de penser ce qui venoit de m'arriver. Elle crut que la promenade m'avoit rendu plus calme : elle s'excusa sur le respect qu'elle devoit à la maîtresse de l'appartement où elle étoit, et plus encore sur la crainte qu'elle avoit eue d'être surprise : elle n'avoit pas, disoit-elle, cet abandon de soi-même, qui fait passer sur toutes les bienséances, et elle me trouva très-injuste de la blâmer d'avoir tenu une conduite estimable. Je redoublai d'humeur, l'assurai qu'elle ne m'aimoit pas, et fis tant, que ma bonne dévote, hors d'elle-même, chercha tous les moyens de m'appaiser. Elle me proposa même pour la première fois, et en rougissant, de lui donner à goûter dans mon petit appartement. On voyoit combien cette proposition lui coûtoit à faire, et je n'eus garde de l'accepter. Ma séance avec madame Renaud me donnoit plutôt le désir de prendre du repos, que d'accepter un rendez-

vous. Madame Michelin, désespérée de mon refus, redoubla d'instances; mais elles furent inutiles. Je tins ferme, et cette femme crut que c'étoit la colère qui me portoit à montrer une pareille sévérité. Je vis le moment où elle alloit s'oublier tout-à-fait devant les gens qui pouvoient la voir de sa boutique. Je la laissai désolée de ma fuite, mais bien content de n'être plus l'acteur d'une scène qui commençoit à devenir fort embarrassante pour moi.

Dès que je fus seul, je m'amusai à réfléchir sur la bisarrerie de la conduite des femmes. Leur marquez-vous trop d'empressement: elles sont moins tendres; ou si elles ont encore quelques principes de vertu, elles vous ennuient avec leurs regrets et leur repentir. Devenez-vous indifférent: la tendresse renaît, ou leurs remords s'évanouissent; il semble que leur amour-propre blessé, soit la plus forte passion qui puisse les occuper. Elle leur fera faire plus de folies et d'avances, que l'amour même ne peut leur en inspirer. Une femme, guidée par l'amour-propre, est capable de tout; et on en a vu qui, après avoir résisté à l'amant le plus séduisant, se laissoient aller à l'homme

qui avoit offensé leur orgueil, par quelque doute sur des beautés qu'il ne pouvoit appercevoir. Le désir de justifier qu'on est belle, en a fait rendre plus d'une; et l'homme adroit, qui sait saisir le foible d'une femme, quel qu'il soit, est sûr d'en triompher.

Le bon Michelin vint passer deux jours à Paris, et ne cessa de me remercier de l'honneur que j'avois procuré à sa femme. Une dame, disoit-il, du rang de madame la duchesse **, descendre jusqu'à nous! Tandis qu'il se perdoit dans ses démonstrations de respect et de reconnoissance, sa femme épioit toutes les occasions de voir si j'étois encore fâché. Je paroissois très-gai; mais j'évitois de la regarder, et je ne cherchai en aucune manière les occasions de lui parler en particulier: elle ne savoit qu'augurer de ma froideur, et résolut d'avoir une explication avec moi. Elle chercha tous les moyens de rester seule, et d'éloigner un mari qui l'ennuyoit fort. Une femme, quoique dévote, ne manque pas de ruses pour se défaire d'un témoin qui lui est à charge; et madame Michelin, non moins adroite qu'une autre, prétexta une affaire importante pour envoyer son époux dans le faux-

bourg Saint-Germain : il partit, en me faisant mille excuses, dont je le dispensois bien volontiers.

A peine fut-il sorti, que cette femme vint me prendre les mains, en me disant, les larmes aux yeux : « Sans vous, M. le duc, » je serois encore innocente; je n'aurois » pas connu des plaisirs qui doivent être » sans prix, quand on en jouit sans trou» ble; mais, au moins, je serois plus tran» quille. Vous avez fait en moi un change» ment que je ne puis exprimer. Vous ne » savez pas que j'ai presque toujours pleuré » dans la solitude, la perte de mon honnê» teté ! Quand je suis avec vous, vous » m'ôtez toute réflexion, et j'éprouve des » transports dont je ne suis plus maîtresse; » mais retirée chez moi, le repentir vient » empoisonner cette illusion. Depuis trois » jours, la jalousie, le chagrin, et plus en» core l'attachement que j'ai pour vous, ont » chassé ces idées fatales à mon repos. Je » brûle de vous donner toutes les preuves » de ma tendresse; votre abandon aug» mente, s'il est possible, l'ivresse que vous » m'inspirez dans le tête à tête. J'ai besoin » de votre amour pour me rendre à moi-

» même, et vous me traitez avec la dernière
» indifférence. Je cherche à lire dans vos
» yeux, et vos yeux évitent les miens. Toute
» entière à ce sentiment, que vous n'avez
» probablement plus pour moi, je vous pro-
» pose de me rendre dans votre apparte-
» ment : vous ignorez combien cette de-
» mande m'a coûté, et j'ai eu la douleur de
» la voir inhumainement rejetée. Ah! M. le
» duc, je ne vis plus depuis ce moment;
» votre mépris est affreux pour moi; je puis
» être coupable à mes yeux, et non point
» aux vôtres : ma faute est votre ouvrage,
» et il y auroit de la barbarie à m'en punir».

Madame Michelin prononça son discours avec tant d'action, qu'elle m'attendrit un peu. L'amour outragé lui donnoit une éloquence naturelle, qui n'avoit pu encore se développer, et je me sus bon gré de lui fournir une occasion de la faire briller. Je lui dis qu'elle étoit folle de s'affecter au point où elle paroissoit l'être; qu'elle avoit dû voir que je l'aimois toujours, puisque chez la duchesse **, j'avois voulu la convaincre de cet amour : que sa minauderie m'avoit donné de l'humeur, et que c'étoit à moi de me plaindre et non pas à elle. Je

lui pris la main, je la serrai, et la figure de ma dévote se dérida : je vis mon pardon écrit dans son regard, qui se fixa bien amoureusement sur moi. Il fut question de faire une paix complette. Le mari partoit le lendemain soir, et je proposai à madame Michelin d'occuper la place dans le lit nuptial; elle rejeta la chose comme impossible. Plus elle me montroit de difficultés, plus j'insistai pour qu'elle les surmontât. Je me fâchai; on craignit une nouvelle scène, et l'on promit de faire l'impossible pour contenter mes désirs. Ce qu'elle appréhendoit le plus, étoit une fille de boutique, qui couchoit dans un cabinet à côté de sa chambre, et qui étoit obligée d'y passer pour se rendre à son lit. Cette fille pouvoit facilement s'appercevoir de quelque chose, et la réputation de sa maîtresse étoit perdue. On ne pouvoit pas l'envoyer coucher ailleurs. Comment faire? Madame Michelin me jura que sans cette difficulté, elle consentiroit à tout, quoique cette démarche lui fît bien de la peine : mais elle ajouta que je devois voir qu'il étoit impossible d'occuper la place de son mari, à moins que je ne trouvasse un moyen de le faire sans péril. Je réfléchis quelque

tems, et cette femme paroissoit très-inquiete de ce que j'allois prononcer. Je la pressai contre mon cœur, en lui disant : demain, je serai votre mari. Rien n'est si facile que de ne pas craindre cette fille : il faut lui procurer un si bon sommeil, qu'elle ne puisse pas s'éveiller. Je vais aller chez mon apothicaire commander une potion dormitive, qui ne lui fera aucun mal, mais qui sera un sûr garant qu'elle ne troublera pas nos plaisirs : elle nous devra la meilleure nuit qu'elle puisse passer. Ma potion effraya madame Michelin : mais enfin je la persuadai que l'opium, donné en petite dose, ne pouvoit pas être nuisible ; et après quelque résistance, elle promit de mêler cette dose somnifère dans le vin que cette fille boiroit à son souper. Elle étoit soulagée d'avoir fait la paix avec moi, et elle convint que cet entretien venoit de lui ôter un poids bien lourd.

Madame Renaud arriva dans cet intervale. Je ne l'avois pas encore vue depuis ma première visite, et je m'occupai à comparer mes deux divinités subalternes. La blonde avoit une beauté plus régulière, une douceur répandue sur tous ses traits, qui leur

donnoit encore des charmes, les plus beaux cheveux du monde, et ce qui étoit assez étonnant, des cils et des sourcils très noirs. Une jolie gorge, que l'on appercevoit un peu, donnoit envie d'en découvrir encore plus. Madame Michelin, avec ces avantages, avoit besoin que le plaisir l'animât; il falloit le faire naître chez elle. Madame Renaud, au contraire, l'inspiroit; elle le provoquoit en vous; on n'avoit pas besoin d'efforts, c'étoit elle qui faisoit tous les frais. On la trouvoit aussi vive en amour que dans la conversation; elle n'étoit pas aussi blanche que son amie, mais le coloris de son teint avoit quelque chose de plus animé; ses yeux respirant l'amour et la gaieté, contrastoient parfaitement avec le regard langoureux de madame Michelin. On sentoit bien qu'après avoir beaucoup parlé d'amour avec cette dernière, madame Renaud auroit trouvé le moyen de vous faire recommencer une nouvelle conversation en la quittant; on auroit probablement été muet avec la dévote, quand même on eût été depuis long-tems privé de sa présence.

Une femme qui vint marchander des meubles, et qui força madame Michelin

d'aller à sa boutique, satisfit l'impatience qu'avoit madame Renaud d'être libre avec moi. Elle me dit, en me remettant une longue lettre, qu'elle n'avoit pas cessé de s'occuper de moi, et que n'ayant pû dormir une partie de la nuit, elle s'étoit amusée à écrire. Je parus très sensible à son souvenir, et je lui demandai quand elle pourroit me permettre de l'en remercier plus particulièrement. Je formai aussitôt le projet de ne faire qu'une nuit pour les deux voisines, puisqu'elles demeuroient dans la même maison, et je proposai à celle-ci de partager sa couche la nuit suivante. Rien n'étoit plus complaisant que cette brune; ma volonté fut une loi pour elle, et il fut convenu qu'elle m'attendroit jusqu'à deux heures du matin, ne pouvant pas arriver plutôt, selon ce que je lui disois, à cause d'un bal qui se donnoit chez une de mes parentes. Je calculois que j'aurois assez de tems pour faire la paix avec ma dévote, et pour me rendre ensuite au nouveau rendez-vous.

Madame Renaud, en femme prévoyante, n'oublia pas de me donner la clef de l'allée, et d'ajouter que j'étois le premier homme

depuis son mari qui eût pu lui faire oublier son devoir ; car enfin, disoit-elle en souriant, ce que je fais est très mal : mais pourquoi avez-vous eu l'art de changer le mal en plaisir ? Sur-tout soyez bien circonspect avec ma voisine; elle est dévote : mais je la connois ; c'est une bonne dévote ; celle-là par exemple, je répondrois bien de son honnêteté ; elle ne me verroit plus, si elle soupçonnoit que j'eusse quelques foiblesses pour vous ; elle est dans sa jeunesse ce que je me propose d'être dans ma vieillesse : le ciel est toujours prêt à pardonner nos péchés, et vous m'en faites connoître de si jolis, que le pardon ne doit pas être difficile à obtenir. Madame Michelin qui vint nous rejoindre, fit cesser un flux de paroles dont je ne puis rapporter qu'une très-légère partie, et bientôt après, je les quittai, fort content d'avoir si bien disposé l'emploi de mon tems.

Je retournai le matin chez la marchande à qui je remis la potion que j'avois fait commander, et qui devoit endormir une grosse vilaine fille de boutique qu'elle me désigna. Je ne pus m'empêcher de rire du tour que j'allois lui jouer. Je prévins madame Mi-

chelin qu'il ne m'étoit pas possible de découcher entièrement, et que je ne pouvois lui tenir compagnie que jusqu'à deux heures. Je lui témoignai un regret qu'elle crut fort sincère de la quitter sitôt, et je l'engageai à congédier son monde de bonne-heure, afin que nous puissions nous rejoindre au plus tard à onze heures. Elle me le promit, et sur-tout de bien prendre ses mesures pour faire boire la dose somnifère qui devoit lui procurer une jouissance tranquille. Elle me remit une pareille clef que madame Renaud m'avoit donnée la veille, mais sa main trembloit. Elle n'étoit pas si rassurée que l'autre, et je partis muni d'une double clef de la maison. J'allai chez la duchesse **, et la trouvai occupée à faire des vers pour mettre au bas d'un portrait en miniature qu'elle tenoit de moi ; ils avoient été commencés plusieurs fois à ce que j'apperçus sur le papier qu'elle me cacha. Je voulus les voir, et la résistance de la duchesse ** me fit croire qu'il y avoit du mystère. Je l'accusai de n'être si réservée avec moi que parce qu'elle avoit fait une autre liaison. Je parus très piqué et en même tems charmé d'avoir fait cette découverte, afin d'être

convaincu que ce plan de rupture qu'elle affichoit, et que j'avois cru tracé par sa vertu, n'étoit que la suite d'une intrigue avec un autre homme qu'elle trouvoit probablement plus aimable que moi. C'est vous Fronsac, me dit-elle, les larmes aux yeux, qui avez de moi une opinion si défavorable! J'ai cédé à votre amour; et selon vous, un autre amant doit avoir le droit de me reprocher une pareille foiblesse! Je n'étois point assez malheureuse: il me manquoit votre mépris. Vous n'auriez sans doute pas le droit de traiter si mal une femme que peut-être vous devez estimer, si le hasard ne vous eût mis à même de la posséder. Je vous aurois résisté, dumoins je le crois, mais votre hardiesse a détruit mes projets. Rappellez-vous la première nuit où j'ai commencé à rougir; mes regrets étoient sincères; je vous adorois, le premier pas étoit fait, et l'amour plus puissant que mes principes, fit tout disparoître. Quelle femme peut résister à l'amant qu'elle idolâtre, quand il a trouvé le moyen de la surprendre pendant son sommeil! Je puis excuser mon égarement; il dureroit sans doute encore, si j'avois pu croire qu'un jeune-homme étourdi comme

vous, pût être fixé. Après des combats infinis, j'ai fait le sacrifice de ma tendresse pour recouvrer ma tranquillité, ou plutôt pour n'être jamais privée du plaisir de vous voir. Je suis sans doute la première femme qui se soit privée volontairement des caresses d'un amant qu'elle adore, pour ne pas devenir trop exigeante, et qui ait préféré l'emploi de confidente, connoissant son caractère volage, pour le ramener toujours auprès d'elle. C'est l'excès de l'amour et de la délicatesse qui a guidé ma raison en déchirant mon cœur. Je croyois être moins malheureuse, et je le suis davantage. Vos soupçons injurieux viennent de percer ce cœur qui vous aime encore trop, et je prendrois plutôt le parti de renonçer au bonheur que me procure votre présence, si vous étiez toujours aussi injuste que vous l'êtes dans ce moment.

La duchesse ** avoit un ton si persuasif en me parlant; elle accompagnoit son discours de larmes qui paroissoient si sincères, que toute ma sensibilité se réveilla pour elle. Elle étoit sans contredit la plus aimable et la plus spirituelle des femmes dont

j'avois

j'avois obtenu des faveurs ; sa conduite envers moi, les bons conseils qu'elle m'avoit toujours donnés, comme vous le voyez par ma correspondance avec elle, et par dessus tout, une longue privation de jouissance qu'elle éludoit avec une adresse infinie, tout la rendit dans cet instant plus séduisante que jamais. Je me jettai à ses pieds. Je pris ses mains que je baisai avec un transport aussi vrai qu'il étoit vif ; je lui demandai mille pardons de la peine que je lui faisois, et l'assurai que ce seroit la dernière. Je lui dis que j'étois loin de penser qu'elle eût un nouvel amant, mais que je n'avois pu résister à un premier mouvement de jalousie qu'elle avoit fait naître en cachant avec tant de soin ce papier sur lequel elle écrivoit, et que si j'étois jaloux, il s'ensuivoit naturellement de-là que j'étois amoureux ; que cet amour ne devoit pas lui paroître un crime, quoiqu'elle ne voulût plus lui permettre d'éclater ; enfin qu'elle pouvoit être assurée qu'elle étoit la seule femme au monde, qui, malgré mes infidélités, pût me rendre toujours plus piquant le desir de la revoir ; que ce n'étoit point la contrainte ni les procédés qui me conduisoient chez

elle, mais un véritable attachement.

Il est facile de persuader une femme qui nous aime. La sérénité ne tarda pas à renaître sur le visage de la duchesse **; un baiser scella un pardon qu'elle brûloit de m'accorder. Je n'en montrai pas moins, un instant après, le desir que j'avois de lire ce que contenoit le papier caché, et quand la duchesse ** m'eut un peu plaisanté de cette curiosité qu'elle trouvoit déplacée, elle me remit mon portrait et un brouillon des vers qu'elle appella ses folies. Elle me dit que j'allois juger de qui elle avoit toujours la foiblesse de s'occuper. Je lus les premiers vers qui ayent été faits pour moi, et dont je vous envoye copie. Ils devoient être placés au bas du portrait; il y en a deux versions, et vous verrez que j'ai mérité bien jeune l'épithète d'infidèle.

Cet homme semble né pour le tourment des cœurs;
Il brule à chaque instant d'une flamme nouvelle;
On ne voit avec lui que l'éclair du bonheur,
Mais on l'aime toujours, quoiqu'il soit infidèle.

Autres.

Partout il est aimé, mais partout infidèle:
Fronsac n'a de l'amour que le premier désir;
Quand on veut l'enchaîner, il échappe au plaisir,
Et le trouve bientôt auprès d'une autre belle.

Je témoignai d'abord à la duchesse ** ma reconnoissance de ce qu'elle vouloit bien penser à moi, et je voulus ensuite lui persuader que je ne méritois pas tout-à-fait la mauvaise opinion qu'elle avoit de ma constance. Je lui avouai qu'il étoit vrai que l'absence me faisoit oublier des sermens que j'avois toujours bien envie de tenir quand je les faisois, mais que dans le fond de mon ame je savois distinguer une femme qui méritoit une véritable tendresse; qu'elle, par exemple, étoit la femme par excellence pour moi; que j'y revenois toujours avec un nouvel empressement, et que les infidélités que les circonstances m'entraînoient à lui faire, me donnoient occasion de la regretter davantage, quand ce premier moment étoit passé; que je connoissois ensuite mieux le prix de ce qu'elle valoit, et que mon amour qui s'étoit ralenti pendant quelque tems, n'en devenoit alors que plus vif.

La duchesse ** ne put s'empêcher de sourire de la tournure que je prenois pour justifier mes infidélités, et me dit qu'elle seroit probablement obligée de me remercier de tous les tours que je lui avois joués, puisqu'ils m'avoient mis à même de mieux

apprécier son mérite. Le badinage succéda au ton sérieux que nous avions pris d'abord, et je lui remis mon portrait en la priant de le conserver toute sa vie, comme celui de son meilleur ami. Elle me promit qu'il ne la quitteroit jamais, et me tint la parole qu'elle me donnoit; car il me fut rendu à sa mort, qui arriva quinze ans après la seconde année ensuite de mon retour de l'ambassade de Vienne. Cette commission qu'elle donna à sa femme de chambre fut le dernier mot qu'elle prononça; il fut trouvé placé sur le cœur de cette tendre amie.

Elle me demanda des nouvelles de madame Michelin, et m'en fit beaucoup d'éloge. Elle me dit qu'elle avoit démêlé dans la conversation qu'elle avoit eue avec elle, après mon départ, que cette femme étoit réellement vertueuse; qu'elle étoit sans doute comme elle entraînée par un penchant qu'elle ne pouvoit pas dompter; que j'avois certainement un charme pour me faire aimer. Elle m'engagea d'avoir des procédés pour cette femme, quoiqu'elle fût placée dans une classe inférieure à la mienne, et me dit, en faveur de madame Michelin, tout ce qu'elle auroit pu me dire pour

elle-même. J'avoue que cette conduite si rare dans une femme amoureuse, en me donnant un nouveau degré d'estime, fit renaître des feux qui n'avoient jamais grande peine à se rallumer pour elle. Je ne pensai plus à la blonde ni à la brune; j'oubliai mes engagemens du soir, et je proposai à la duchesse ** d'y renoncer entièrement. Je lui montrai la clef qui devoit m'assurer le partage du lit de ma dévote. Je ne lui parlai pas de l'autre rendez-vous, ayant un peu honte de lui dévoiler tous mes projets; je lui traçai seulement les combats de madame Michelin, avant de consentir à m'accorder cette nuit, et j'ajoutai que j'étois prêt à lui sacrifier le prix de ces combats, si elle vouloit se raccommoder avec moi. Je lui répétai que je ne pouvois aimer qu'elle; que la possession d'une dévote m'avoit paru un plaisir piquant, mais que ce n'étoit pas l'amour qui faisoit les frais de cette fête; enfin j'employai toute la séduction dont j'étois capable pour obtenir de la duchesse ** la même nuit qui m'attendoit ailleurs, et que j'aurois sacrifiée de bon cœur, tant le moment présent avoit de charmes pour moi!

La duchesse ** étoit également égarée

par l'amour ; je jouis un instant de l'ascendant que j'avois sur elle ; elle paroissoit flotter entre le desir et la crainte, et son incertitude lui fit garder un long silence. Mais elle fit un nouvel effort, et s'armant de tout le courage dont elle avoit besoin, elle me dit : Vous oubliez donc que je ne dois et ne veux être que votre amie. Vous avez promis à madame Michelin ; elle paroît mettre le plus grand prix à votre entière réconciliation ; il seroit inhumain de tromper son attente. Cette femme, je vous le répète, mérite des égards. Quand vous voudrez finir avec elle, prenez peu à peu un air indifférent qui lui annonce une prochaine rupture ; ne rompez pas trop précipitamment. Cette femme est trop foible pour supporter le coup que vous lui porteriez. Je prévois bien qu'elle n'aura pas plus qu'une autre le talent de vous fixer ; mais préparez-la par degrés au malheur qui l'attend. J'ai vu dans la conversation que j'ai eue avec elle, qu'elle vous est sincèrement attachée. Votre nom se plaçoit toujours dans sa bouche, sans qu'elle cherchât à le prononcer. Quand je parlois de vous, elle étoit avide d'entendre le bien que j'en disois.

C'est un jeune cœur que vous avez pris de force, et qui ne peut plus vous quitter. Mon ami, je sens que c'est un tourment pour vous d'être trop aimé, mais à qui la faute? Madame Michelin abandonnée sans ménagement, est capable de tout; elle n'a point assez de force pour résister au malheur; il peut lui faire faire mille folies et la perdre: croyez-moi, vivez aussi bien avec elle qu'il vous est possible de le faire, et ménagez sa trop grande sensibilité.

Ce long raisonnement m'ennuyoit. Plus la duchesse prenoit la défense de madame Michelin, et plus j'avois envie de manquer à la parole que j'avois donnée pour le soir; elle me paroissoit mille fois préférable à celles qui m'attendoient, et je me repentois d'avoir pris un engagement qui n'avoit plus dans cet instant le charme qui m'avoit séduit.

Les refus d'une femme sont un nouvel aiguillon pour le desir; un homme qui se croit certain d'une victoire, voit avec peine qu'elle lui est arrachée; le bien qu'il perd lui paroît au-dessus de celui qu'il a, et son imagination réunit sur l'objet qu'il ne peut avoir, toutes les perfections qu'il est possible

de desirer. L'habitude de jouir d'une femme nous rend sa possession indifférente. On n'en connoît plus la valeur; c'est un beau tableau qu'on voit tous les jours, et sur lequel on ne jette presque plus la vue; on est étonné qu'un homme préfère souvent une femme bien inférieure en mérite à celle dont il est l'époux; rien cependant n'est plus naturel. Je ne parlerai pas des désagrémens ou des défauts cachés dont on ne peut soustraire la connoissance au mari, et que l'art dérobe à ceux qui n'ont pas des droits aussi étendus. La femme qu'on a, fût-elle aussi fraîche qu'on représente Hébé, aussi belle que la mère de l'Amour, ne peut conserver longtems l'illusion qui l'embellit encore à nos yeux. Les premiers jours, c'est un dieu; quelques mois s'écoulent, et ce n'est plus qu'une femme ordinaire; l'habitude tue le desir; et ce desir perdu, que reste-t-il de plaisir à l'homme auprès de la femme la plus parfaite? La société ôte tout le mérite d'une chose; et le goût qui paroît bizarre à ceux qui n'éprouvent pas notre ennui, ce goût qui nous porte vers un autre objet moins aimable, selon eux, que celui que nous quittons, est le goût naturel de

tous les hommes ; il est né avec nous. La nature bienfaisante veut que tout ce qui nous environne varie ; elle est toujours nouvelle pour nous, et ne nous plaît tant, que par cette variété ; l'uniformité la plus belle devient monotone, fastidieuse ; et l'homme n'a pas été fait pour être fixé sans cesse auprès du même objet. Les conventions de la société contrarient la nature ; par elles, l'homme devient plus malheureux que les animaux qui lui sont subordonnés ; on le force de manquer à sa parole, en lui faisant prendre des liens qu'il ne peut rompre de sa vie ; son choix fait, la religion lui prescrit de s'y tenir jusqu'à la mort ; j'aimerois presqu'autant qu'elle nous commandât de n'être pas malade. L'homme n'a pas plus le pouvoir d'être constant toute sa vie, que d'éloigner de lui les maladies dont il est la victime.

Il en est peut-être quelques-uns que l'apathie rend indifférens sur toutes les jouissances ; mais ils ne doivent pas faire exception à la règle générale. Je les compare à des êtres inanimés, à une pagode dont on fait mouvoir la tête et les membres à volonté. Mais l'homme bien organisé est

né pour desirer; sans cela, il seroit malheureux. Un bien lui en fait souhaiter un autre; un desir satisfait, semble renaître aussitôt: il lui est permis de former mille projets pour sa fortune; quel mal peut-on trouver à lui en voir réaliser quelques-uns pour l'Amour? C'est sans doute de toutes les passions la plus impérieuse, et celle à laquelle on a voulu vainement mettre le plus d'entraves. Tant que les hommes existeront, ils seront changeans par besoin, comme ils sont forcés de se soumettre aux autres loix de la nature. D'ailleurs, cette inconstance qui paroît si cruelle à l'objet abandonné, qui le fait plaindre de ceux qu'attendrissent les larmes qu'ils lui voyent répandre, germoit sans doute au fond du cœur de l'infortuné qui nous attendrit; il a été prévenu, voilà tout. Je mets en fait, que quelques mois de plus ou moins font la seule différence entre l'infidèle et l'abandonné; l'un eût fait ce qu'il accuse l'autre d'avoir exécuté; il n'a seulement que daté de primauté. C'est ce qui fait qu'un homme bien pénétré de ces principes, ne se laisse jamais prévenir, et doit se mettre le premier à couvert de toute humiliation. C'est au moment où une fem-

me paroît le plus vous aimer, qu'elle vous abandonne, et il n'y a que des novices en amour, qui puissent croire qu'ils plairont toujours. Un objet inattendu séduit nos sens, et tout est dit, car on sait que les sens jouent le seul rôle en amour. Il arrive quelquefois qu'un objet qui n'avoit plus d'attraits pour nous, recouvre à nos yeux tout le mérite de la nouveauté. L'absence, les refus, des liaisons avec des femmes qui n'ont point autant de qualités, peuvent ranimer des desirs qui avoient été éteints. Mais il ne faut pas s'y tromper; ce feu n'est que passager, il ne peut durer; il n'a souvent été allumé que par l'amour-propre humilié quand nous ne pouvons plus reprendre des droits que nous avons dédaignés. L'homme est fier, il veut triompher, et se trompe lui-même, en prenant pour de l'amour, l'envie de soumettre une femme qui ose lui résister.

Telle étoit ma position avec la duchesse **. Je ne pouvois douter qu'elle n'eût été folle de moi; je voyois même qu'elle m'aimoit encore, et je trouvois fort étrange qu'elle ne cédât pas à l'empressement que je lui témoignois de me lier avec

elle de nouveau. Je tentai encore de la séduire. Je ne pouvois concevoir qu'elle prît plaisir à me vanter le mérite de sa rivale, de la femme qui me l'avoit fait négliger, et je crus que tous ces beaux sentimens étoient plutôt étudiés que réels. Je me conduisis en conséquence : je l'attaquai vivement ; j'en étois réellement épris dans cet instant ; la moindre absence me donnoit des desirs qu'elle seule avoit le talent de faire naître ; sa résistance les irritoit. Je lui proposai de nouveau de lui sacrifier ma nuit, et comme la duchesse étoit inébranlable, j'allois employer la violence quand un de ses gens entra. Je n'avois pas pris garde que pendant ce choc amoureux, la duchesse avoit sonné, ce qui causoit l'arrivée de son laquais : il fallut être tranquille ; mais je fus pétrifié, quand elle lui dit avec le plus grand sang froid : M. de Fronsac demande un verre d'eau ; appellez mademoiselle Vincent, et qu'on mette mes chevaux. Je fus si étourdi de la fin de cette aventure, que je ne pus ni parler, ni même regarder la duchesse **. J'étois furieux ; je faisois mille projets de vengeance ; et le laquais exact à remplir les ordres de sa maîtresse,

m'avoit déjà apporté cet impertinent verre d'eau, que je n'avois aucune idée fixe sur ce que je devois faire. Cette plaisanterie cadroit si peu avec le caractère de la duchesse, que je n'en pouvois pas revenir: c'est tout ce qu'auroit pu faire une coquette exercée au manège de la galanterie; mais une femme tendre, que le cœur seul avoit rendu foible, qui avoit pleuré tant de fois sa défaite, qui n'avoit été égarée que par un amour insurmontable auquel elle n'avoit pu résister, ne devoit pas, selon moi, se conduire de la sorte; c'étoit du mépris; et quand je me rappellois la scène où je lui remis mon portrait, qu'elle avoit juré de garder toute la vie, cette scène qui venoit de se passer, où j'avois été témoin qu'elle s'occupoit toujours de moi, par les vers qu'elle avoit eu tant de plaisir à composer, je croyois me tromper, et je ne pouvois penser que ce fût la même femme.

J'avois le coude appuyé sur la cheminée, et j'étois absorbé par des réflexions qui succédoient rapidement les unes aux autres. Je regardai machinalement la duchesse **, qui étoit toujours sur le canapé où je l'avois conduite malgré elle. Sa tête étoit baissée

sur son sein, qui paroissoit s'agiter vivement; ses bras croisés, dans l'attitude de quelqu'un qui réfléchit profondément. Une foule de sentimens contraires m'agitèrent à cet aspect; mais je sentis que la haine étoit celui qui dominoit le plus. Il me rendoit injuste à son égard, et faisoit évanouir toutes les qualités que j'avois admirées tant de fois. Elle me parut fausse, coquette, malhonnête; et je me trouvois humilié d'avoir tant insisté pour obtenir des faveurs qui me sembloient dans cet instant fort peu désirables: ce qui fait bien voir qu'un rien donne du charme à nos sensations, ou le détruit. Sans doute que dans ce tems, où la colère me faisoit traiter aussi injustement la duchesse **, le dépit lui suggéroit, de son côté, des sentimens peu favorables pour moi. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous restâmes muets tous deux, et que, ni l'un ni l'autre, ne tenta de rompre le silence. Mademoiselle Vincent vint terminer, en entrant, ce triste tête à tête, et la duchesse se leva nonchalamment pour lui dire de passer dans son cabinet de toilette. Elle me balbutia quelques mots d'excuse d'être obligée de me laisser seul; et je sortis de chez elle encore

plus furieux de cet abandon. Je me promis bien de n'y jamais rentrer, et de fuir à jamais une femme qui me traitoit aussi mal.

Je ne savois où aller pour évaporer ma bile. J'étois aussi piqué qu'il soit possible de l'être. Je rentrai chez moi, pour écrire à cette femme, dont je croyois avoir tant à me plaindre. Je commençai plusieurs lettres, qui toutes ne satisfaisant point assez mon dépit, furent déchirées. Je réfléchis ensuite que le mépris devoit se payer par le mépris, et qu'une lettre ne me vengeoit pas comme je devois l'être. Je me rappelai mes rendez-vous du soir, et je résolus de ne pas troubler le plaisir que je me promettois, par le souvenir d'une femme qu'il étoit de mon honneur d'abandonner. Je ne conçus même pas, alors, comment j'avois été assez fou pour lui proposer de lui sacrifier la jouissance de deux femmes fort aimables, et le plaisir plus piquant encore de les tromper toutes deux à-la-fois, dans la même maison. Ces idées calmèrent peu-à-peu ma mauvaise humeur, et je trouvai que la colère, qui vous empêche de jouir d'un bien qu'on a désiré, étoit une folie. Je me livrai tout entier à l'espérance du bonheur qui m'at-

tendoit, et j'en trouvai la perspective bien plus riante, quand le calme eût succédé à l'orage qui en avoit obscurci le tableau.

J'avois dit à madame Michelin que je n'irois chez elle que le soir; mais pour effacer entièrement la trace du dépit qu'avoit occasionné la scène dont je viens de parler, je crus nécessaire de m'y rendre, persuadé que j'éloignerois, en la voyant, toute idée désagréable. Je connoissois le pouvoir qu'avoit sur mes sens l'objet présent, et je ne doutois pas de la réussite de cette entrevue. Je la trouvai avec madame Renaud : toutes deux avoient fait dépense de toilette, et devoient dîner ensemble, pour célébrer un si beau jour. Elles ne prévoyoient pas que chacune d'elles eût le même intérêt de se réjouir. La bonne dévote avoit une joie douce, et madame Renaud annonçoit ses désirs par la vivacité de ses regards.

A la surprise qu'occasionna mon arrivée, succéda l'empressement de me bien recevoir. C'étoit à qui me témoigneroit le plus d'amitié : mais la crainte de se trahir retenoit les témoignages trop expressifs de cette amitié, qui étoit à chaque instant sur le point d'échapper. Elles me dirent énigmatiquement,

tiquement, qu'une bonne nouvelle qu'elles avoient reçue pour aujourd'hui, les avoit engagées à se réunir toutes deux pour se régaler. Un coup-d'œil, que chacune me jetoit à la dérobée, m'expliquoit le sens de l'énigme, que je pouvois deviner au moins aussi bien qu'elles. Cette situation me parut si agréable, que j'oubliai bientôt la duchesse **. Je ne sais même si elle auroit eu la préférence, quand elle auroit pu se joindre à ces deux femmes; je ne dis pas à cause de la dispute qui m'avoit aigri contre elle: un autre jour ne lui auroit peut-être pas été plus favorable. Ce double rendez-vous me paroissoit trop piquant, pour pouvoir lui préférer quelque chose. Je voyois les deux femmes qui en étoient l'objet; et cette vue éloignoit toute autre idée. La singularité d'une liaison en fait quelquefois tout le mérite. Elles m'engagèrent à partager le repas frugal qu'elles avoient fait préparer en bonnes amies. Elles en faisoient toutes deux les frais, et elles me prièrent de completter leur plaisir, en acceptant leur offre, qu'elles n'auroient point osé me faire, si l'occasion ne les eût pas favorisées, en me faisant arriver à l'heure du dîner. Des engagemens que je

ne pouvois rompre, m'empêchèrent d'accepter la proposition qui me faisoit grand plaisir ; mais je promis de leur tenir compagnie le plus long-tems que je le pourrois, puisque je dînois beaucoup plus tard qu'elles. J'exigeai qu'elles se missent à table, et je m'y plaçai jusqu'au moment où je devois les quitter. J'étois entr'elles deux. Je les servois, et j'apperçus que l'amour-propre et l'amour étoient bien satisfaits. Un rien de nous autres séduit les femmes de cette classe, et j'étois accablé de remerciemens et de respect. Je pressai amoureusement du genou, le genou de madame Michelin, qui avoit quelque peine à répondre au mouvement que je lui donnois. Il n'en étoit pas de même de l'évaporée Renaud : en se mettant à table, elle avoit placé son pied sur le mien, et il paroissoit y être cloué ; car, malgré quelques petites tentatives que j'avois été obligé de faire, elle ne l'avoit point ôté. Cependant elle appuyoit quelquefois si fort, probablement pour me donner une idée plus expressive de son amour, que je jugeai à propos de me débarrasser, honnêtement toutefois, de ce fardeau qui m'embarrassoit. Je jettai un couvert par terre, et malgré tous les gens

officieux qui m'eurent bientôt entourés, je me baissai pour le ramasser. Le pied de ma brune pouvoit être vu, et elle me délivra d'elle-même du poids qui m'étoit à charge. Je plaçai ensuite ma jambe de manière que toutes les tentatives pour recommencer le même jeu furent inutiles. Son genou fit alors un autre office, et le mouvement qu'elle communiquoit au mien, étoit quelquefois si fort, que tout mon corps en étoit agité : il falloit bien répondre pour éviter un nouveau choc. Mais comme on aime toujours mieux les choses difficiles que celles qui se présentent sans cesse devant nous, j'étois plus flatté du moindre coup de genou que je recevois de la dévote, que de tous ceux dont la brune me gratifioit avec profusion. Le tems passa rapidement, et il étoit déjà tard quand je m'éloignai de ces deux belles, dont le regard annonçoit mon bonheur prochain.

Ma tête étoit exaltée, et je vis tout en beau le reste de la journée. Les sensations que nous éprouvons se ressentent toujours de la situation de notre ame : est-elle gaie ? tout rit autour de nous ; est-elle triste ? la nature se rembrunit, et nous voyons tous les ob-

jets couverts de cette teinte de mélancolie qui nous affecte. Aussi, quand l'évangile nous prescrit d'aller pleurer avec les tristes, et de rire avec ceux qui sont joyeux ; c'est sans doute un conseil salutaire qu'il nous donne pour notre bonheur physique, encore plus que pour le moral. La contrariété est un tourment, et rien ne déplaît autant que d'être avec des gens qui éprouvent un sentiment que vous n'avez pas : on se contraint pour se mettre à l'unisson ; mais c'est toujours aux dépens de son caractère, et par conséquent de sa santé. Je crois que pour vivre long-tems, il faut éviter de donner à ses sens des secousses qui les fatiguent trop. Les gens qui s'affectent souvent durent peu. La lame use le fourreau. Le sang qui se décompose à la longue par trop de fermentation, fait naître des maladies de langueur, qui consument tant d'individus : la digestion se fait mal, et ces mauvais sucs, qui doivent réparer les pertes que nous faisons journellement, portent le désordre dans toute la machine, au lieu d'y mettre un baume salutaire. L'homme ne sauroit trop s'étudier à modérer ses affections, et à bannir sur-tout la tristesse ; le chagrin abrège ses jours de

moitié. Heureux celui qui voit tout sans s'émouvoir, qui s'accoutume à regarder de bonne heure ce qui l'environne comme étranger pour lui! S'il vit long-tems, il verra disparoître tout ce qui lui est cher : quelles peines ne se prépareroit-il pas, s'il ne s'accoutumoit point à ces pertes ? L'humanité peut le porter à réparer le malheur d'autrui, mais il a tort de s'en affliger : il faut qu'il ait la prudence de le voir comme un songe désagréable, et de chercher un réveil riant. S'il doit des momens à la société, il ne lui doit pas sa santé, et c'est une folie de se mettre à la place de ses amis malheureux. Qu'en revient-t-il ? Du chagrin : le terme de la vie est trop court pour l'abréger encore. Si l'homme raisonnable ne partage que foiblement le malheur des autres, il doit voir le sien sans en être abattu. Le découragement ôte les moyens de réparer ses revers; et encore une fois, on doit combattre des sensations funestes, qui portent en nous le germe de la mort, comme on évite avec soin la piqûre des reptiles venimeux, ou le breuvage des sucs empoisonnés. Les gens qui regardent l'égoïsme comme un mal, ne voyent pas qu'il est dans la nature. L'animal

est égoïste, il ne pense et n'agit que pour lui : il défend sa pâture ; il combat pour posséder exclusivement la femelle dont il a besoin. L'homme n'est pas mieux organisé ; les enfans en sont la preuve : ils rapportent tout à eux, veulent avoir ce qu'ils voyent, et pleurent quand on leur reprend des joujoux qu'ils désirent posséder seuls. Quand ils grandissent, ils ne cessent pas d'être enfans ; le joujou croît de valeur avec l'âge ; et voilà tout ; mais sa possession n'en est pas moins exclusive, et l'éducation qui corrige ce penchant de jouir avec exclusion, ne peut pas le détruire. Tous les hommes agissent pour eux, et font bien. Ceux qui, séduits par les prestiges d'une philosophie déplacée, mettent leur bonheur à faire celui des autres ; sont toujours dupes de ce système ; dont ils reconnoissent bientôt la fausseté. Les écrits leur peignent l'homme tel qu'il devroit être ; ils se modèlent dessus des relations exagérées, et ce n'est qu'après avoir été victimes qu'ils gémissent de leur erreur.

L'amitié, telle qu'elle existe dans le monde, a plus fait de malheureux que la haine ; on se garantit de l'une, et on se livre à l'au-

tre. Je suis loin d'approuver ceux qui fuyent ce monde dont ils sont détrompés ; ce sont des sots qui n'ont pas sçu en jouir. Il faut savoir tirer parti du cercle où l'on se trouve, et surtout rapporter tout à soi. L'homme qui ne vit pas pour lui seul, est tôt ou tard la dupe de ses sentimens. On peut aimer les autres, mais il est bien juste de se préférer à tout. Telle est depuis long-tems ma façon de penser et d'agir, et, belle amie, je m'en trouve fort bien. Vous même êtes convenue plusieurs fois que j'avois raison, et m'avez dit que c'étoit votre systême.

La nuit arriva. Je me rendis chez ma dévote, elle m'attendoit dans un négligé charmant ; la fille de boutique dormoit profondément à l'aide de ma potion, et rien ne mit d'obstacle à mes transports. Madame Michelin étoit agitée, et éprouvoit, selon sa coutume, un trouble dont elle n'étoit pas maîtresse ; je l'aidai à se mettre au lit, et jamais valet de chambre ne remplit mieux ses fonctions. Quand j'occupai la place du bonhomme Michelin, il me vint dans la tête que je ne jouois le rôle en double que d'un marchand de meubles, et cette idée jointe à l'obscurité qui me privoit de voir

madame Michelin, qui, par un reste de modestie, avoit promptement éteint la lumière, calma la vivacité de mes transports. Je me tourmentai pourtant pour les faire renaître, et comme la nature n'a jamais été marâtre pour moi dans ces momens épineux, elle ne tarda pas à ramener l'aurore du bonheur; ma dévote souffroit depuis long-tems de mon refroidissement, et se livra sans réserve au raccommodement, après lequel elle soupiroit.

Je me rappellai bientôt que je devois aller tenir compagnie à madame Renaud, et ce souvenir rallentit l'ardeur que je venois de faire paroître. La dévote étonnée, et qui jugeoit d'après les premières conférences que j'avois eues avec elle, crut qu'un raccommodement devoit amener une explication bien plus longue : elle gardoit le silence ; ses petits soupirs étouffés expliquoient ce qu'elle n'osoit dire ; quelques baisers lui prouvèrent que je l'aimois toujours, sans cependant nuire à ma résolution de ne pas outre-passer ces tendres preuves. Cependant l'heure avançoit, et madame Michelin voyoit avec grande peine arriver le moment de notre séparation ; elle me pria de lui accorder quelques instans de

plus; mais mon calcul étoit fait et devoit être exact; j'objectai, à deux heures, la nécessité de me retirer chez moi. Je m'arrachai sans pitié des bras amoureux de cette femme; et guidé par une bougie qui avoit été rallumée, je gagnai l'escalier que je fis semblant de descendre. Je laissai madame Michelin barricader sa porte, et je fus doucement à celle de la voisine qui étoit au dessus. Elle n'étoit pas fermée; madame Renaud étoit femme de précaution, et m'attendoit dans son antichambre; elle loua mon exactitude, et si j'avois été valet de chambre au premier, je trouvai une femme de chambre au second. Cette femme me servit à merveille, et je me trouvai dans un nouveau lit deux minutes après avoir quitté l'autre. Madame Renaud n'avoit pas l'amour-propre de se laisser prévenir; elle voloit au devant de l'hommage qu'on alloit lui rendre, et je fus accablé de caresses auxquelles il m'étoit impossible de résister. Elle avoit l'art de ranimer des desirs languissans, et je vis que j'avois été très prudent d'être moins vif avec madame Michelin. Enfin le sommeil réparateur vint s'emparer d'elle vers le matin, et répandant

ses mêmes faveurs sur moi, m'ôta jusqu'au souvenir de cette charmante nuit. Je me réveillai par le bruit que fit la servante de cette femme, qui, ayant la clef de l'appartement, venoit comme à l'ordinaire allumer le feu. Je témoignai bas mon inquiétude à madame Renaud sur la difficulté de sortir : mais je vis que cette femme étoit brave et qu'un rien ne l'allarmoit pas ; elle me dit que sa fille devoit aller au marché, et que pendant ce tems j'aurois celui de me retirer à volonté. Sa sécurité fit renaîtrela mienne, et j'attendis patiemment auprès de madame Renaud le moment favorable ; il arriva ; la servante partit, et la maîtresse me fit observer combien il étoit commode d'être lié avec elle. Je vis bien qu'elle attendoit une promesse de venir encore partager son hermitage ; c'est ainsi qu'elle appelloit son appartement : je ne manquai pas de l'assurer que je m'en trouvois trop bien pour n'y pas revenir.

J'étois levé, sans être encore habillé, quand la porte s'ouvrit et me fit voir madame Michelin dans le même deshabillé qu'elle avoit la veille. La maudite servante qui l'avoit rencontrée sur l'escalier, et à qui elle

avoit demandé si elle pouvoit voir madame Renaud, lui avoit ouvert la porte comme à l'amie intime de sa maîtresse, sans prévoir la scène tragi-comique qu'elle alloit occasionner. L'arrivée de madame Michelin fit un coup de théâtre charmant; je restai les yeux fixés sur elle, la bouche béante, doutant de la vérité de cette apparition. La Michelin plus surprise encore, pâle et tremblante, étoit tombée sur le siége qui s'étoit trouvé près d'elle; et la Renaud qui étoit à son séant, malgré son intrépidité naturelle, abbatue par ce coup inattendu, avoit jetté son drap par dessus sa tête pour cacher sa honte. Nous restâmes quelques minutes dans cette situation; mais ce silence intéressant fut interrompu par des exclamations de madame Michelin, qui, avec le ton du désespoir, s'écrioit: M. le duc...., ah, M. le duc.... Le courage me revint; j'allai à elle, mais je fus repoussé, et elle me conseilla d'achever ma toilette. Les exclamations recommencèrent, et madame Renaud en fut l'objet. La voisine dont la honte commençoit à se passer, dit quelques mots sans suite, et à la fin résuma mieux ses idées. Elle avoua qu'elle étoit coupable,

et que l'amour qu'elle avoit pour moi étoit sa seule excuse; une honnête femme ne peut pas toujours répondre d'elle ; il est un instant marqué pour la perte de la vertu, ajouta-t-elle, et cet instant, M. le duc l'a fait naître. Je suis désolée, ma bonne amie, de vous rendre témoin de ma foiblesse; je sais bien que je vais perdre votre amitié, que l'austérité de vos principes ne vous permettra plus d'être liée avec moi, que vous avez trop de religion pour admettre avec vous une femme qui se conduit comme moi, et qui se perd avec plaisir : car je ne puis vous cacher que j'adore M. le duc et que je l'aimerai toujours. Je ne rougis même plus de lui donner devant vous ces preuves de ma tendresse. Mais, mon amie, s'il vous étoit possible d'être indulgente, vous plaindriez votre amie qui manque à des devoirs que vous remplissez avec grand soin, et vous ne l'en aimeriez pas moins, quoiqu'elle ait suivi les premiers mouvemens de son cœur. La dévote baissoit les yeux en recevant autant d'éloges, qu'elle savoit bien intérieurement ne pas mériter.

Je crus devoir parler à mon tour, et j'assurai madame Renaud que la religion de

sa voisine étoit trop pure, pour ne pas lui faire pardonner aux autres ces petits écarts de sensibilité. Je suis persuadé, continuai-je, que madame Michelin a un grand fond d'indulgence pour le péché que le hasard lui fait découvrir en nous, et que nous avons commis par l'égarement de nos sens; ellesa it mieux que personne le précepte de l'évangile, qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, et je suis convaincu qu'elle l'observe bien scrupuleusement. Elle sait qu'il faut accorder à celui qui demande, et elle donne aux malheureux qui ont recours à elle. N'est-il pas vrai, lui dis-je, en lui prenant la main, que ma belle dévote est pénétrée d'amour divin, et que cet amour là veut bien quelquefois s'abaisser jusqu'aux choses de la terre ?

Mon discours redoubla son embarras; elle me serra la main pour m'empêcher de continuer. Mais comme mon dessein étoit de profiter de l'occasion qui s'offroit pour que notre intrigue réciproque ne fût plus cachée, et pouvoir agir librement avec ces deux femmes, je l'embrassai avec la plus vive ardeur, en lui demandant pardon de

la petite trahison que je lui faisois. Je lui dis que je n'avois pu voir l'amitié rare qui régnoit entre elle et sa voisine, sans désirer d'en avoir ma part : que l'amitié n'étoit bien établie entre deux sexes différens, qu'autant qu'ils étoient sans réserve l'un avec l'autre ; et que c'étoit cette raison qui m'avoit fait tenter tous les moyens d'avoir une liaison plus intime avec madame Renaud.

Cette dernière qui avoit eu jusqu'alors l'air suppliant envers sa voisine, parut aussi étonnée du ton cavalier que je prenois avec elle, que du dicours non équivoque que je prononçois. Ces deux femmes se regardèrent sans mot dire, ensuite baissèrent les yeux; et moi je ne pus m'empêcher de faire un grand éclat de rire, en ajoutant que j'étois étonné qu'un rien les consternât si fort : que rien n'étoit si ordinaire que de voir un homme partager l'amitié de deux femmes, et que ce partage devoit la rendre plus vive ; que je comptois bien qu'il n'y auroit plus rien de caché entre nous, et que ce trio d'intimité auroit tous les jours de nouveaux charmes. La Renaud fit alors à son tour de grandes exclamations.....

Comment mon amie?... comment vous étiez ma.... le mot rivale expira sur ses lèvres... Un instant après elle le prononça. Il n'est point ici de rivales, m'écriai-je; ce sont deux tendres amies qui ont les mêmes goûts, les mêmes penchans, et qui doivent s'aimer davantage en se trouvant une façon de penser si conforme l'une à l'autre.

Je pris madame Michelin, dont le regard m'eût poignardé s'il eût été possible, et malgré ses efforts, je la traînai vers le lit de madame Renaud; là, je réunis leurs mains auxquelles je joignis les miennes, et je prononçai un serment qui devoit éterniser ce pacte fédératif. Je les forçai de s'embrasser, et je déposai sur leur bouche un baiser qui ne fut pas rendu. La Renaud prit cependant plus vite son parti, et convint qu'elle étoit désolée d'apprendre qu'elle partageoit mon amour avec une autre; mais qu'elle préféroit que ce fût madame Michelin. Elle ne pouvoit pas encore revenir de cette aventure, et ne concevoit pas comment la dévotion de son amie avoit pu s'humaniser à ce point; elle se trouva plus soulagée d'avoir pour compagne de sa foiblesse une femme qu'elle connoissoit avoir une véritable re-

ligion ; elle assura madame Michelin qu'elle ne cesseroit pas de lui être attachée, et la pria d'être toujours son amie. Celle-ci étoit furieuse d'être assimilée à l'autre, et d'avoir perdu l'ascendant que sa première découverte lui avoit donné; elle étoit dévote, et par conséquent avoit plus de fiel; son amour-propre souffroit; et l'amie et l'amant, tout lui parut odieux. Cependant il falloit se plier à la circonstance, elle ne pouvoit plus rien dire, la foiblesse de la voisine étoit la sienne; elle avoit été dans la même situation : le hasard l'avoit seulement mieux servie, et il falloit bien excuser dans elle une faute qu'elle étoit dans le cas de lui pardonner à elle-même. Il fut décidé de nous mettre promptement en état de paroître aux yeux de la fille qui alloit rentrer, et madame Renaud et moi nous nous habillames. La dévote voulut sortir, je la retins ; elle me dit tout bas : *ah que vous me faites de mal !..... me quitter sitôt ce matin, et pourquoi !....* Je vis que son amour-propre étoit furieusement offensé ; je continuai toujours à la retenir, et je proposai de déjeûner ensemble. La Renaud toujours bonne, appuya ma proposition, et offrit le chocolat.

chocolat. Madame Michelin vouloit absolument descendre; et je m'opposai à sa résolution en lui disant que la veille elles avoient bien dîné ensemble pour célébrer la nuit qu'elles devoient partager sans le savoir, et que le matin elles pouvoient encore mieux déjeûner avec moi, pour couronner cette délicieuse fête. Toutes deux se regardèrent encore, et s'écrièrent que j'étois un grand monstre ; madame Renaud ajouta : mais il est charmant! et j'interpellai la dévote pour la faire convenir que cela avoit été quelquefois son sentiment.

Le déjeuné fut résolu, et l'on prépara le chocolat. Je demandai des nouvelles de la fille de boutique, pendant que madame Renaud étoit occupée; et madame Michelin me répondit avec aigreur, qu'il étoit très cruel de traiter ainsi cette fille, pour agir encore plus mal avec sa maîtresse. Elle m'apprit qu'on avoit eu toutes les peines du monde à l'éveiller, et qu'on avoit craint d'abord qu'elle ne fût morte; que depuis ce tems, elle avoit les membres engourdis, et qu'elle se reprochoit d'avoir cédé à mes instances. Elle témoignoit toujours le regret d'avoir été quittée si-tôt pour une infi-

délité ; et je l'assurai vainement que c'étoit une folie, une petite expiéglerie, que je l'aimois mille fois mieux que madame Renaud. Elle n'en parut pas plus tranquille. Je lui dis que quant à sa fille de boutique, elle ne devoit avoir aucune inquiétude ; que cet engourdissement se dissiperoit bientôt, et que c'étoit l'effet ordinaire que produisoit l'opium, sur ceux qui n'y étoient pas accoutumés.

Le déjeuné se passa assez gaiment de ma part ; la dévote ne mangea pas ; madame Renaud assez médiocrement ; et moi je dévorai. Je leur prenois de tems en tems les mains : je les appellois mes chères femmes, et je les assurai que la pluralité des femmes avoit été permise de tout tems. Ma détention à la Bastille m'avoit fait étudier, et je leur déployai mon érudition ; mais je vis bien que je n'avois pas le talent de les convaincre, et que si elles étoient indulgentes pour le passé, elles avoient beaucoup de peine à l'être pour le présent. Chacun pense pour soi ; et dans le fond, je trouvai leur petit ressentiment assez juste. Mais j'avois mis dans ma tête de les accoutumer au partage, et je voulois qu'elles vécussent en bonne in-

telligence. Je savois bien que les premiers momens seroient orageux ; mais avec de la patience et de la gaité, j'étois presque certain de ramener le calme. Celle qui, selon mes conjectures, devoit me coûter le plus, étoit madame Michelin ; sa dévotion qui combattoit contre moi, dès l'origine de notre liaison, augmentoit, dans ce moment-ci, ses regrets et son repentir. Comme elle avoit le plus résisté, elle croyoit que je lui devois davantage, et elle se trouvoit humiliée de trouver une rivale dans son amie ; ce qui la piquoit le plus, étoit de l'avoir sous ses yeux. Mais la chère dévote aimoit et par conséquent étoit foible ; c'est ce qui m'assuroit que tôt ou tard elle reviendroit à moi, en me pardonnant. Sa voisine, madame Renaud, dont l'amour-propre étoit aussi piqué, auroit pu tenir rigueur à un amant de sa classe : mais un homme comme moi flattoit sa vanité ; et elle aimoit encore mieux en jouir, quoiqu'en le partageant avec une autre, que de ne pas l'avoir du tout. L'infidèle lui paroissoit aimable, et je voyois qu'elle étoit résignée au sacrifice qu'il falloit faire. Sa bonne humeur revint même au milieu du

déjeuné ; et elle disoit à son amie : au moins nous ne pourrons rien nous reprocher, et elle l'embrassoit de bonne-foi en apparence.

Je pris congé d'elles : je reçus de madame Renaud, le baiser que je lui donnois; mais son amie fut inflexible pendant quelques minutes. J'engageai madame Renaud à venir l'encourager à faire la paix ; et cette bonne femme, pour me plaire, pria madame Michelin de m'embrasser. Il me parut plaisant que ce tiers-là fît les frais de notre réconciliation. Enfin ses soins eurent le succès qu'elle en attendoit; et je sentis le mouvement des levres, que la dévote m'assura être un baiser; je tins pour vrai l'assurance qu'elle m'en donna. Je les quittai en leur promettant de revenir bientôt les voir; et je leur dis que je ne voulois plus d'humeur ; que je passois celle-ci que le premier mouvement faisoit naître ; mais qu'il falloit que tout fût oublié la première fois que je reviendrois, et que ce seroit le plutôt possible.

L'idée de la duchesse ** qui avoit été éloignée pendant cette double scène, revint m'occuper dès le soir même. Je me

sentis le même désir de me venger de ce qu'elle m'avoit fait, et je résolus de lui faire le récit de mon bonheur; récit que j'aurois soin d'exagérer pour la punir de sa conduite. Je croyois qu'elle devoit être piquée en apprenant que malgré l'amour que je lui témoignois, elle influoit si peu sur mes plaisirs, et que je pouvois me passer si facilement de ses bontés.

J'allai chez elle. On jouoit. Elle me reçut froidement; mais peu à peu elle me témoigna plus d'intérêt. Plus je vis que mon retour lui faisoit plaisir, et plus je m'en promettois moi-même par la conduite que j'allois tenir. J'avois déja observé bien des fois que ce qui fâchoit le plus une femme étoit son amour-propre blessé, et c'étoit justement celui de la duchesse ** que je voulois humilier. La partie se termina, et sans affectation, je cherchai le moyen de rester seul avec elle. Il ne resta que deux femmes au souper qui fut très court. Je n'oubliai pas de leur adresser mes hommages: je pris peu garde à la duchesse **, et je leur donnai le bras pour rejoindre leurs voitures. Je prétextai d'avoir oublié ma boëte, et je remontai chez la duchesse

que je trouvai seule, comme je le désirois. Elle crut qu'il y avoit de l'empressement dans mon retour, et que je voulois avoir une explication avec elle sur tout ce qui s'étoit passé la veille entre nous : mais affectant l'air le plus gai, je lui dis qu'elle voyoit l'homme le plus heureux; que je croirois manquer à l'amitié qu'elle avoit pour moi, et au rôle qu'elle avoit bien voulu prendre d'être ma chère confidente, si je lui cachois qu'il venoit de m'arriver l'aventure la plus délicieuse, aventure bien au-dessus de toutes celles que j'avois eues. Que je vous sais gré, m'écriai-je, de m'avoir été cruelle ! Si vos bontés m'avoient retenu près de vous, comme je vous le proposois, j'aurois perdu le moment le plus agréable de ma vie. Ce début intrigua la duchesse **, qui cependant mit tout en usage pour cacher l'agitation qu'elle éprouvoit. Je lui racontai ce qui m'étoit arrivé avec ma dévote, et j'appuiai bien davantage sur le mérite de madame Renaud qu'elle ne connoissoit pas. Je lui fis part de la manière dont j'avois passé ma nuit, et comment j'avois triomphé de cette nouvelle maîtresse, que j'élevai au-dessus de toutes les autres. Rien

n'étoit plus beau, plus séduisant. J'entrai dans des détails dont le souvenir paroissoit m'enchanter encore; et jamais homme avec des sens aussi calmes ne parut plus amoureux. La duchesse m'écoutoit impatiemment, sans oser cependant faire paroître son trouble : elle rioit avec moi; mais son rire étoit affecté. Je la connoissois assez pour voir qu'elle souffroit intérieurement, quoique son visage parût serein, et je m'applaudissois de la peine que je lui faisois. Je continuai mon récit, que je fis toujours avec exagération; et après avoir joui près d'une heure de la contrainte pénible où étoit la duchesse **, je me levai en lui disant qu'après avoir rempli le devoir que l'amitié m'imposoit, il étoit bien juste de voler où l'amour m'attendoit. Je la quittai sans l'embrasser, ni lui faire la moindre caresse, et je m'apperçus à mon grand contentement qu'elle étoit aussi étourdie qu'affligée de mon récit et de mon départ.

Cette femme, comme je l'ai déjà dit, m'aimoit véritablement, et combattoit sans cesse en me voyant, le penchant qu'elle avoit. Son amour se déguisoit sous la forme de l'amitié : mais ce dernier sentiment étoit

bientôt éclipsé par l'autre. Elle espéroit, comme je l'ai su depuis, que sa complaisance m'attacheroit un jour davantage à elle; qu'après avoir parcouru un cercle de femmes, sa douceur, son amitié, feroient pencher la balance en sa faveur; que les défauts que je remarquerois dans plusieurs, feroient un contraste qui parleroit pour elle; et selon ma conduite, elle devoit, ou rester mon amie, ou redevenir ma maîtresse. Elle n'avoit pas encore pris assez de force sur elle pour souffrir un partage qui l'humilioit, mais auquel je parvins pourtant à l'accoutumer comme les autres : car aucune femme sur la terre n'auroit eu le pouvoir de me fixer; j'étois né pour voltiger, et il falloit me garder infidèle, ou me quitter le jour même que l'on m'avoit connu.

Je rentrai chez moi très satisfait de ma petite vengeance; et je trouvai deux lettres, l'une de la dévote, l'autre de la Renaud. La première me parut très longue, la seconde très mal écrite; et comme j'étois fatigué, je remis leur lecture au lendemain. J'avois besoin de repos, et je me levai fort tard. Je jettai les yeux en m'éveil-

lant sur l'épitre de madame Michelin, qui m'accabloit de reproches et m'accusoit d'être un obstacle à son salut : cependant comme probablement l'instant de son entière conversion n'étoit point encore arrivé, elle m'avouoit qu'elle étoit disposée à me pardonner, si je voulois rompre avec madame Renaud. Celle-ci étoit plus modérée dans ses injures, et convenoit naturellement qu'elle m'aimoit toujours malgré ma conduite impardonnable ; que cependant elle me prioit d'essayer s'il ne m'étoit pas possible de l'aimer seule, attendu que le partage lui paroissoit cruel à souffrir. Cette prière me fit rire, et je résolus de leur donner à toutes deux un rendez-vous pour le lendemain, dans l'appartement que j'avois fait meubler. Madame Renaud ne le connoissoit pas, et il étoit bien juste qu'elle eût le même privilége que sa rivale, pour qui je l'avois fait arranger. Je fixai mon rendez-vous à cinq heures précises, ne voulant pas avoir d'explication particulière avec l'une plutôt qu'avec l'autre. Je n'avois pas d'autre envie que de me divertir avec ces deux femmes, en faisant naître entr'elles une scène piquante ; car je n'avois

point d'amour : mes désirs étoient satisfaits, et il falloit l'attrait de la nouveauté pour leur donner une nouvelle force. Je commençois à m'ennuyer d'aller dans une boutique soupirer pour une petite marchande, qui, quoique très jolie, ne m'offroit plus rien de nouveau, puisque je l'avois eue. Sa voisine s'étoit jettée à ma tête, je la savois également par cœur; et il ne pouvoit plus y avoir que le désœuvrement qui me fît retourner à ces femmes, à moins que leur jalousie ou leur accord mutuel ne me procurassent quelques diversions qui puissent réveiller des désirs qui s'éteignoient.

Je fis tenir mes billets par un homme sûr, qui les remit à chacune d'elles, sans qu'elles eussent aucun soupçon de celui que j'écrivois à l'autre. Avant cinq heures j'étois dans mon petit appartement, et la dévote fut la première à s'y rendre. Des reproches furent les seuls mots qu'elle m'adressa; je laissai couler ce torrent, persuadé qu'une nouvelle visite, que j'attendois, l'arrêteroit pour quelques instans. Effectivement elle parut étonnée d'entendre sonner, et plus étonnée encore de voir

madame Renaud, qui ne fut pas moins surprise de voir madame Michelin. Vous voyez, leur dis-je, l'empressement que j'ai de réunir deux bonnes amies. Je n'ai rien de caché pour elles; je leur ai promis de partager par égale portion la tendresse qu'elles m'inspirent, et vous voyez que je tiens parole. Je suis seulement fâché de les voir chercher à rompre un commerce si charmant, et vouloir être aimées à l'exclusion l'une de l'autre. Comment, vous madame Michelin, vous ne voulez me rendre votre amour qu'en rompant avec madame Renaud! et vous, madame Renaud, votre tendresse sera le prix de ma rupture avec votre amie! Ah! cruelles que vous êtes! vous ne savez donc pas quel doit être l'embarras du choix. Tenez! regardez-vous, ajoutai-je, en les mettant devant une glace, voyez s'il m'est possible de prononcer entre vous. D'un côté, je vois une blonde adorable, dont les traits sont d'une perfection qui enchante; la douceur, cette qualité si rare et si désirable dans une femme, se peint sur un visage où l'on admire mille détails charmans; si on ne voyoit qu'elle,

on l'adoreroit sans partage. Mais je détourne les yeux, et je découvre une brune dont la vivacité me ravit; son teint moins blanc que l'autre, n'en est pas moins piquant; des yeux qui annoncent le plaisir, le font naître en les fixant : je ne parle pas de beautés secrettes plus ravissantes encore, dont toutes deux sont pourvues; et vous voulez que je décide entre vous? Non, Mesdames, non, cela m'est impossible. Je ne me comparerai pas à l'âne de Buridan, qui, placé entre deux mesures égales de son, mourut dans l'incertitude de faire un choix. Il eût dû sans doute les manger toutes deux, pour se tirer d'affaires. Ce qu'il n'a pas fait, je serai assez sage pour l'exécuter. En vous regardant toutes deux, l'incertitude pourroit me tenir si longtems en suspens, que je finirois par n'être plus en état de faire un choix, et je serois privé de deux belles qui me sont chères. Si je ne puis prononcer, je leur rendrai un égal hommage; je les aimerai, sans décider laquelle mérite mieux de l'être; en finissant d'admirer l'une, je me mettrai en contemplation devant l'autre, et en ne pro-

nonçant jamais sur des perfections égales, j'aurai le bonheur de les adorer alternativement.

Madame Michelin, que mon discours ne pouvoit convaincre, irritée sans doute davantage des éloges que je donnois à sa rivale, me quitta pour aller se placer dans un coin du salon. Madame Renaud s'éloignant vivement de moi, fut se jetter sur un petit canapé, à l'opposé de l'endroit où étoit la dévote ; et je restai seul debout au milieu de mes deux déesses, qui paroissoient réfléchir profondément sur ce qui venoit d'arriver.

Je leur dis qu'elles étoient des folles de recommencer la scène qui s'étoit passée dans la chambre de madame Renaud, et qu'il falloit bien mieux profiter du moment présent; que celui qu'on employoit en jérémiades étoit perdu pour le plaisir; que d'ailleurs ce n'étoit pas une nouvelle qu'elles apprenoient, et que j'avois un assez bon fonds d'amour pour les aimer toutes deux à-la-fois. Je me mis en devoir d'embrasser l'une après l'autre, et les assurai que je connoîtrois leur attachement par l'envie qu'elles témoigneroient de se réunir. Je pris la dévote, qui

se laissa traîner auprès de son amie; et là, je mis un genou en terre pour les supplier de se raccommoder. Je leur fis un tableau de l'agrément qu'il y auroit pour nous de venir passer quelques heures dans mon petit réduit, et je finis par persuader madame Renaud. Elle embrassa madame Michelin, en lui disant: mon amie, vous aimez trop M. le duc pour me le céder; je l'adore, et je ne puis vous en faire l'abandon : il faut donc nous résoudre au partage qu'il nous propose. Vivons en bonne intelligence avec lui, autant qu'il ne montrera aucune préférence marquée. Allons! m'écriai-je, en serrant les mains de madame Michelin, faites comme votre amie, et la paix et le bonheur vont renaître à jamais parmi nous. La dévote avoit plus d'esprit que l'autre; elle fit de grandes phrases pour développer tout le mérite du sacrifice qu'elle faisoit, et qui devoit toujours lui coûter. Ah! comme un premier pas fait vers le mal, dit-elle, nous entraîne dans l'abîme! Je n'ose réfléchir sur ma situation présente. Qui m'auroit dit que j'eusse été foible, et que je le serois au point où vous me réduisez à l'être....? ah! M. le duc! Un baiser finit l'exclamation : je les

baissai l'une vers l'autre pour être à même de s'embrasser une seconde fois; ce qu'elles firent d'assez bonne grace.

Content de ce premier succès, je voulus mettre à profit cette heureuse réconciliation. Je les appelai mes chères femmes, mes compagnes fidèles, les deux êtres choisis pour faire mon bonheur. Je cherchai à égarer leur tête, et à faire naître en elles des désirs dont je connoissois la force, et qui devoient éloigner toute réflexion contraire à mes projets. L'homme adroit, qui sait peu-à-peu faire passer le feu de l'amour dans les sens de la femme la plus vertueuse, est bien certain d'être bientôt le maître absolu de son esprit et de sa personne. On ne raisonne plus quand la tête est perdue; et tous les principes de la sagesse les mieux gravés dans le cœur, s'effacent dans cet instant où l'on n'aspire plus qu'au plaisir : c'est lui seul qui commande et qui est écouté. L'homme instruit par l'habitude des conquêtes, réussit presque toujours, après avoir vu échouer celui qui n'est qu'amoureux et timide; il attaque, et il est moins de tems à être vainqueur, que l'autre à déclarer son amoureux martyr.

Quand je vis mes deux belles dans l'état

d'abandon où je désirois qu'elles fussent, je leur témoignai des désirs plus empressés : leurs yeux s'animèrent, quelques caresses me furent rendues, et je vis que la résistance ne retarderoit que de quelques momens la nouvelle scène que j'avois envie de leur faire jouer. Je leur proposai de passer l'une après l'autre dans un cabinet charmant, voisin du salon, que je désirerois leur faire admirer. Toutes deux gardèrent le silence. Vous balancez, leur dis-je ! je vais voir laquelle des deux m'est le plus attachée. Que celle qui m'aime davantage suive la première l'amant qu'elle veut convaincre de sa tendresse ! c'est là la plus grande preuve d'amour qu'elle puisse me donner ; c'est celle qui pourra me plaire davantage, et dont je lui tiendrai compte tant que je vivrai. En parlant ainsi, je m'acheminai vers le cabinet : aucune ne se levoit. Madame Renaud sourioit, la dévote baissoit les yeux, rien ne se décidoit ; mais j'augurois bien que cette scène, peut-être neuve en jouissance, se termineroit à mon gré. Je vois bien, leur dis-je, en m'approchant d'elles, que vous n'avez pas autant d'amour que moi, ou plutôt chacune craint de montrer à l'autre l'empressement qu'elle auroit

auroit à seconder mes désirs : un peu de honte vous retient : je ne puis, quant à moi, prononcer sur la primauté entre vous ; toutes deux, d'après nos conventions, que je veux toujours observer, vous m'êtes également chères. Eh bien ! que le sort en décide : voilà un livre ; celle qui aura la lettre la plus près de l'*a*, sera forcée de me suivre, et l'autre attendra patiemment son retour pour venir observer ensuite le cabinet.

Je présentai alors le livre et une épingle, pour que le sort prononçât : leurs mains restoient aussi tranquilles que leurs langues étoient muettes. J'eus recours à de nouvelles caresses ; je priai, et bientôt la bonne Renaud, apostrophant madame Michelin, lui dit : voisine, le vin est tiré, il faut le boire ; un peu de honte sera bientôt passée : imitez-moi, je vais courir la chance. A ces mots, elle piqua dans le livre, et amena une *f.* Je la complimentai sur une lettre aussi significative. Je présentai ensuite l'arbitre du destin à la dévote ; il fallut presque conduire sa main ; et après qu'elle eut bien tremblé, l'épingle se fixa sur un feuillet, qui nous fit voir un *e* : c'étoit donc à elle à passer la première. Les deux femmes rougirent à-la-fois ;

l'une de pudeur, et l'autre de dépit. J'embrassai la chère Renaud pour la consoler du retard, et je pris sous le bras la dévote qui se défendit encore, mais foiblement ; ses genoux refusoient de la soutenir, et je fus long-tems à lui faire faire le trajet du salon au cabinet, où je la laissai tomber sur un canapé. Je ne voulus pas perdre de tems, sachant que j'en avois un autre emploi à faire ; et je débutai par vouloir completter notre réconciliation ; ce qui ranima madame Michelin, et lui fit dire : quoi ! M. le duc, ce n'est donc pas une plaisanterie ? J'ai cru que c'étoit un jeu.... Un jeu, repris-je, quand on vous aime ! et sans répondre davantage, je fis si bien qu'elle ne tarda pas à s'appercevoir que ce jeu avoit de la réalité. Je connoissois ma dévote, et je savois qu'après des combats, elle se livroit toute entière au moment présent. Celui-ci parut lui être aussi agréable que ceux que nous avions précédemment passés en tête à tête : elle oublia le partage, et son amie qui attendoit la fin de notre conversation. Cependant mon honneur étoit engagé à la traiter aussi bien, et je jugeai qu'il étoit tems de procurer à madame Renaud la vue des mêmes beautés

que renfermoit le cabinet. La dévote s'y trouvoit actuellement si bien, qu'elle me témoigna ses regrets d'en sortir; et ses yeux m'annonçoient que, quand on avoit tant fait que de se rendre coupable, un péché de plus ne devoit pas effrayer. J'aurois pu l'en croire, si madame Renaud n'eût pas été dans le salon où nous passâmes, non pas sans avoir entendu la dévote me dire avec dépit: *c'est bien juste!*

Je trouvai madame Renaud qui lisoit dans ce même livre qui avoit donné la primauté à sa rivale : je la plaçai à côté d'elle, et la pris à son tour par la main. Je ne me ferai pas prier ; quand on a un aussi bon exemple à suivre, dit-elle, en montrant madame Michelin, on ne doit pas balancer; et elle courut au cabinet, où elle m'ajouta en riant : en vérité, mon cher duc! j'y viens pour me moquer de vous; car que pouvez-vous me dire maintenant? Vous avez eu besoin de longs discours pour persuader une dévote, et je crois que le meilleur parti que vous ayez à prendre avec moi, est de garder le silence. Cette plaisanterie me piqua, et je lui fis voir au moment même que j'avois toujours quelques pensées de réserve

pour mes amies, et que je ne restois jamais sans réplique. Cette brusque justification étonna et ravit madame Renaud, qui ne répondit que par des transports qui prouvoient son contentement, et elle ne quitta la séance qu'après m'avoir répété souvent , quel homme ! quel homme ! il est étonnant ! qu'on seroit de fois heureuse avec lui s'il étoit fidèle !

Elle rentra gaiement dans le salon, et fit cent plaisanteries à madame Michelin, qui avoit repris la lecture à sa place. Vous croyez, j'en suis sûre, lui dit-elle, que vous avez épuisé la conversation avec M. le duc ; mais apprenez que des gens d'esprit comme lui n'ont jamais tout dit , et que la fin de leurs discours vaut bien le commencement. La conversation devint libre ; on goûta. Madame Michelin dérida entièrement son visage , et je fus très-content de l'union que je vis renaître entre ces deux femmes. Nous nous séparâmes , non sans nous promettre de revenir faire la même partie, et sur tout d'y mettre en arrivant la même gaieté qui avoit terminé celle-ci.

Ce fut dans ce tems que je perdis mon père : il étoit d'un âge très - avancé , et le

chagrin que j'eus de sa mort fut si foible, qu'il n'eut pas de peine à être effacé par le plaisir que je ressentis d'être plus riche. Mon père me laissoit des affaires très-embrouillées ; sa succession étoit chargée de dettes considérables, et je me trouvai dans un labyrinthe de procès, où les gens d'affaires m'égaroient avec d'autant plus de plaisir qu'ils y trouvoient leur compte. Je succédois à une substitution fort avantageuse ; et j'admirai la prudence du cardinal, mon grand oncle, qui faisoit passer intacts dans mes mains les duchés de Richelieu et de Fronsac, la terre de la Ferté-Bernard et autres, les sels de Hierre-en-Trouage, et je me trouvai fort jeune en jouissance d'une riche substitution. Sans cette sage prévoyance du cardinal, j'étois perdu. Mon père, dont le bien avoit été en direction, auroit été obligé de vendre ces terres, et en auroit dépensé à mesure le produit : les sommes les plus considérables disparoissoient promptement entre ses mains. Il s'étoit ruiné sans se faire honneur. Si j'ai hérité de lui le goût des femmes, dumoins j'ai su l'anoblir un peu. Il s'y livra presque toujours crapuleusement, et dépensa beaucoup dans des intrigues fré-

quentes, dont un pair de France devoit rougir. Il est des gens qui ont l'art de dissiper leur fortune, sans qu'on puisse en donner quelques raisons frappantes. Ils ont tous les travers : mais ils n'en ont pas d'assez remarquables pour qu'on puisse les citer comme cause de leur ruine. Mon père étoit précisément de ce nombre : il avoit eu de son père, qui y avoit aussi fait brèche, l'héritage immense du cardinal de Richelieu, et peu-à-peu il avoit vendu presque tous les biens de cette succession. Il n'avoit été forcé à aucun état de représentation qui ait pu lui occasionner de grandes dépenses; il n'avoit eu à l'armée aucun commandement: le défaut d'ordre, sa confiance en des gens d'affaires qui s'enrichissoient à ses dépens, ses goûts particuliers et dispendieux qui se renouvelloient tous les jours, tout contribua au dérangement de ses affaires, dont il eut long-tems à souffrir, et qui suspendit à sa mort le cours de mes succès amoureux.

Je donnai mon tems au soin de débrouiller des affaires qui m'ennuyoient fort; j'étois, je l'avoue, dédommagé du sacrifice, quand j'appercevois quelqu'objet qui devoit augmenter mon héritage; j'avois toute

l'âpreté d'un héritier, et le plus vif desir de briller ; ce qui a toujours été de mon goût. Je m'adonnai à la chicane par le besoin que j'avois de voir clair dans des affaires sur lesquelles on s'efforçoit de jetter de l'obscurité. Ce fut en examinant le délabrement de celles de mon père, et en voyant que les terres qui avoient été vendues diminuoient la masse de ce qui devoit m'appartenir, que je ne pus assez bénir l'usage des substitutions. C'est sans doute ce qu'on a pu faire de mieux pour le soutien des grandes maisons : sans cela il n'en subsisteroit peut-être pas la moitié ; le bien perdu ou partagé, mettroit l'héritier d'un grand nom hors d'état de pouvoir se soutenir, et il ne faut pas se dissimuler que la grande fortune est d'une nécessité indispensable à l'homme de naissance, ou qui jouit d'une grande place. L'aîné d'une famille qui recueille une succession considérable, en perpétue le lustre et la gloire ; il est à même d'entreprendre de grandes choses ; il peut, pour sa part, faire fleurir le commerce, encourager les arts, et tenir dans le monde la place qu'il doit avoir. Si son nom imprime le respect, sa fortune étonne, éblouit,

et fait vivre une troupe de malheureux empressés de s'humilier devant lui. Les cadets ne sont pas plus à plaindre, et trouvent dans l'ordre de Malthe ou dans l'église un dédommagement qui les met souvent en état de figurer encore plus que leur aîné. Les graces du roi, qu'on obtient toujours quand on sait faire à propos sa cour aux gens en place, et sur-tout aux maîtresses, sont encore une grande ressource; et il n'y a que les sots qui ne savent pas tirer parti des événemens qui se multiplient si fréquemment à la cour. Quand on est embarrassé des filles, on en fait des abbesses; et je ne les trouve pas malheureuses, au lieu de végéter dans le monde, d'avoir tout pouvoir sur une communauté qui s'empresse de leur obéir; et toute femme est sensible au plaisir de commander. On me dira que ce n'est peut-être pas leur vocation; à quoi je réponds qu'une abbesse a assez de liberté pour tempérer la rigidité des vœux qu'elle a prononcés, et pour trouver les moyens d'appaiser des desirs qui peuvent s'irriter contr'eux. On ne me persuadera pas qu'elle est à plaindre; j'en ai connu de charmantes, qui savent aussi bien que moi qu'il *est avec le ciel des*

accommodemens. Celles qui ne veulent pas en profiter, ne peuvent s'en prendre qu'à elles seules.

On a connu combien il est essentiel de perpétuer dans un état monarchique la fortune des grandes maisons; on a vu qu'elles étoient le soutien du trône, et qu'elles contribuoient à sa gloire. Un roi entouré d'une noblesse opulente, brille encore bien davantage par l'éclat multiplié qu'elle répand, et qui se joint à la représentation qu'il doit avoir. Le grand seigneur est un des chaînons qui touche au trône, et qui descend imperceptiblement vers le peuple; il obéit au maître, et prend de lui le pouvoir, pour faire obéir à son tour ses inférieurs. Il doit imposer à ce peuple, et la fortune en est un des plus grands moyens. La substitution s'affermit dans les familles; et tant que la France existera, il est certain qu'on doit regarder comme un point fodamental et de constitution, ce moyen de leur assurer leurs possessions. Ce seroit la faute la plus grossière en politique de les éteindre, et je suis bien persuadé qu'aucun roi ne le souffrira (1).

---

(1) *Nota.* Le maréchal de Richelieu étoit loin de

On devroit même forcer tout chef de famille de renouveller une substitution qui est sur le point de finir.

---

prévoir que deux ans après sa mort ces substitutions qui lui tenoient tant à cœur pour l'illustration des familles, seroient détruites à jamais. Il ne soupçonnoit pas qu'il entreroit dans les principes d'un roi sage de souscrire à cette extinction, d'autant plus nécessaire que toute substitution est un moyen odieux de frustrer des créanciers légitimes de ce qui leur est dû. L'héritier abandonne à des gens qui ont fourni leurs fonds ou des marchandises, les biens libres, s'il y en a, ou un mobilier toujours insuffisant, pour acquitter les dettes de son père ou de son parent, et jouit insolemment, malgré les larmes des malheureux qu'il dépouille, d'une substitution inattaquable. Les loix l'autorisoient même à n'avoir pas d'ame; elles rendent infructueuses toutes poursuites faites contre ce successeur, qui nageant dans l'opulence, se contente de répondre aux plaintes des gens que son père ruine, que cela ne le regarde pas : comme si un fils ne devoit pas être garant des engagemens de son père, quand il se trouve assez de bien pour les remplir! Je ne parle pas de l'honneur : il se fait peu entendre chez des gens qui se croyent au-dessus de tout, et que l'ambition dévore. Il en est sans doute qui se sont fait un devoir d'acquitter les dettes qu'avoient contractées leurs parens, et qui les regardent comme les plus sacrées, quoique dispensés de les payer, en renonçant à une mauvaise succession, pour s'en tenir à leur opulente substitution; mais

Je passai quelque tems dans ce cahos d'occupation qui m'étoient étrangères ; mais enfin le goût des plaisirs que l'intérêt avoit suspendu, ne tarda pas à se ranimer

---

la plûpart pensent que c'est une folie de se mettre à la place de leur père pour faire une bonne action. Ils prodiguent l'or à une actrice, une chanteuse, à la dernière des prostituées, et ils refusent un écu à l'homme que ce père a mis dans la nécessité de mandier son pain ; ils le chassent de leur hôtel, et après l'avoir traité avec une hauteur insultante, ils l'exposent au mépris de leurs gens, dont le besoin l'avoit forcé d'implorer l'appui. Que les grévés de ces odieuses substitutions jouissent encore pour eux seulement, du droit plus affreux de faire impunément tort à ceux qui, séduits par l'apparente fortune de leur père, ont eu la foiblesse de leur confier leur bien ; leurs fils, selon le vœu de la nature, seront tous appellés au même partage : mais ils auront satisfait avant à la dette de l'auteur de leurs jours, ils seront forcés d'honorer sa mémoire, en répondant pour lui des engagemens qu'il aura contractés ; le créancier aura le pas sur l'héritier, qui, rentrant dans la classe ordinaire des hommes, ne pourra recueillir l'héritage paternel, qu'autant qu'il sera entiérement libre. Je conviens que cette loi équitable va diminuer bientôt la fortune des grands, en la divisant ; ils en auront moins de faste : mais cela sera-t-il un mal ? ils n'avoient souvent que ce mérite ; ils chercheront les moyens d'en avoir de plus réels.

plus que jamais. Mes idées de vengeance contre la duchesse ** s'étoient calmées, et j'y retournai conduit par un amitié qui n'avoit jamais été éteinte. Cette femme étoit un ange; mes torts disparoissoient promptement à ses yeux, et c'étoit toujours l'indulgence qui recevoit la folie. J'en fus accueilli le mieux du monde; elle me témoigna tout l'intérêt qu'elle prenoit à ma nouvelle fortune, me conseilla de ne point imiter mon père en la dérangeant, et nous nous quittames meilleurs amis que jamais.

J'allai voir madame Michelin que je trouvai très changée, et qui me montra le plus grand plaisir de me voir. Elle me dit qu'elle avoit été malade, et qu'elle en attribuoit la cause aux sensations trop vives de peines et de plaisirs que je lui avois causées. Je lui demandai la permission d'aller voir madame Renaud, et je remarquai en la quittant une altération frappante sur tous ses traits.

Madame Renaud sauta à mon col en m'appercevant : et sans me faire de reproches de mon silence à trois ou quatre lettres qu'elle m'avoit écrites pendant mon absence, se livra sans réserve à la joie que lui causoit mon retour. Je conviens que la bonne dame avoit un

stile et une écriture si pitoyables, que je ne me donnai pas la peine de lire ses lettres; j'en savois le contenu avant de les parcourir. On pense bien qu'une femme aussi vive ne se contenta pas de simples protestations d'amitié, et qu'il fallut employer des moyens plus positifs de l'en assurer. Quand ces premiers transports furent passés, je lui demandai si elle avoit vécu en bonne intelligence avec sa voisine. Elle m'apprit que tout s'étoit fort bien passé, mais que depuis quelque tems, elle remarquoit un grand changement dans le caractère et dans la figure de madame Michelin; elle convint qu'il falloit qu'elle eût quelque vers rongeur qui la dévorât, et qu'elle croyoit deviner que c'étoit l'amour partagé que j'avois pour elle. Elle m'assura que ce partage lui avoit fait aussi beaucoup de peine, mais qu'elle avoit pris son parti, et que sa voisine devoit faire de même: car, puisqu'on ne pouvoit pas m'avoir autrement, il falloit bien souscrire à ma volonté. Ce récit me rendit madame Michelin plus intéressante, et je descendis pour lui donner aussi un rendez-vous. Je la trouvai rêveuse; je l'engageai à venir le soir

à l'appartement : elle soupira, et promit de s'y rendre.

L'entrevue avoit été fixée à sept heures ; je fus exact, et il en étoit près de huit quand madame Michelin arriva. Je lui dis que j'allois me venger de ce qu'elle étoit en retard, en l'embrassant deux fois de plus. Elle m'assura qu'elle n'avoit pu venir plutôt, parce que son mari n'étoit pas sorti, et qu'il lui avoit fallu le prétexte d'un salut qui se disoit ce jour là à sa paroisse, pour pouvoir tenir sa parole. Des larmes coulèrent en même tems, et je crus que je trouverois promptement le moyen de les tarir. Cette femme, contre l'ordinaire, ne fit aucune difficulté de céder à mes instances ; et sans combats, je me trouvai entièrement à elle. Je la vis même s'efforcer de saisir le plaisir qui la fuyoit, et qu'elle ne put jamais fixer malgré tous mes efforts. Ces seuls mots lui échappèrent ; *ah ! c'en est fait ! je suis malheureuse !* Je cherchai à démêler la cause de cette exclamation : mais ce fut inutilement, et l'heure la commandant, je fus forcé de la laisser partir sans être plus instruit. Je crus que c'étoit un moment de ré-

flexion qui avoit troublé son plaisir ordinaire, et je ne m'en occupai pas davantage.

Le tourbillon du monde qui m'entraînoit de plus en plus depuis que j'étois duc de Richelieu, me fit négliger ces deux liaisons qui commençoient à m'être à charge. Madame Renaud, surtout, m'excédoit avec ses lettres qui n'avoient pas le mérite de me rapprocher d'elle; cependant quelquefois l'occasion me rendoit à ses vœux, et je sortois toujours avec le dessein de l'abandonner. Madame Michelin, plus intéressante, ranimoit des desirs qui parloient encore quelquefois pour elle. Depuis longtems elle n'avoit pu trouver l'occasion favorable d'aller à l'appartement, ou dumoins elle m'en avoit donné le prétexte; j'insistai tant, qu'elle me fixa un jour pour nous y voir. Je m'y rendis scrupuleusement, et la dame fut plus exacte à ce rendez-vous qu'elle ne l'avoit été au dernier. Je voulus débuter par une explication amoureuse; mais elle m'arrêta, et me supplia de m'asseoir pour l'écouter un instant.

» M. le duc, me dit-elle, je vous ai aimé » dès le premier instant où je vous ai vu.

» J'étois heureuse avec un mari compatisant » qui me dédommageoit de l'amour que je » n'avois pas pour lui, par mille soins pré- » venans qu'une honnête femme ne peut » recevoir sans reconnoissance. L'amitié » la plus tendre, tint lieu de l'amour. Les » exercices de ma religion auxquels je me » livrai avec la plus grande ferveur, rem- » plirent ce cœur qui avoit besoin d'aimer. » Vous connoissez mieux que moi quel fut le » hasard qui me fit faire votre connois- » sance. J'allois tous les jours à l'église » pour prier Dieu comme à mon ordinaire, » et je ne m'appercevois pas que j'y étois » conduite par le desir de vous y trouver. » Ce fut dans ce même appartement, où » égarée par vous, je manquai pour la pre- » mière fois à des devoirs sacrés. Je ne vous » cache pas que le plaisir, le premier que » je goutai aussi vif, me subjugua au point » de ne pouvoir plus réfléchir sur mes éga- » remens. Quand le souvenir de ma pre- » mière conduite venoit se présenter à mon » esprit, le vôtre plus puissant écartoit » le repentir. Ce jour où j'eus le malheur » de voir que vous m'étiez infidele, ma rai- » son revint me présenter le miroir, et j'y » vis

» vis toutes mes fautes. Je crus qu'en m'é-
» garant de nouveau, j'éloignerois le re-
» mords qui me troubloit, et j'eus la dou-
» leur d'être plus criminelle sans être plus
» heureuse. Vous devez vous ressouvenir
» que je n'opposai aucun obstacle à vos
» desirs, la dernière fois que nous nous
» trouvâmes dans ce même lieu. Je me
» flattois que le plaisir que j'éprouvois tou-
» jours avec vous, m'arracheroit à moi-
» même : vaine espérance! le plaisir me
» fuit, et je sens bien qu'il ne peut plus re-
» venir. Ma santé se détruit, je succombe
» au tourment que j'éprouve, et je ne veux
» plus que vous disputiez à Dieu un cœur
» qui ne doit plus implorer que sa misé-
» ricorde. Je suis à vous pour la dernière
» fois, si la jouissance d'une femme gé-
» missante peut vous tenter encore; et de-
» main je vais aux pieds des autels pleurer
» mes erreurs, et demander au ciel le par-
» don de mes fautes.

Cette jérémiade m'interdit quelque tems : mais revenu à moi, et persuadé que la jalousie occasionnoit ce pieux retour à la divinité, je l'assurai que je romprois avec madame Renaud qui m'ennuyoit, et que je

lui donnerois tous mes momens. Elle avoit un air dévot et languissant qui ranimoit mes desirs, et je ne trouvai point de résistance à les satisfaire. Mais ma dévote n'étoit plus la même ; ses sens ne parloient plus, mes caresses la fatiguoient, et des larmes répondirent à mes plaisirs. Ils ne furent pas de longue durée; ce tête-à-tête n'avoit rien d'amusant pour moi, et je laissai madame Michelin maîtresse de se retirer. Elle me prit ma main qu'elle baisa, me souhaita un long bonheur, et me dit en soupirant qu'elle n'avoit pas long-tems à vivre.

Je sortis tout triste, et je courus chez la duchesse ** où je trouvai la charmante princesse de ***. Une taille élégante, un rang de perles dans la bouche, une voix céleste, me firent bientôt sortir de la rêverie où j'étois : la mélancolie disparut, et un nouveau plaisir répandit un baume dans tous mes sens.

Je m'empressai de lui faire ma cour ; on jouoit, je m'érigeai son conseil ; quelques mots de galanterie d'usage furent mêlés aux avis que je lui donnois ; elle parut m'écouter avec bonté. Elle sourit souvent ;

mes reparties l'amusèrent, et j'en tirai l'augure d'un bonheur à venir. Les parties finirent trop vite à mon gré; la princesse de*** qui devait aller souper chez la duchesse du Maine, ne put accepter celui de la duchesse de **, qui la pressoit de rester pour lui tenir compagnie. Je la vis sortir avec regret, et après son départ, je me trouvai l'ame affectée, comme quand on vient de perdre un objet qui nous est cher.

Je ne voulus pas que la duchesse de ** s'apperçût de l'émotion que me causoit la sortie de la princesse de *** ; je repris ma gaieté, et j'avoue que je fus obligé de faire des efforts pour la faire paroître. Je désirois rester seul avec la duchesse ** : mais madame de Luynes et M. de Gontault qui n'avoient pas d'engagement, restèrent à souper chez elle. Il fallut bien prendre son mal en patience. Cependant j'eus le plaisir d'entendre parler de la femme que j'aimois. Gontault, qui en étoit amoureux, ne cessa d'en faire l'éloge. J'eus grand soin de me taire, pour ne pas faire appercevoir qu'elle avoit également fait impression sur moi.

Madame de Luynes nous dit qu'elle la plaignoit d'avoir un mari qui ne répondoit

point à sa tendresse; que tout le monde étoit persuadé qu'il vivoit parfaitement avec elle; qu'effectivement il avoit tous les dehors d'un homme qui aime, mais qu'il étoit amoureux et subjugué par une madame Dornano, femme impérieuse et hautaine; que c'étoit pour plaire à cette maîtresse, qu'il ne rendoit aucun des devoirs qu'un mari doit à sa femme : ce qui ne devoit pas satisfaire la princesse de * * * qui adoroit son mari.

Gontault, qui étoit aussi impatient que moi d'apprendre des détails qu'il ignoroit, supplia madame de Luynes de continuer un récit qui l'intéressoit; il me prévint par cette demande; la duchesse de ** et moi joignimes nos instances à celles de Gontault, et madame de Luynes qui ne demandoit pas mieux de s'emparer seule de la conversation, et qui aimoit beaucoup la princesse de ***, satisfit bientôt notre curiosité.

» C'est me procurer un bien grand plai-
» sir, nous dit-elle, de me mettre à même
» de faire l'éloge de ma chere Hortense;
» c'est ainsi qu'elle l'appelloit avant d'é-
» pouser le prince de ***. Je n'ai jamais

» connu de femme plus aimable et plus
» intéressante. Son malheur est d'avoir un
» cœur trop disposé à l'amour ; d'avoir
» peut-être trop puisé cette sensibilité dans
» des romans dont elle dévoroit la lecture;
» et de s'être liée à un être froid qui re-
» pousse les élans d'amitié qu'elle a pour
» lui. J'ai malheureusement contribué à
» son mariage, et c'est un reproche conti-
» nuel que je me fais.

» Mon Hortense perdit sa mère avant
» quinze ans ; son père qui l'aimoit beau-
» coup, ne souffrit pas qu'elle s'éloignât
» de lui ; il voulut veiller à son éducation
» qui fut très-soignée. Elle fit de grands
» progrès avec tous les maîtres qu'on lui
» donna, et bientôt on ne parla que de ses
» talens et de sa beauté. Plusieurs partis se
» présentèrent. Madame la maréchale de
» Villeroi voulut lui faire épouser un pa-
» rent de son mari; la maréchale de Villars
» parloit du petit comte de Clermont; en-
» fin le père avoit l'embarras du choix. Ce
» fut dans ce tems qu'elle s'ouvrit à moi,
» et qu'elle me pria de lui dire qu'elle dé-
» siroit n'écouter que son cœur pour don-
» ner sa main. Son père qui ne respiroit

» que pour elle, lui jura de ne pas la con-
» traindre, et d'attendre que ce cœur lui
» indiquât son époux.

» Le prince de *** la vit à un bal que je
» donnois. Vous savez qu'il est grand, bien
» fait, qu'il a l'air le plus doux.. Hortense
» dansa plusieurs fois avec lui, et trouva
» l'homme qui étoit destiné à lui inspirer
» de l'amour. Quelques préférences du mo-
» ment furent prises par elle pour une dé-
» claration formelle; il n'en fallut pas da-
» vantage pour échauffer la jeune tête. Cet
» amant lui parut le premier des hommes;
» elle se rappella tout ce qu'elle avoit lu,
» et la comparaison fut en faveur du prince
» de ***. Son air froid fut pris pour de la
» timidité; son regard naturellement lan-
» goureux, pour de la sensibilité; enfin
» l'imagination de ma petite Hortense prêta
» à ce nouvel amant des charmes et des
» qualités qu'il n'avoit pas. Il est musicien,
» elle aime la musique. Il fut convenu, si
» le père y consentoit, qu'il viendroit de
» tems en tems former des concerto avec
» elle. Le prince de *** est fait pour être
» bien reçu par-tout. L'agrément du père
» d'Hortense ne fut pas difficile à obtenir,

» et ce premier en profita pour venir assi-
» duement accompagner Hortense à sa mu-
» sique. Le hasard les servoit toujours si
» bien, que quand elle venoit chez moi,
» j'étois bien sûr d'y voir arriver le prin-
» ce. Plusieurs mois s'écoulèrent, et l'assi-
» duité du prince fit croire au père d'Hor-
» tense qu'il avoit jetté les yeux sur sa fille;
» cependant il ne parloit pas, et la petite
» étoit bien impatiente de lui voir rompre
» le silence. Elle m'ouvrit son cœur, je vis
» qu'il étoit tout entier au prince. L'amitié
» que j'ai pour Hortense me fit hasarder
» de lui parler;. je fis l'éloge de ma petite
» amie: il me seconda parfaitement, et ce-
» pendant dans la conversation, me fit en-
» tendre qu'il n'avoit pas envie de se ma-
» rier. Je fus étourdie de cette déclaration;
» mais persuadée ensuite qu'il déguisoit
» ses sentimens, je crus devoir lui parler
» clairement. Je lui dis que tout le monde
» croyoit qu'il aimoit Hortense; que je le
» croyois moi-même; que la petite étoit
» dans la même opinion, et que je le priois
» de me déclarer à quoi nous devions nous
» en tenir. Ses réponses n'étoient pas po-
» sitives; je vis de l'embarras, et je m'ima-

M 4

» ginai que n'étant pas certain du consen-
» tement du père et d'Hortense, il ne vou-
» loit pas se déclarer. Je pris sur moi de
» l'assurer de l'un et de l'autre.

» Dans ce moment même ils arrivèrent.
» Après les premières politesses, je crus
» devoir terminer cette affaire pendant
» qu'elle étoit en train. Le père d'Hortense
» étoit déjà prévenu par elle, de son goût
» pour le prince de ***, et ce bon père
» fut le premier à lever toutes les difficul-
» tés qui pouvoient naître. Le mariage fut
» arrêté, et une des conditions prescrites
» par le futur mari, fut qu'il se fît le plus
» promptement possible.

» Hortense ne vit que de l'empresse-
» ment dans ce désir, et elle en parut très
» flattée. Pour moi, je ne fus pas contente
» de l'air du prince de ***. Son ton étoit
» affecté; ce n'étoit pas la vérité, ce trans-
» port vif et franc, d'une ame qui éprouve
» le bonheur : et depuis ce moment je fus
» convaincue qu'il cédoit par foiblesse, et
» non par amour.

» Je cachai cette découverte à Hortense ;
» je me flattois encore quelquefois que je
» pouvois me tromper, et je ne voulois

» pas l'affliger. Cependant le prince de ***
» mit si peu d'empressement dans toute sa
» conduite, que je ne pus me dispenser
» de le faire observer à mon amie. J'au-
» rois voulu qu'elle pût voir par mes yeux;
» mais la prévention l'aveugloit, et ce
» froid déplacé fut encore une qualité.

» Enfin le mariage se fit à ma campagne;
» vous savez qu'elle n'est qu'à deux lieues
» de Paris, et il fut facile d'y réunir des
» artistes distingués dans tout genre. La
» fête fut fort belle; la nouvelle princesse
» de *** ressembloit à une rose que devoit
» caresser le zéphir; ses yeux rayonnoient
» de plaisir : ils ne pouvoient se fixer sur
» son mari, sans devenir encore plus vifs.
» Lui au contraire, promenoit son indo-
» lence, presque toujours seul, dans un
» bosquet éloigné. Sa jeune épouse, tout
» occupée de lui, faisoit si bien, que le
» but de ses promenades tendoit toujours
» vers ce bosquet qui recéloit l'objet de
» ses desirs; et elle n'étoit pas reçue comme
» une femme qui doit, le soir même, nous
» procurer le premier moment du bon-
» heur.

» Il est tems de vous mettre au fait de la

» cause des rêveries du prince de***. Il vivoit
» depuis long-tems, comme je vous l'ai dit,
» avec madame Dornano, la plus exigeante
» des femmes. Elle ignoroit les visites fré-
» quentes qui avoient été faites à Hor-
» tense, et elle n'apprit son mariage que
» deux jours avant sa célébration. On ne
» peut se peindre sa fureur à cette nou-
» velle ; elle écrivit au prince de *** qu'elle
» vouloit absolument lui parler, et voyant
» l'heure prescrite passée, sans le voir,
» elle vola chez lui. Il étoit absent, elle l'at-
» tendit. A son arrivée, les reproches, les
» larmes, tout fut mis en usage. On a déjà
» dit que le prince étoit foible ; il fut sé-
» duit, il s'avoua coupable, prétexta une
» foule de circonstances qui le condui-
» soient à l'autel, fit voir son repentir, le cha-
» grin qu'il avoit de s'enchaîner, et n'ob-
» tint son pardon, qu'en jurant qu'il n'use-
» roit d'aucun droit de l'hymen, puisqu'il
» étoit forcé de se marier. Il promit tout,
» et c'étoit le souvenir de cet engagement
» qu'on ne pouvoit imaginer, qui le ren-
» doit triste et mélancolique.

» Le soir, cependant, entraîné par ses
» parens, séduit par les caresses de son

» épouse, il ne put se refuser à partager son lit : mais ce ne fut pas l'amour qui cueillit la rose ; un autre sentiment l'occupoit. Pendant six semaines à peu près, il fut époux ; mais madame Dornano reprenant son empire, il ne fut plus que l'ami bien réservé de sa femme. Elle s'occupa des moyens de le ramener à elle, sans cependant oser faire paroître trop d'empressement. Il affectoit la plus grande sensibilité, et quand par hasard sa femme ne pouvant pas vaincre son chagrin, paroissoit triste un instant, il s'écrioit qu'il étoit le plus malheureux des hommes, puisque sa chère Hortense n'étoit point heureuse. Enfin toute sa tendresse étoit dans des mots, et jamais dans ses actions.

» Sa femme qui, peut-être par la raison qu'il étoit plus froid, éprouvoit plus d'amour, souffrit tout le tourment de la jalousie. Elle adoroit un homme qui retiroit jusqu'à la main qu'elle prenoit pour la porter à sa bouche ou sur son cœur. Ce léger témoignage de tendresse lui étoit interdit, je conviens toujours avec douceur, mais enfin ses sens devoient se taire auprès d'un mari qui avoit les siens

» très calmes; elle se fit une étude de la » réserve, et avec l'apparence du bonheur » elle n'en eut point la réalité.

» Un jour, elle étoit passée dans l'ap» partement de son mari, il étoit sorti. Elle » apperçut du papier écrit, déchiré par » petits morceaux et jetté dans la chemi» née. Elle étoit seule, la curiosité s'em» para d'elle; elle ramasse tous ces papiers, » les arrange, en cherche le sens, et les cole » sur un autre qui étoit entier pour ras» sembler l'écriture. Quel fut son chagrin » de voir une lettre de femme! elle parois» soit avoir des droits sur son mari: qu'a» t-elle fait pour n'être pas aussi heureuse » que cette rivale qu'elle ne connoît point?

» La raison vint, quoique lentement, à son » secours. Après avoir gémi deux ans, mon » Hortense sentit qu'elle devoit prendre un » parti, celui de se guérir d'une passion qui » n'est pas partagée. Elle estime son mari; » elle l'aime peut-être encore beaucoup: » mais elle cherche à effacer une impression » trop forte qui l'a rendue si long-tems mal» heureuse. Elle se livre à la société, dissipe » son ennui, et malgré cela seroit toujours » empressée de rendre à son époux un cœur

» qui cessera difficilement d'être à lui. »

Gontault respiroit à peine, en écoutant le récit de madame de Luynes; des larmes étoient prêtes à s'échapper. La duchesse de ** plaignit son amie d'avoir un mari si singulier. Je joignis mes regrets à ceux de la société, et dans le fond de l'ame, je tirai bon augure de l'attaque que je préméditois de former. Une femme qui a beaucoup aimé son mari et qui en est négligée, est à demi subjuguée.

Le lendemain, je retournai chez la duchesse de **: mais je n'y trouvai pas ma nouvelle divinité; elle alloit faire des visites, et je la quittai pour me rendre chez madame Michelin. Elle sourit, en me voyant: mais je la trouvai extrêmement changée; sa fraîcheur étoit disparue, et le bonhomme Michelin qui survint, me fit part de ses chagrins sur la santé de sa femme. Il me dit qu'il faisoit un très bon commerce; que tout lui réussissoit; qu'il s'efforçoit de prévenir les desirs de son épouse, et que cependant elle avoit quelque peine secrette qui la mettoit dans le triste état où elle étoit. Cette femme nous consoloit, et nous dit, du ton de voix le plus attendrissant,

qu'elle n'avoit aucun chagrin. Le bonhomme nous laissa libres. Je demandai alors à madame Michelin ce qu'elle avoit, puisque son mari se plaignoit de sa tristesse. « Ce n'est point à vous de me le demander, » dit-elle; vous savez, monsieur le duc, tout » ce qui s'est passé. Je ne dois ni ne veux » vous faire aucun reproche; vous êtes » l'auteur de mes fautes: mais votre con» duite envers moi me les a bien fait ex» pier; la dose du mal a été bien plus gran» de que celle du plaisir ».

Elle s'interrompit alors, et après un soupir, elle me demanda des nouvelles de mes amusemens. Je restai quelque tems avec elle, et je vis qu'elle redoubloit d'efforts pour paroître gaie. Elle me parla cependant vertu, religion, des châtimens du ciel; et comme elle vit que je riois de son sermon, elle me dit que je mourrois dans mon impénitence. Madame Renaud survint. Je m'attendois à me distraire par sa grosse gaieté: mais je trouvai une femme pénétrée de l'état de son amie, et qui pleura quand elle nous annonça tranquillement sa fin prochaine. Je traitai, comme on peut le croire, cette prédiction de chi-

mère, et je cherchai à éloigner ces idées sinistres qui ne devoient pas m'amuser. Mais voyant que mes efforts étoient infructueux, je sortis. J'étois dégoûté depuis long-tems de ces deux intrigues. Ces remords, cette dévotion redoublée, cette tristesse, tout me détermina de n'y plus penser; je fis serment de ne plus venir m'enterrer auprès de deux femmes que je n'aimois plus. Et comme Mercure qui a pris la figure de Sosie, et qui va ensuite se nétoyer dans l'Olympe avec de l'ambroisie, je promis bien de me décrasser de ces deux liaisons roturières auprès de la céleste princesse de ***.

Ce jour même, le bruit se répandit dans Paris, que la maladie du Roi augmentoit, et qu'il y avoit à craindre pour sa vie. J'allai à Versailles, où l'on m'assura qu'il avoit tout au plus deux ou trois jours à vivre. Il étoit déjà abandonné de tous ceux qui faisoient leur cour à M. le duc d'Orléans. On se rangeoit du côté de l'autorité naissante; et ce grand roi étoit délaissé par des serviteurs qui lui devoient tout. Madame de Maintenon, même, s'étoit retirée à Saint-Cyr; le père le Telier avoit quitté son malade pour aller cabaler à Paris. Quelques

anciens officiers seulement, témoignoient leur tristesse de voir le roi dans un état aussi déplorable ; mais beaucoup d'autres étoient impatients de le voir arriver au terme de sa carrière.

Enfin, ce moment arriva ; la nouvelle de sa mort circula dans Paris, et y fut reçue avec plaisir. Le peuple surtout se livra à des excès de joie si scandaleux, qu'on eût dit qu'il étoit délivré du plus grand fléau. Il dansa; chacun répéta des chansons les plus grossières contre la mémoire du souverain. Le refrein circula de bouche en bouche, et la fermentation fut si générale, que M. d'Argenson, lieutenant de police, fut obligé de dire qu'il ne répondoit pas du peuple, si le convoi passoit par Paris.

Les amis de M. le duc d'Orléans ne furent pas fâchés de cette haine populaire contre Louis XIV. Ils sentoient bien qu'on respecteroit moins les dernières volontés d'un prince qui étoit si peu aimé, et que par conséquent M. le duc d'Orléans reprendroit tous les droits qui avoient été si fort limités par le souverain. Mais les honnêtes-gens étoient scandalisés de voir un peuple qui oublioit

oublioit toutes les belles choses qu'avoit faites ce grand roi, pour se livrer à des transports de joie impardonnables.

Je veux bien convenir que la fin du règne de Louis XIV fut très-malheureuse : mais cela vint des ministres, qui n'avoient pas cette énergie nécessaire pour bien conduire le département de la guerre; cela fut peut-être occasionné encore par la trop grande dévotion du roi, qui lui fit préférer pour les places du conseil des gens dévôts, ou qui affichoient un extérieur religieux; on les choisit au préjudice de ceux qui avoient plus de talens. La révocation de l'édit de Nantes, qui depuis trente ans qu'elle étoit signée, faisoit encore couler le sang dans plusieurs provinces, avoit peut-être aussi préparé les malheurs dont gémissoit alors la France, par l'expulsion de bien des milliers de gens riches. Je suis loin de l'excuser : mais cependant je soutiens qu'un roi est le maître dans son royaume. La religion catholique est la dominante ; il jure à son avènement au trône de la maintenir, et Louis XIV avoit le droit de prescrire un culte uniforme. La politique ne fut peut-être pas assez écoutée en chassant les protestans du royaume : mais

Louis XIV avoit le pouvoir d'exiger que ses sujets fussent tous réunis par la même croyance. Il auroit mieux fallu sans doute qu'il laissât les consciences libres ; mais il faut regarder qu'il étoit entouré de prêtres, qui sont la plûpart intolérans, et que cette révocation est plutôt leur ouvrage que le sien.

On lui a fait encore un crime d'avoit occasionné une guerre funeste par son ambition de placer sur le trône d'Espagne, son petit-fils, le duc d'Anjou. Quel roi ne sera pas flatté de donner une couronne à son fils, de multiplier les royaumes dans sa famille? Pouvoit-il, sans se couvrir de honte, renoncer au testament de Charles II, qui appelloit le duc d'Anjou à la couronne? J'avoue que cette guerre fut funeste, mais encore une fois le choix des ministres et de la plupart des généraux en fut cause. Quel a été son but en prenant les armes? d'assurer la couronne à son petit-fils. Ne l'a-t-il pas fait? et malgré les revers, les humiliations, cette branche cadette des Bourbons ne règne-t-elle pas encore en Espagne?

Ce peuple toujours extrême, si indécent dans sa joie, à la mort du plus grand de

ses souverains, n'envisageant que le moment présent, prenoit plaisir à oublier tout ce qu'il avoit fait. Il ne se souvenoit plus de la conquête de la Franche-Comté, d'une partie de la Flandre, qui avoit augmenté les domaines de la couronne ; des victoires continuelles qui avoient illustré ce règne : et s'il lui reprochoit d'avoir trop aimé la guerre, il devoit au moins convenir que c'est ce goût qui a formé Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créqui, Boufflers, Vendôme, Villars, ces généraux dont la réputation est immortelle. Quel peuple a eu de meilleurs marins, que Duquesne, Duguay-Trouin, Tourville, Jean-Bart ? Quels ministres peuvent l'emporter sur Colbert et Louvois ? Les grands hommes dans tous les genres, se sont succédés avec une rapidité incroyable. Bourdaloue, Bossuet, Massillon illustroient la chaire. Vauban fortifioit les villes. Perault et Mansard élevoient des palais. Pujet, Girardon, le Poussin, le Sueur, le Brun, les ont embellis. Le Nôtre fut leur égal dans l'art de dessiner les jardins. Ce siècle à jamais mémorable ne fut pas moins fertile en beaux

esprits. Les Corneille (1), Moliere, Racine, la Fontaine, Boileau, Fenelon, sont autant d'écrivains immortels, qui en attesteront la célébrité. Les monumens qu'on peut citer encore à l'honneur de ce règne, disparoîtront; Versailles, les Invalides, Trianon, Marli, ne seront plus, quand les ouvrages de ces grands hommes instruiront l'avenir que Louis XIV a existé.

Je ne puis me rappeller encore sans humeur les indécences du peuple de Paris, le jour du convoi de son souverain; la mort du tyran le plus odieux n'auroit point fait

(1) Il ne s'agit plus que de savoir si ces grands hommes, à l'exception des généraux qui ont besoin de guerre pour se former, n'auroient point été encore en plus grand nombre sous un roi pacifique, qui se fut occupé du bonheur de son peuple. La nature semble n'être prodigue des grands hommes qu'un instant; elle en est avare des siècles. Auguste, cet empereur si cruel, n'a-t-il pas eu une foule d'hommes célèbres, à qui il doit la gloire de son règne? Dira-t-on que les Titus, les Trajan, les Marc-Aurele, n'avoient pas un mérite personnel assez grand pour faire éclore ces génies, si la nature eût secondé leurs efforts? Cependant on ne compte que quatre siècles: ceux d'Alexandre, d'Auguste, de Médicis et de Louis XIV.

plus de plaisir. On l'accusoit de tous les malheurs ; on regarda sa mort comme un bien que le ciel accordoit. Quelques années de disgraces avoient tout détruit; sa gloire passée n'étoit plus rien ; le peuple maudissoit sa mémoire, et insulta grossièrement le cercueil d'un roi, dont s'honorera éternellement la France, et qu'on ne put déposer sans crainte dans le tombeau de ses pères.

Madame de Maintenon, après la mort du roi, ne quitta plus Saint-Cyr. Vieille et tout-à-fait livrée à la dévotion, j'allai bien rarement la voir. On m'avoit habitué à la regarder comme une seconde mère. Le roi n'avoit pu mieux choisir pour prendre une compagne ; c'étoit une femme complaisante, instruite, dont la conversation faisoit plaisir. Il trouvoit en elle des soins, des prévenances qu'une femme douce et empressée de plaire rend toujours chers. Il s'étoit habitué à la voir tous les jours ; c'étoit un besoin pour lui, et il alloit épancher dans son sein les chagrins domestiques dont il fut dévoré à la fin de sa carrière.

Un reproche fondé qu'on peut faire à

madame de Maintenon, est d'avoir porté le roi à une conduite minutieuse, qui donna aux prêtres trop d'ascendant sur lui. Elle croyoit sans doute de bonne-foi que Louis XIV seroit sauvé en multipliant les exercices de sa religion. Il est certain qu'il perdit cette énergie, cette fermeté qu'il avoit si souvent montrées, dès l'instant qu'il devint dévot. Il s'occupa de détails au-dessous d'un roi, celui par exemple d'envoyer un ordre de bien vivre avec leur femme à ceux qui affichoient une conduite peu régulière. La dévotion fait peu de mal dans un état privé : mais quand elle domine un souverain, elle peut faire changer tous les événemens ou produire des persécutions. Madame de Maintenon avoit sans doute de bonnes vues; ses actions pouvoient être pures : mais elles n'eurent pas toujours une suite heureuse.

Je quittai Paris pour n'être pas témoin d'un spectacle qui me déplaisoit. J'avois appris que ma chère princesse de *** étoit à la campagne de madame la maréchale de Villars; l'amour me mit bientôt en route de ce côté. Il faut vous dire que la maréchale me témoignoit beaucoup d'amitié;

qu'elle me répétoit souvent que j'étois charmant. Elle ne cachoit pas le plaisir qu'elle avoit de me voir, et je résolus de mettre à profit sa bonne volonté. Je savois que la princesse de ***, qui étoit un peu sa parente, alloit très souvent avec elle, et je décidai de faire ma cour à la maréchale pour avoir occasion de voir à volonté ma chère princesse. La maréchale n'étoit plus jeune : mais elle étoit aimable, et on pouvoit encore lui donner quelques instans.

Elle fut étonnée et charmée de me voir. Je ne manquai pas d'attribuer mon arrivée à l'empressement que j'avois de lui faire ma cour, et il n'y eut pas d'éloge qu'elle ne fît de moi d'être venu ainsi la surprendre. La princesse de *** ne parut qu'au dîner; elle étoit encore embellie : elle rougit à mon aspect, et son teint en prit plus d'éclat. J'augurai bien de ce début, et j'épiai le moment de me trouver en tête à tête avec elle.

Je l'attendis quelque tems; mais enfin elle descendit seule dans le jardin et prit une allée détournée du château. Je ne tardai point à la joindre. La conversation fut d'abord indifférente; bientôt elle ne

douta plus que je l'aimois. Cette déclaration fut reçue sans colère. La maréchale qui ne cessoit de dire du bien de moi, avoit préparé son cœur à se prévenir favorablement, et je vis bien qu'avec des soins, elle ne seroit pas très cruelle. Cependant je me trompois un peu. Si la princesse de *** m'avoit paru recevoir favorablement mes vœux; si dans le premier moment elle s'étoit livrée au plaisir qu'elle éprouvoit d'être avec moi; rendue à elle-même, la réflexion lui donna des armes pour résister.

Le lendemain j'eus encore occasion de lui parler seule; son ingénuité, sa franchise, tout la rendit céleste à mes yeux: mais se méfiant de ses forces, elle crut qu'il falloit s'éloigner d'un homme qui lui paroissoit dangereux. J'appris avec la plus grande peine, le soir même, son départ pour Paris.

Je ne pus dormir de la nuit; l'agitation que me causoit cette fuite, étoit trop grande pour me laisser prendre du repos. Je pestai, jurai après ce départ, qui avoit également surpris tout le monde, et mon premier mouvement fut de retourner à Paris,

J'étois retenu par les égards que je devois à la maréchale ; je ne pouvois plus douter qu'elle m'aimât : le soir, même, de mon arrivée m'en avoit convaincu ; et comme il étoit essentiel de ne pas me brouiller avec elle, pour avoir la liberté de voir la princesse de***, je restai les huit jours que j'avois promis de passer en arrivant à la campagne. Ils me parurent des siécles. Le terme expiré, la maréchale qui étoit enchantée de moi, voulut le prolonger ; mais j'objectai des affaires si pressantes, qu'il ne fut pas possible de me retenir davantage.

Ma première visite fut chez la duchesse de **. Je ne fus pas si bien servi par le hazard que la première fois ; la princesse de *** n'y étoit pas. La duchesse étoit toujours ma meilleure amie, et malgré l'impatience que j'avois d'apprendre des nouvelles de la princesse, je passai quelques momens fort agréables avec elle. J'eus soin d'amener ensuite la conversation sur son amie, et j'appris que s'ennuyant à Paris, elle persécutoit son mari pour aller passer quelque tems dans une terre qu'ils avoient en Anjou. Je fus étourdi de ce projet ; mais je ne tardai point à être rassuré, en apprenant

que le mari n'étoit point assez complaisant pour sortir de Paris. Elle me dit aussi que la princesse de ***, venoit souper chez elle le même jour; et l'invitation qu'elle me fit de m'y rendre, comme on peut bien le croire, ne fut pas refusée.

Ma présence produisit le même effet sur la princesse; elle rougit encore en me voyant: la conversation fut très gaie, et le désir de plaire me fit employer tous les moyens d'être aimable. Je réussis assez bien; je fixai l'attention de la compagnie, et je vis que la princesse étoit charmée des éloges que je recevois. On jouit de la gloire de ce qu'on aime. La duchesse de **, elle-même, paroissoit s'enivrer de plaisir; et je suis bien certain que si j'avois été seul avec elle, ses beaux projets d'amitié platonique auroient été détruits par l'amour.

Je pris en badinant la main de la princesse de ***, et je lui dérobai un anneau qu'elle portoit; son regard fut d'abord un peu sévère, mais bientôt l'indulgence s'y fit voir. Je lui serrai la main; je mis en usage toutes les petites ressources de l'amour, et tout me réussit bien. Je demandai bas à la princesse de ***, la permission

d'aller la voir ; son silence fut pris pour une permission, et j'en usai le lendemain.

La maréchale de Villars m'avoit écrit, et le hasard voulant me servir aussi, elle m'engageoit d'aller chez la princesse de ***, à qui elle écrivoit en même-temps, pour la presser de retourner à sa campagne : elle me prescrivoit de l'accompagner. On peut juger combien cette commission me fut agréable. Je trouvai le grand flandrin de prince de *** dans l'appartement de sa femme : il étoit venu, selon son usage journalier, savoir de ses nouvelles. Il l'embrassa trois ou quatre fois devant moi, en me disant : vous voyez mon Hortence, c'est mon trésor. Mais son air étoit si glacé, qu'il ne s'accordoit en aucune manière avec ses paroles. Il portoit l'ennui peint sur son visage et dans ses actions ; avec une taille avantageuse, des proportions bien prises, il avoit rarement la tournure qu'il devoit avoir ; son moral vaporeux, misantrope, indéfinissable, influoit sur son physique.

Je communiquai la lettre de la maréchale, et aussitôt le mari s'écria : Eh bien ! il faut partir. Vous désirez, ma petite amie, aller

à la campagne : voilà une occasion dont il faut profiter ; c'est mon avis..... Ce fut le mien ; et le prince de ***, qui ne faisoit pas des visites très-longues, nous laissa le soin de fixer entre nous le jour du départ.

Je témoignai à la princesse de *** le plus grand empressement de l'accompagner chez la maréchale ; mais elle fut très-réservée, et me dit qu'elle ne croyoit pas pouvoir profiter sitôt de son invitation. Elle mit une adresse infinie à éviter le moindre mot qui pût ramener la conversation sur le chapitre de la tendresse. J'affectois de montrer son anneau que j'avois mis à mon doigt ; mais elle ne m'en parla pas, et il lui vint une visite sans que j'aie pu lui parler de mon amour que très légèrement.

Je fus huit jours de suite chez la duchesse de **, sans y rencontrer ma princesse. La duchesse de ** paroissoit me savoir gré de cette assiduité ; mais si elle étoit contente, je n'étois guère satisfait. Je m'étois présenté plusieurs fois à la porte de la princesse de ***, et on m'avoit toujours dit qu'elle étoit sortie. Je vis bien qu'elle me fuyoit : j'en conclus que j'étois aimé, et qu'il falloit attendre

patiemment qu'une circonstance favorable me procurât une victoire qui ne pouvoit pas m'être disputée long-tems.

La duchesse de **, qui m'avoit déja rendu plusieurs services sans le savoir, fut encore aussi officieuse dans ce moment-là. Ennuyée de ne pas voir son amie, elle courut chez elle, et, sans recevoir ses excuses, elle l'emmena souper avec elle. J'avois contracté l'habitude d'aller les soirs chez la duchesse de **, et je fus bien agréablement surpris d'y rencontrer celle que je cherchois si inutilement. Nous n'étions que trois : la duchesse de ** étoit disposée à s'attendrir, et avoua à son amie qu'elle étoit instruite de ses chagrins. Nous la plaignîmes tous deux; envain s'obstina-t-elle pendant quelque tems à nous les cacher, elle finit par nous avouer ce que madame de Luynes nous avoit déja dit.

On ne peut se peindre mon plaisir d'entendre une femme que j'aimois, entrer en rougissant dans de petits détails de ménage. Quand elle s'arrêtoit, elle étoit encouragée par la duchesse de **, à continuer le récit qu'elle nous faisoit. Je vis qu'elle aimoit encore son mari; mais que la conduite qu'il

tenoit devoit nécessairement entraîner la chûte de la femme. Je la regardois avec la persuasion que tout ce que je voyois, et ce qui échappoit à mes regards, seroit bientôt en ma possession. Je connoissois assez les femmes pour savoir qu'on doit tout attendre d'elles, quand on est assez adroit pour profiter de deux passions qui les anime, la vengeance et l'attrait du plaisir.

Devenu confident, la consigne qui me faisoit fermer la porte de la princesse de *** fut levée. J'allois souvent la voir, et je la plaignois de bonne-foi de ne pas avoir un mari qui sût mieux apprécier son mérite. Je lui dis que si ma femme lui eût ressemblé, je me serois trouvé très-heureux d'avoir des droits sur elle : que, bien loin de les négliger, je me serois empressé d'en jouir. Je l'assurai que j'aurois bien aimé une épouse qui lui ressemblât, et que le hasard m'avoit bien mal servi, en ne me procurant pas le plaisir de la voir dans un tems où nous étions libres tous deux. Je pensois ce que je disois, et quand on sent vivement ce qu'on dit, on est presque toujours éloquent.

La persuasion entroit dans le cœur de la princesse de *** : elle me taisoit encore



qu'elle m'aimoit : mais ses yeux étoient plus indiscrets, j'y vis mon bonheur et les plaisirs qui m'attendoient.

La maréchale de Villars étoit venue à Paris, et avoit emmené avec elle la princesse de ***. Elle m'avoit fait dire d'aller la voir, et il avoit fallu lui promettre de retourner à sa campagne. J'avois promis comme contraint, ignorant si la princesse voudroit être de la partie ; mais quand j'appris son départ, je me disposai à m'y rendre au plutôt.

La veille au soir du jour où je devois partir, je rencontrai le bon-homme Michelin qui passa près de ma voiture. Il étoit en grand deuil ; un mouvement involontaire me fit tirer le cordon pour arrêter. J'appris avec un saisissement qui me fit mal, qu'il y avoit deux jours que sa femme étoit enterrée. Cet homme versa un torrent de larmes en me parlant. J'étois ému, et malgré moi je sentis couler mes pleurs. Trouvant le lieu peu favorable pour s'expliquer, je le fis monter dans ma voiture, après lui avoir demandé s'il pouvoit venir un instant chez moi. Nous y fûmes bientôt rendus, et là, le bon marchand se mit à sangloter plus que jamais.

Quand sa douleur fut un peu calmée, il me dit qu'il avoit perdu la plus sage et la plus respectable des femmes ; que je savois bien que quand j'étois venu chez lui, il m'avoit fait remarquer le chagrin de sa femme. Il ajouta que depuis il n'avoit fait qu'augmenter; qu'en vain il avoit cherché les occasions de la distraire, que tout avoit été inutile. Voyez, M. le duc, ce que c'est que de nous, continua-t-il, comme la maladie nous ôte tout jugement! Cette pauvre femme qui étoit la douceur, la vertu même, m'a demandé pardon avant de mourir, comme si elle m'eût offensé ! J'aurois pu m'amuser de sa bonhommie, si j'avois été moins agité : mais j'étois réellement affecté, et je ne m'occupois que de la mort de la pauvre madame Michelin. Je craignois bien d'en être l'auteur, et j'éprouvois un reproche intérieur qui me mit mal à mon aise.

Il m'apprit, en continuant son récit, qu'il avoit mené sa femme à Saint-Cloud pour la dissiper ; que n'ayant pu avoir de voiture pour revenir, elle avoit fait une partie du chemin à pied; qu'elle avoit eu fort chaud, et que s'étant ensuite réfroidie, elle avoit eu une fluxion de poitrine; qu'étant foible

et

et malade depuis long tems, elle n'avoit pu la supporter; qu'elle avoit un ver rongeur qui la minoit depuis long-tems, mais qu'il ne pouvoit savoir ce que c'étoit. Cet homme se perdit en raisonnemens pour deviner la cause des peines de sa femme, que je devinois très facilement.

Je reçus le même soir une lettre de madame Renaud, qui m'apprenoit la mort de son amie. Je vais la copier à cause de sa singularité.

MONSIEUR LE DUC,

« Une bonne femme, qui n'a commis » d'autre faute, ainsi que celle qui vous » écrit, que de vous trop aimer, est morte » avant-hier entre mes bras. Votre manière » d'agir envers elle lui a bien fait faire son » purgatoire en ce monde-ci : aussi, je crois » bien fermement que la pauvre défunte est » en paradis, où elle m'a bien promis de » prier Dieu pour vous et pour moi ; car » vous saurez que, tout en pleurant les pé- » chés que vous lui avez fait faire, elle pen- » soit encore à vous. Elle m'a chargé de » vous écrire qu'il falloit vous convertir,

» parce que, non-seulement vous aviez vos
» péchés à expier, mais encore ceux des
» autres. Elle m'a bien dit qu'elle vous par-
» donnoit; ainsi vous aurez cela de moins
» sur votre conscience. J'ai été si troublée,
» que je n'ai pu vous mander plutôt ce dont
» j'ai été chargé pour vous par les dernières
» volontés de madame Michelin. Elle a fait
» la plus belle mort qu'il soit possible de
» voir; et si vous en aviez été le témoin,
» cela vous auroit percé le cœur. Elle de-
» mandoit pardon à tout le monde. Quand
» nous étions seules, elle me parloit conti-
» nuellement de vous, et elle pleuroit sa
» foiblesse, qui est bien la mienne. Elle m'a
» bien recommandé de vous dire de faire un
» retour sur vous-même, parce qu'on ne
» sait pas, comme vous voyez par elle,
» qui meurt et qui vit. Elle m'a aussi fait
» promettre de ne plus vous voir, pour ne
» pas exposer mon salut. Cependant, si vous
» vouliez être sage, cela n'empêcheroit pas
» que je vous offrisse à déjeûner, pour cau-
» ser ensemble de cette bonne amie, qui est
» morte comme une sainte ».

Je suis, &c.

Je n'étois pas d'humeur à accepter sa proposition, et je lui fis réponse que j'étois trop désolé de la nouvelle que j'apprenois pour retourner dans une maison où tout me rappelleroit un triste souvenir : que je l'engageois à tenir parole à madame Michelin, et à exécuter les dernières volontés de son amie.

Je passai cette soirée assez tristement : mais je savois déjà qu'il n'est pas prudent de se concentrer dans sa douleur, et j'allai chez la duchesse de **, où je trouvai Gontault. Il ne fut question que du voyage de la princesse de ***, et le plaisir d'entendre parler d'elle me rendit bientôt ma belle humeur.

La duchesse de ** plaisanta beaucoup Gontault de l'intérêt qu'il témoignoit pour son amie ; il ne s'en cacha pas, convint qu'il en étoit fort amoureux, et qu'il donneroit tout au monde pour lui plaire. Je voulus savoir s'il étoit bien avancé avec elle; mais son récit me confirma qu'il n'étoit pas écouté. Mon amour-propre en fut satisfait : on jouit, quand on entend les plaintes de ses rivaux.

Je fus reçu à la campagne comme je m'y

attendois, c'est-à-dire, très-bien; la maréchale fut d'une gaieté folle. La princesse de *** témoignoit une gaieté douce, qui formoit un contraste bien plus intéressant à mes yeux. La maréchale me dit bas, à souper, de ne me pas coucher sans venir causer dans sa chambre quelques instans avec elle. Je parus très-empressé à lui obéir, et dans le fond du cœur, j'enrageois de cette contrainte, parce que j'avois projeté de rendre une visite à la princesse.

Le lendemain matin je fus dédommagé; je la vis sortir pour aller se promener dans un bois charmant, qui étoit à cent pas du château, et l'amour guida bien vîte mes pas du même côté. Elle entendit marcher derrière elle, et s'arrêta en me voyant. Je lui pris la main, que je baisai. Je lui témoignai le plaisir que j'avois de la revoir, et elle fut assez vraie pour ne pas me cacher celui qu'elle éprouvoit. Une heure passa délicieusement à raisonner sur l'amour; ses yeux se mouilloient de ces larmes délicieuses que le plaisir fait répandre : nous parlâmes de son mari, et en la fixant amoureusement, je l'assurai qu'il étoit incroyable qu'il pût la négliger. Il n'a donc les yeux de personne,

m'écriai-je! La princesse de *** entra avec moi dans les détails les plus intéressans. Elle me parla de la conduite de son mari dans son intérieur, des ménagemens qu'elle gardoit avec lui pour ne pas troubler sa tranquillité. Elle me conta qu'un soir, lassée d'avoir entendu pendant deux jours son mari soupirer, et de le trouver plus triste qu'à l'ordinaire, elle s'étoit hasardé de lui demander ce qu'il avoit. Ne recevant aucune réponse, elle avoit ajouté qu'il ne l'aimoit pas.

Ce mot fit sortir le prince de *** de sa léthargie. « Je n'aime point mon Hortence! » ô ciel! elle le croit, s'écria-t-il! que je » suis malheureux! C'en est fait, voilà ma » tranquillité perdue! Je fais son malheur, » je le sais; je ne m'en consolerai jamais ». Elle fut obligée de calmer l'agitation qu'il paroissoit avoir, en l'assurant qu'elle badinoit. La princesse de *** se jeta dans ses bras : elle s'attendoit que le dénouement de cette scène seroit heureux pour elle ; mais il fut borné à quelques baisers, et le mari, aussi glacé qu'à l'ordinaire, se retira sans confirmer son bonheur.

Il est facile de concevoir l'état où pouvoit

être une femme dans un pareil moment. Si on avoit l'art de deviner ceux qui sont favorables, le nombre des femmes subjuguées seroit encore bien plus grand. Le récit de la princesse de *** me fit voir combien son caractère étoit doux, liant, et fait pour la société. Je brûlois d'être à la place de cet inimitable mari; et je promis bien de lui faire voir une différence si grande entre lui et moi, qu'elle auroit lieu d'en être étonnée. Nous nous séparâmes très-contens; elle me pria de ne pas lui marquer plus de préférence qu'à une autre, pour éviter tous les propos.

La maréchale s'étoit accoutumée à me faire venir tous les soirs causer avec elle, et je ne savois comment faire pour ne pas continuer. Je vis qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que de contrefaire le malade Mais ce qui m'effrayoit étoit la diète qu'il falloit faire, pour faire croire à ma maladie. Je dis à mon valet-de-chambre que j'avois des raisons de santé pour rester tranquille un jour ou deux dans ma chambre, et que je le chargeois de m'avoir à manger, sans qu'on sût qu'il m'en apportât. L'ordre fut exécuté.

Le lendemain matin, mon valet-de-chambre publia dans le château que j'avois passé une nuit affreuse, et que j'étois très-malade. L'alarme fut bientôt répandue. La maréchale accourut la première; ce fut des soins qui m'étoient fort à charge; elle amenoit avec elle son chirurgien. Je me plaignis d'une colique d'estomac affreuse; l'Esculape me trouvoit sans fièvre : cependant il crut devoir ordonner des calmans. Je faisois des contorsions pour mieux jouer mon rôle : on étoit surpris de ne pas me trouver plus changé; mais la maréchale me croyant déjà mort, disoit que le mal n'avoit pas encore eu le tems d'altérer mes traits. Elle voulut me faire prendre elle-même une potion qui venoit d'être préparée. Je m'en défendis en vain; des larmes, des prières, me firent céder, et je bus bien à contre-cœur le breuvage qui m'étoit si peu nécessaire.

J'allois prier les dames qui étoient dans ma chambre de se retirer, quand celle pour qui je jouois cette comédie arriva. Je me gardai bien de marquer le désir que j'avois d'être seul. Elle s'approcha de mon lit avec l'air de la plus tendre inquiétude, me prit la main qu'elle serra; ses regards se fixèrent

sur moi, et jamais il n'en fut de plus éloquens. Je passai un moment délicieux, et je crois que si ma maladie eût été réelle, il eût été capable de me rendre la santé.

Enfin la maréchale, elle-même, dit qu'il falloit me laisser tranquille ; que la multitude des spectateurs devoit me fatiguer, et que la chose qui m'étoit le plus nécessaire étoit le repos.

La princesse de *** eut l'air de s'arracher plutôt que de s'éloigner naturellement de moi ; son visage exprimoit l'agitation de son ame : tout le monde sortit. La maréchale seule voulut s'établir près de mon lit, en ajoutant qu'elle seroit ma garde. Ce n'étoit pas mon compte, et j'eus grand soin de m'opposer à cet excès de zèle. J'eus bien de la peine à la déterminer de se retirer ; il fallut les plus vives instances, et la menacer de me lever si elle persistoit plus long-tems.

Quand elle fut partie, je fis jetter tout ce qui avoit été préparé pour moi, et qu'on m'avoit bien recommandé de prendre. Je me mis à écrire, et j'ordonnai à mon valet-de-chambre de ne laisser entrer que le chirurgien et la princesse de *** ; et quand elle seroit chez moi, de garder soigneuse-

ment l'antichambre, pour dire à tout le monde que je dormois.

La maréchale vint plusieurs fois, et ne pouvant entrer, elle envoya le chirurgien, à qui je prescrivis d'annoncer que j'avois le plus grand besoin de tranquillité. Mon valet-de-chambre étoit interrompu par tous les gens du château qui demandoient de mes nouvelles : mais la princesse de *** ne paroissoit pas ; elle avoit seulement envoyé ; ce qui ne me suffisoit pas.

Les provisions que mon valet-de-chambre avoit préparées, me devinrent très-nécessaires ; car je crois n'avoir eu jamais plus d'appétit que ce jour-là. La privation d'un besoin le rend plus vif et plus urgent. Je fis un très bon repas, sans apprêt, sans abondance de mets ; la faim donnoit, à ce que je mangeois, un goût exquis.

Sur le soir, la princesse vint demander elle-même à mon homme comment je me portois. Elle hésita pour entrer, crainte de me déranger ; sa leçon étoit faite, de manière qu'il eut grand soin de la déterminer à me rendre visite. Il l'annonça, j'étois sur mon lit, et je lui fis signe de faire la sentinelle la plus exacte.

Elle trembloit, et sa timidité avoit un charme inexprimable pour moi. L'intérêt qu'elle me témoigna étoit si vrai, si délicieux, que j'oubliai le rôle que j'avois commencé à jouer, pour me livrer au plaisir que j'éprouvois. Je lui dis que sa présence avoit dissipé la maladie, et qu'un médecin comme elle faisoit fuir le mal. Je la pris dans mes bras, elle voulut se défendre; mais malgré elle, je l'entraînai sur le lit : « Voilà donc, » lui dis-je, la divinité négligée par un » mari qui n'en connoît pas le prix ! Que » de détails enchanteurs devroient fixer con- » tinuellement son hommage ! Quelle jolie » main ! en même-tems je la couvris de bai- » sers. Quels bras ! peut-on ne pas presser » contre son cœur une taille aussi déliée » ? En lui parlant ainsi, je la serrois avec transport; son cœur palpitoit, le mien étoit agité : ils parurent s'entendre, et ce fut le signal du bonheur. Quelques cris voulurent échapper, mais ma bouche les arrêta. Je parlai du valet-de-chambre qui pouvoit nous entendre, et la princesse de ***, craintive, entraînée par le plaisir, ne suivit plus que la loi qu'il lui imposoit.

Chacun de ses charmes reçut une offrande

particulière, et je la dédommageai, quoique rapidement, d'avoir été délaissée si longtems. La princesse de ***, revenue à elle-même, fut étonnée des transports que je faisois paroître : elle me croyoit fort malade, et cependant ce tête-à-tête lui prouvoit que je me portois à merveille. Je l'assurai que ma maladie étoit imaginaire, et que tout ce que j'avois fait n'avoit d'autre but que de l'attirer dans ma chambre. Je la priai de m'accorder de passer la nuit avec elle. Le tems que nous venions de passer ensemble, quoique très-court, lui avoit fait voir qu'il y avoit une grande différence entre son mari et moi; et après quelques légères objections, la permission que je demandois me fut accordée. Nous convînmes qu'à minuit je frapperois doucement deux coups à la porte de sa chambre, et que ce seroit le signal pour qu'elle ouvrît.

Aussitôt qu'elle fut sortie, mon valet-de-chambre eut ordre d'introduire tous ceux qui se présenteroient; en moins d'une heure, j'eus presque toute la société du château réunie dans ma chambre. On me trouva beaucoup mieux, et la maréchale attribua

mon rétablissement au repos que je venois de prendre. Je dis que j'étois très-foible, et que je croyois bien qu'il me faudroit quelques jours pour me rétablir complettement.

J'attendis l'heure de mon rendez-vous avec impatience, et je m'y rendis avec plus de plaisir encore. Au signal convenu, je fus introduit; et tandis qu'on me croyoit dans mon lit, reprenant des forces par un sommeil bienfaisant, je goûtois les plaisirs les plus parfaits de l'amour. Mon amie connut de nouveau la différence énorme qui règne entre un amant qui aime, et un mari dont la sensibilité ne consiste que dans des phrases. Le prince lui disoit seulement quelquefois qu'elle étoit charmante; et moi, je ne perdis pas un instant de cette nuit pour le lui prouver. Je la quittai avant le jour, et ce ne fut pas sans sermens réciproques de nous rester fidèles.

La maréchale vint dès le matin s'informer elle-même de ma santé; et comme la fatigue de la nuit m'avoit rendu un peu pâle, elle s'écria qu'on voyoit à ma figure combien j'avois souffert! Elle m'engagea très-vivement à garder la chambre. Mais malheureu-

sement mes provisions n'avoient point été renouvelées, et j'éprouvois une faim qui me faisoit craindre la diète.

La princesse de *** vint avec les autres femmes savoir de mes nouvelles, et je profitai d'un moment où elle seule pouvoit m'entendre, pour la charger de chercher les moyens de réparer mes forces. Je me sentois foible, et j'avois grand besoin de manger : elle revint peu de tems après, quand les visites furent finies, avec tout ce qui m'étoit nécessaire ; et ce léger repas, préparé des mains de la beauté, me sembla mille fois plus délicieux.

Elle s'échappa dans la journée pour me rendre visite à l'insçu de tout le monde, et je lui proposai un second rendez-vous pour la nuit ; elle balança un peu, mais l'amour le fixa bientôt pour la même heure que la veille.

Cette nuit ne fut pas moins heureuse que la précédente. La princesse de ***, qui, comme une autre, avoit des sens qui lui commandoient quelquefois, trouva dans un amant adroit tous les secours pour les faire parler davantage : elle fut étonnée de l'attrait d'un plaisir qu'elle connoissoit à peine,

et que j'avois le talent de lui multiplier; son ravissement étoit une nouvelle jouissance pour moi : j'avois le bonheur d'avoir une écolière docile, toujours enchantée des découvertes que je lui faisois faire, et qui n'avoit reçu de son premier maître que de foibles leçons élémentaires qui s'étoient presque oubliées depuis si long-tems qu'elles avoient été données. Je passai jusqu'au jour des momens délicieux, que je ne puis comparer qu'à ceux que la duchesse de ** m'avoit procurés.

Ma princesse partoit ce même jour pour Paris, et j'eus grand soin de descendre dans le salon avant que l'on vînt me faire aucune visite. J'annonçai que, me portant beaucoup mieux, j'étois résolu de retourner chez moi, où peut-être mon médecin me purgeroit. La maréchale voulut s'opposer à mon départ; mais me voyant déterminé à partir, elle me dit qu'il falloit au moins de la compagnie à un malade, et que la princesse de *** ne refuseroit sûrement pas de me donner une place dans sa voiture, au lieu de m'en aller seul dans la mienne.

Je n'avois osé le proposer, de crainte de faire naître aucuns soupçons; mais la char-

mante maréchale leva tous les obstacles, et me rendit le service le plus signalé. J'affectai d'appréhender de gêner la princesse de ***, qui me répondit que des amis indisposés n'étoient jamais à charge à la véritable amitié. Il fut décidé par la maréchale, qui prononçoit en souveraine, que la femme de chambre de la princesse iroit dans ma voiture avec mon valet de chambre, et que, pour être moins gênés, nous ne serions que nous deux dans la sienne. Cette disposition nous fournit un tête-à-tête, qui nous fit également plaisir.

De retour à Paris, je reçus des lettres de reproches de madame Daverne qui avoit été maîtresse du régent, et que je n'avois eu que pour le plaisir de le faire c.... Je m'étois amusé à faire la cour aux femmes qu'il avoit, et ce n'étoit pas la première fois que son rival fut heureux. Ce prince n'étoit pas jaloux; il me rencontroit toujours sur ses pas, et quelquefois il avoit un peu d'humeur quand il se trouvoit supplanté : mais elle ne duroit pas.

Il m'avoit presque surpris sur le fait avec madame la duchesse de Berri ; on sait qu'il témoigna toujours l'intérêt le plus tendre

à ses filles, et cependant il fermoit les yeux sur leurs foiblesses, content de les partager. Mon aventure avec mademoiselle de Valois, depuis madame de Modène, qui arriva quelque tems après, vous paroîtra sans doute assez singulière ; mais il ne faut point anticiper sur les faits.

J'étois brouillé avec mademoiselle de Charolois. Je n'étois plus exposé à être suivi : car quand la jalousie la dominoit un peu, j'étois bien certain de ne pas faire un pas sans espion. Un jour même un de mes gens en battit un si fort, qu'il mourut quelques jours après; je fus obligé d'écrire à d'Argenson pour qu'il imposât silence à sa femme qui vouloit se plaindre. Cette princesse étoit belle, mais altière ; son amour étoit emporté, plutôt que tendre ; cependant dans des momens, personne ne paroissoit plus sensible. Quand elle se croyoit aimée sans partage, rien n'étoit au-dessous d'elle pour plaire à son amant : mais le moindre soupçon l'aigrissoit ; elle se souvenoit alors qu'elle étoit princesse du sang, et son air impérieux auroit pu imposer à tout autre qu'à moi. Bientôt elle vit qu'elle prenoit une

une peine inutile, et elle cessa dans sa colère de me parler de son rang.

Nous avions souvent des querelles ensemble, mais les moindres avances de ma part nous raccommodoient. Les ruses qu'elle employa pour nous voir sont incroyables; je vous les raconterai, quand je parlerai d'elle après notre réconciliation. Je vais vous rapporter, en attendant, une aventure qui l'auroit entièrement perdue dans sa famille qui voyoit d'un mauvais œil ses liaisons avec moi, si elle eût été publique, comme elle devoit l'être.

Nous avions coutume de nous voir dans le jardin de l'hôtel de Condé, les jours où il n'y avoit pas de lune; et là, sur un ban qui étoit isolé à l'extrémité du jardin nous causions de nos amours. Quelquefois la chambre d'une femme de garderobe de la princesse nous servoit d'azile pour des conversations plus particulières. Comme elle n'aimoit pas se servir d'un tiers, nous usions bien rarement de ce moyen, parce qu'on pouvoit la voir entrer chez cette femme, ce qui auroit paru suspect. Un jour qu'elle étoit libre, elle me fit dire de me trouver

vis-à-vis l'église des Cordeliers : nous nous y étions déja donné plusieurs rendez-vous les soirs où le clair de la lune nous bannissoit du jardin. Elle s'habilloit alors très modestement, s'enveloppoit la tête dans une coëfe, et suivie de cette femme qui parloit seule au suisse pour entrer et sortir, elle passoit pour une amie, cet homme étant loin de soupçonner que ce fût la princesse qui sortoit à pied.

Rendue au lieu prescrit, cette femme la quittoit quand j'arrivois ; elle alloit chez une parente dans le voisinage, et revenoit à l'heure donnée. Je ne me servois pas de ma voiture ; j'en avois une de louage ; la princesse s'y plaçoit à côté de moi ; et tout en roulant dans Paris, cette mesquine voiture se changeoit pour nous en autel de l'amour. Le jour que je viens de citer, fit naître les mêmes plaisirs ; mais la princesse qui, dans notre course, avoit gagné un mal de tête assez violent, fatiguée par les cahos de la voiture, qui étoit ce jour-là beaucoup plus dure qu'à l'ordinaire, me proposa de descendre pour continuer à pied le chemin qui nous restoit à faire jusqu'aux Cordeliers. Elle espéroit que la marche et

le grand air lui ôteroient ce désagréable mal de tête.

Nous étions sur le pont neuf. A l'entrée de la rue Dauphine, un homme assez mal mis, une espèce de marchand vint près de nous, et après avoir considéré la taille de mademoiselle de Charolois, dont le visage étoit en partie caché, il s'écria : c'est elle, je la retrouve. Cette exclamation effraya la princesse, qui me pressa d'aller plus vite. Mais notre homme ne nous abandonna pas, et eut l'insolence de vouloir lever sa coëfe pour la voir encore mieux. Elle jetta un cri. Un coup de poing bien appliqué au milieu du visage, fut son salaire, et le fit reculer quelques pas. Le sang coula du nez; il fit un bruit épouvantable, en heurlant au voleur! au meurtre! c'est ma femme qu'on enlève! Nous précipitions notre marche; je vis bien que cette scène alloit devenir désagréable; je rassurai la princesse, je la conjurai de n'avoir pas peur, et de ne point parler.

Des marchands sortis de leurs boutiques aux cris de cet homme, s'opposèrent à notre passage. J'étois sans armes, mis très simplement, et je vis que la résistance étoit

inutile. Le guet qui malheureusement faisoit sa ronde dans ce quartier fut appellé, et je jugeai qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de demander moi-même d'être conduit chez un commissaire. L'homme nous avoit joints, en criant toujours qu'on lui rendît sa femme. Le peuple qui l'accompagnoit crioit aussi haro sur nous, et il témoignoit sa joie de nous voir punir.

L'état de la princesse étoit affreux ; elle trembloit d'être reconnue, et elle maudissoit sa funeste envie d'aller à pied. Nous arrivâmes chez le commissaire de la rue de la Comédie françoise. Notre homme, ou plutôt notre diable, recommença ses plaintes devant lui, et prétendit plus affirmativement que jamais, que la princesse étoit sa femme. C'étoit un parfumeur de la rue de Bussi, dont la compagne étoit disparue depuis deux ans, et qu'il croyoit enlevée. Je vis que le commissaire se disposoit à instrumenter. L'homme avoit déjà demandé que la princesse se découvrît tout à fait; il s'étoit approché d'elle, en parlant avec menace du couvent, de punition. Toute ma crainte et la sienne étoient qu'on ne la reconnût. Je m'approchai du commissaire, en lui di-

sant bas : prenez garde à vous ! je suis le duc de Richelieu, je ne veux pas être nommé. Cette déclaration changea le visage du bonhomme, qui fronçoit déjà le sourcil en nous regardant, tant il étoit porté pour le plaignant !

J'interpellai alors le prétendu mari de mademoiselle de Charolois, et lui dis : cette dame est ma maîtresse ; je veux bien vous dire qu'elle est à l'opéra : mais ce n'est pas votre femme que je n'ai jamais ni vue ni connue. Il est fort aisé de vous en convaincre ; mais songez que si vous persistez dans votre plainte, je vous fais mettre à bicêtre.

Je crus qu'à ce mot, cet homme alloit sauter au plancher; à Bicêtre! un bourgeois de Paris, qui reprend son bien où il le trouve.... ! En même tems il voulut prendre la princesse par le bras ; un second coup de poing le punit de sa témérité. Le commissaire haussant la voix, lui dit qu'il lui manquoit, qu'il voyoit bien que sa plainte étoit sans fondement, et que pour le punir d'avoir fait arrêter des personnes respectables, et d'oublier le respect dû à la justice, il le condamnoit à aller coucher au châte-

let. Ce fut des cris, des juremens qui hâtèrent encore sa punition, et le lendemain d'Argenson donna ordre de le faire transporter à Bicêtre, où il resta six mois pour lui apprendre à être plus circonspect.

Nous restâmes chez le commissaire jusqu'à ce que la foule qui étoit à la porte fût écoulée. Il me fit mille excuses de ne m'avoir pas d'abord rendu tous les honneurs que mon rang lui prescrivoit ; il m'offrit d'aller lui-même chez le lieutenant de police, pour lui faire signer l'ordre de conduire à Bicêtre le marchand qui nous avoit insultés. Enfin nous eûmes lieu d'être satisfaits de lui. J'eus occasion de rendre par la suite service à cet homme, et je le fis avec plaisir. Il nous fit envoyer chercher une voiture, et je conduisis la princesse, qui n'étoit point encore remise de sa peur, aux Cordeliers, où sa fidèle compagne l'attendoit. Elle me promit bien de ne plus s'exposer ainsi par la suite ; et cette aventure la guérit de l'envie de me donner des rendez-vous à peu près semblables, qu'elle ne manquoit pas de multiplier toutes les fois qu'elle le pouvoit.

J'étois donc délivré pour ce moment des

importunités de mademoiselle de Charolois, qui étoit presque toujours instruite de mes démarches, et dont je redoutois la jalousie surveillante. Je m'étois aussi débarassé de madame de Guébriant, qui, pendant une absence que je fis, avoit cherché à se consoler avec de Broglie, et qui m'écrivit à mon retour, une lettre, où elle me témoignoit ses chagrins sur mes infidélités. Elle ignoroit que j'étois instruit de sa conduite; et ses reproches me parurent si déplacés, j'en fus si piqué, que dans mon humeur, je mis au bas de cette lettre, qu'elle terminoit en me priant de lui envoyer ma voiture au Palais-royal, dans la cour des cuisines:

« Votre rendez-vous est bien choisi;
» vous pouvez rester dans la cour des
» cuisines, car vous n'êtes faite que pour
» charmer des marmitons : adieu mon
» petit ange! »

On peut bien se persuader que je n'entendis parler d'elle de long-tems. Je fus bien aise de n'être plus troublé par personne, pour me livrer sans contrariété au goût que j'éprouvois pour la princesse de ***,

et que je croyois encore devoir être de plus longue durée que les autres.

L'appartement que j'avois fait meubler pour la pauvre Michelin, nous fut très utile : je lui en donnai une clef; le plus diligent attendoit l'autre, et nous nous y écrivions la conduite que nous devions tenir. La princesse de *** vouloit conserver une réputation intacte, et m'avoit prescrit de lui faire peu de visites : elle vouloit que dans la société je ne parusse lui accorder aucune préférence; le tête-à-tête nous dédommageoit bien de cette petite contrainte. La duchesse de **, chez qui je la voyois souvent, n'eut aucun doute de notre liaison. J'étois instruit de presque toutes les visites qu'elle faisoit, et soit dans une maison ou l'autre, un seul mot dit à la dérobée, nous indiquoit notre rendez-vous. Jamais nous ne paroissions ensemble, et j'aurois défié au plus fin, de deviner notre intrigue. Aussi, c'est je crois la seule qui n'a point été connue. Elle ne fut pas longue; mais pendant huit mois qu'elle dura, elle échapa à la malignité du public.

Un jour je trouvai dans l'appartement,

une longue lettre de la princesse de *** , sur laquelle je vis encore des traces de ses larmes : elle m'apprit que son mari, après avoir été absolument congédié par madame Dornano , n'avoit probablement rien de mieux à faire, que de devenir amoureux d'elle : qu'elle avoit d'abord pris ses soins pour une plaisanterie, mais que la suite lui avoit fait voir qu'il cherchoit véritablement à se raccommoder ; que son amour pour moi, lui rendoit les caresses de son mari odieuses, et qu'elle mourroit plutôt que de m'être infidèle : car elle regardoit comme une infidélité, de remplir les devoirs de l'hymen qu'il avoit si long-tems négligés. Elle me faisoit part d'une scène presque tragique, qui étoit arrivée la nuit même.

Il avoit voulu partager sa couche : en vain lui avoit-elle dit qu'elle étoit malade, rien ne put l'empêcher d'entrer dans son lit. Le prince, qui dans le tems qu'il étoit aimé, avoit dédaigné la jouissance d'une femme qui gémissoit souvent auprès de lui de son abandon; qui, pendant deux ans, avoit irrité des desirs sans les satisfaire, revenoit, par une fatalité assez commune,

reprendre des droits qu'il avoit négligés, dans le moment où le cœur de la princesse n'étoit plus à lui. Elle voulut se sauver du lit; mais retenue par son mari, qui cherchoit à profiter de son avantage, elle marqua une résistence et une opiniâtreté qui l'étonnèrent. Rien ne lui parut plus affreux que d'être infidèle à l'amant qu'elle adoroit; elle menaça son mari, s'il continuoit, de tourner sa fureur contre elle-même, en se cassant la tête contre la table de nuit.

Le prince effrayé, rendu plus calme par la fatigue qu'il avoit essuyée dans ce combat qui avoit duré long-tems, promit à sa femme d'être plus tranquile, si elle vouloit l'écouter. Il se plaignit du refus constant qu'elle avoit fait, et l'assura que puisqu'il étoit assez malheureux pour ne pas rentrer en grace, il employeroit à l'avenir tous les moyens de faire la paix. Il convint de ses torts, jura de les réparer et d'adorer toute sa vie une femme à laquelle il n'avoit pas rendu assez de justice. Il sortit alors, en donnant sa retraite comme une première preuve de sa soumission, et du desir qu'il avoit de lui plaire.

Cette lettre me rendit jaloux; je trouvai

étonnant qu'un mari qui n'avoit pas pris garde à sa femme, voulût la reprendre sans motif. Je m'étois habitué à l'idée de posséder seul la princesse de ***, et je ne pus supporter celle du partage. Je lui écrivois, quand elle arriva; elle me confirma ce qu'elle m'avoit écrit; ses craintes augmentoient; le prince la quittoit peu; il étoit aux plus petits soins, comme l'amant le plus tendre : mais elle m'avoua que son attachement pour moi lui rendoit affreux ce qui auroit fait jadis son bonheur. Je l'engageai fort à persister dans la résolution où elle étoit de ne pas céder. J'eus grand soin de lui dire que son mari n'étoit à présent si ardent à la poursuivre que par contrariété, par entêtement, parce qu'il voyoit que ses poursuites lui faisoient de la peine, et je n'en eus pas beaucoup à persuader une femme à qui le cœur disoit tout ce que je lui conseillois.

Ce fut sur un lit de repos qu'elle me jura, en m'embrassant, de mourir plutôt que d'accorder aucun droit à son mari, ils devoient être tous pour moi; l'amour me les donnoit, l'amour heureux faisoit le serment de me les conserver exclusivement. Des transports multipliés accompagnèrent ce

serment, et sur le plus charmant autel du monde, je promis en le couvrant de baisers, de me souvenir à jamais de ce moment délicieux et du sacrifice qu'on venoit de me faire.

Le prince de *** étoit amoureux de bonne foi de sa femme. Son amour s'étoit augmenté d'autant plus qu'il avoit été moins bien accueilli. Supplanté par un rival heureux ; banni de chez madame Dornano, la raison la lui montroit comme une coquette qui s'étoit amusée à le tyranniser. Le bandeau de l'amour étoit tombé ; il la voyoit telle qu'elle étoit ; altière, impérieuse, sacrifiant tout à ses caprices, et il ne put concevoir comment il avoit eu le courage de vivre si long-tems avec elle. Il sentit le tourment que fait éprouver une femme dont le caractère est si prononcé, et que toutes les bonnes qualités disparoissent, quand on n'a point un esprit liant dans la société.

La comparaison qu'il fit d'elle avec sa femme, lui fit connoître encore mieux le prix de la princesse ; c'étoit un trésor qu'il avoit enfoui. La douceur lui parut la première vertu d'une femme ; sans elle, il est bien rare d'être heureux. Il en avoit fait

l'expérience. Il trouvoit ce bonheur chez lui ; la princesse étoit très-jolie, mais son caractère doux, se pliant à tout, étoit le premier de tous les biens pour un époux.

Les assiduités du prince, que nous crûmes ne devoir durer qu'un instant, redoublèrent de jour en jour. C'étoit un amant craintif et timide, qui épie toutes les occasions de plaire à sa maîtresse. Il ne doutoit pas que sa femme ne fût piquée de sa conduite passée; mais il espéroit que celle qu'il tenoit actuellement la rendroit à lui plus amoureuse que jamais.

Cependant il s'apperçut qu'il ne faisoit aucun progrès; il crut que l'influence des amis de sa femme accéléreroit le moment fortuné qu'il attendoit avec impatience. Il s'adressa à la duchesse de **, qui devint la confidente de ses chagrins, et qui chercha à réconcilier les deux époux. Je savois tout par elle, et je m'arrangeois en conséquence.

La princesse de *** qui étoit obsédée par son mari, pouvoit venir bien moins souvent à l'appartement. J'allois, comme nous en étions convenus, rarement chez

elle; et le vuide qu'il falloit remplir, me rendit à la société. Ce fut dans ce tems que je me liai avec la marquise de Villeroi, que je connus plus intimement dans la suite.

J'allois aussi très-fréquemment chez la duchesse de **, où je trouvois le prince de *** qui lui contoit ses peines. Je repris par le désœuvrement, du goût pour elle, et je résolus de renoner. Je ne crus pas la chose difficile, parce qu'elle me témoignoit beaucoup d'amitié. Une occasion accéléra la réussite du nouveau plan que j'avois fait.

Le père de la princesse de *** étoit tombé malade à la campagne, et sa fille y étoit accourue. La duchesse de ** partoit aussi pour Mantes, et quoique mademoiselle de Charolois m'eût déjà fait pressentir pour une réconciliation, je préférai aller surprendre la duchesse de **, à qui mon arrivée fit grand plaisir. Je m'étois muni de la clef que j'avois fait faire anciennement, et je voulus éviter toutes les formalités, pour reprendre de vieux droits sur elle. J'employai toute la journée ces moyens de plaire

qui me réussissoient presque toujours, et je crus que je trouverois peu d'obstacles à mon projet.

Depuis que la duchesse de ** s'étoit décidée à vivre en simple amie avec moi, je ne m'étois apperçu d'aucune intrigue. J'allois fréquemment chez elle, et il m'eût été facile de voir si elle accordoit quelques préférences marquées; au contraire, j'avois pris garde qu'elles s'adressoient à moi. Sa bouche qui prononçoit de belles résolutions de sagesse, étoit souvent démentie par des yeux où le plaisir se peignoit malgré elle. J'étois persuadé que j'étois encore aimé; et avec cette persuasion, je me rendis, quand je crus qu'on étoit endormi, à l'appartement de mon amie.

La clef me servit à merveille. La duchesse de ** lisoit et parut fort étonnée de me voir arriver dans un costume qui annonçoit mon intention. « En vérité, M. de » Richelieu! y pensez-vous, me dit-elle? » Quoi! vous avez encore cette clef..... » J'espère que vous allez retourner chez » vous ».

Je m'amusois quelquefois à faire le petit enfant avec elle.... Je me mis à genoux

devant son lit, je joignis les mains, et avec le ton enfantin, je lui demandai pardon de ma témérité. Je lui dis que j'avois peur tout seul, et que je venois auprès d'elle pour être rassuré; que j'étois un pauvre orphelin qu'il falloit proteger, et que le ciel l'avoit bien recommandé.

Mes gestes, ma posture, ma manière de parler, tout la fit rire, et je fus dans son lit avant qu'elle pût proférer un mot. Ce fut là que ses projets s'évanouirent; ils contrarioient trop son cœur, et si la raison avoit pris pendant long-tems l'empire sur lui, il en triompha bien complettement dans ce moment. J'éprouvai aussi un plaisir aussi vif que les premières fois; et mon amour pour la princesse de *** parut s'éteindre entièrement, et avoir changé d'objet. Notre ivresse mutuelle se prolongea long-tems; nous nous dédommageâmes d'une longue privation, et elle s'étonna d'avoir sacrifié à la raison des momens aussi délicieux.

La duchesse de **, d'amie réservée qu'elle étoit pour moi, devint l'amante la plus tendre; tout entiere au bonheur présent, elle ne jetta pas un regard sur l'avenir; elle me dit seulement en la quittant : ah! mon ami;

voilà

voilà une nuit qui va me rendre malheureuse pour long-tems. Je l'assurai que, si elle le vouloit, elle ne le seroit jamais ; je lui promis d'être le plus fidèle qu'il me seroit possible, et je lui dis que si elle m'aimoit, elle devoit fermer les yeux sur de petits écarts de ma raison, où mon cœur étoit rarement pour quelque chose. Il faut bien aimer ses amis avec leurs défauts, reprit-elle, en poussant un soupir.

Le lendemain, je retournai à Paris, espérant recevoir des nouvelles de la princesse de ***, qui devoit m'écrire sous un nom supposé, à l'adresse d'un marchand qui demeuroit près mon petit appartement. Il se nommoit Jory, à la truye qui file. Effectivement, j'y trouvai une lettre par laquelle elle m'apprenoit que son père allant beaucoup mieux, elle espéroit se rendre sous quelques jours à la campagne de notre amie la duchesse de **.

La maréchale de Villars étoit de retour à Paris, et me fit prier d'aller souper chez elle ; j'y trouvai mademoiselle de Charolois, qui daigna à peine laisser tomber quelques regards sur moi ; elle crut me piquer ; mais affectant de ne pas prendre garde à son ton

dédaigneux, je causai beaucoup avec madame de la Rochefoucault qui étoit charmante; les plaisanteries que je lui dis, la firent rire aux éclats, qui attirèrent plusieurs personnes de notre côté; la joie se répandit; j'étois gai à l'extrême, et l'on parut s'amuser de mes folies. La maréchale de Villars ne put s'empêcher de quitter mademoiselle de Charolois, qui causoit avec madame de Soubise, pour venir se joindre à nous, et bientôt toute la société fut des nôtres.

Mademoiselle de Chalorois qui étoit très-fâchée de n'être pas avec les autres, vint enfin nous trouver en disant: on s'amuse donc beaucoup ici. La joie sera bien plus grande encore quand vous y serez, lui répondis-je, en lui prenant la main; et je recommençai l'anecdote que j'étois en train de conter. La princesse dont la figure se dérida, m'en fit compliment, et je vis bien qu'on en tira l'augure de notre réconciliation. Dans le fait, son air aimable annonçoit des prétentions de plaire, et je crus moi-même qu'il ne me seroit pas difficile de reprendre sur elle des droits que j'avois abandonnés. Ce n'étoit pas alors mon

projet, et je sortis immédiatement après le souper, pour éviter toute explication.

Je trouvai en rentrant chez moi, un billet de madame Daverne, qui donnoit une fête à Saint-Cloud, à madame la maréchale d'Estrées, où devoit se trouver M. le régent. Il étoit conçu en ces termes :

« Quoique vous ne méritiez pas qu'on » s'occupe de vous ; quoique vous soyez » l'homme du monde sur lequel une femme » puisse le moins compter, je veux bien » vous prouver encore que je suis une de » celles qui ne peut s'empêcher de penser » à vous. Je donne demain une fête à » Saint-Cloud; et il n'en est pas de bonne » pour moi quand je n'ai pas le plaisir » de vous y voir. Adieu ! je compte sur » vous. »

La curiosité me conduisit le lendemain chez madame Daverne, et elle fut très satisfaite. Il y eut une illumination charmante sur l'eau, un feu d'artifice, et tout fut servi avec une profusion qui annonçoit bien les dons multipliés du régent. Il me fit l'honneur de me dire qu'on ne me voyoit plus au Luxembourg; il ajouta que le lendemain il soupoit chez madame la

duchesse de Berry ; et je vis bien que c'étoit un ordre de m'y rendre.

J'en étois cependant contrarié , parce que je voulois retourner chez la duchesse de ** : mais la nécessité m'imposa de retarder d'un jour. Je me rendis au Luxembourg, où je trouvai madame Daverne, mesdames Parabere, de Gesvres, du Defant. Madame la duchesse de Berry fit très bien les honneurs ; nous étions autant d'hommes ; M. le régent, le marquis de la Fare, Riom, Fargis et moi.

Après le jeu on se mit à table , et M. le régent décida qu'il falloit griser les dames, pour connoître leur caractère dans le vin. La partie fut acceptée , et nous nous trouvâmes tous la tête échauffée. M. le régent, plus étourdi encore par le vin que les autres, chanta des chansons plus que gaies, et les accompagnoit de gestes plus expressifs encore pour les dames : chacun suivit son exemple. Lafare nous proposa de montrer une lanterne magique de sa composition. On prépara l'appartement, et il nous fit passer en revue une partie des gravures de l'Aretin, sur lesquelles il avoit fait des couplets analogues. Pendant l'obscurité nécessaire pour

ce spectacle, chacun s'étoit emparé d'une femme : je voulus égarer mes mains sur une qui étoit près de moi; mais de quelque côté que je cherchasse à les promener, j'en trouvai d'autres qui d'avance occupoient la place. Je fus moins malheureux en m'adressant à sa voisine.

Ce fut en sortant de ce souper qu'il arriva à M. le régent cette aventure singulière, qui prouve à quel point il avoit perdu la raison. Il étoit dans son carosse avec la Fare et Fargis. On garda quelque tems le silence; Fargis et la Fare, par respect, croyant le régent endormi. Mais bientôt il rompit ce silence, en s'adressant à la Fare : mon ami, dit-il, je te prie de me faire un plaisir. A quoi l'autre répondit qu'il étoit prêt d'obéir...... Il s'agit, mon ami, de ne pas me refuser ..... Je veux que tu me coupes la main droite..... La Fare crut qu'il plaisantoit; mais le régent ayant insisté, il répliqua qu'il ne lui obéiroit certainement pas, et lui demanda ce qui le portoit à prendre une résolution si étrange. Le régent plein de vin, lui répondit : comment! tu ne sens pas la puanteur qui sort de ma main, et qu'elle a contractée en caressant les femmes avec

qui nous étions. Je n'ai pu l'ôter en me lavant même avec des odeurs, et ce mélange a produit un goût si pestilentiel, qu'il me fait un mal de tête horrible : je ne veux pas le souffrir davantage : coupe-moi la main. En même tems il la porta au nez de la Fare, qui assura qu'il ne sentoit rien. Ils disputèrent tous deux ; le régent persistant dans la résolution qu'il lui coupât le poignet, et l'autre dans ses refus. Heureusement pour la Fare qu'ils arrivèrent dans cet intervalle au Palais-Royal, où le régent, accablé de sommeil, oublia dans son lit la ridicule demande qu'il avoit faite.

La Fare, encore tout étourdi de ce qui venoit de lui arriver avec le régent, aussi pris de vin que lui, eut l'imprudence de raconter cette aventure à Turgi. Elle vint aux oreilles de madame de Parabere, qui reprocha au régent l'état où il s'étoit mis. Envain madame de Gêvres lui remontra-t-elle qu'elle devoit ménager un amant qui étoit le maître de sa fortune ; rien ne put l'arrêter : les invectives continuèrent, sans doute comme ayant été du nombre de celles que le régent avoit accusées d'avoir répandu sur sa main une odeur aussi infecte. Il voulut connoître

l'auteur d'un pareil propos. La Fare fut nommé; il arriva, et le régent, encore furieux, lui dit que s'il n'étoit pas aussi bon, il le feroit jeter par les fenêtres. La Fare, à genoux, lui demanda pardon, et dit pour excuse, qu'étant encore plus pris de vin que son altesse royale, il avoit trouvé son imagination de se faire couper le poignet si singulière, qu'il n'avoit pu se dispenser d'en parler.

Le régent, toujours en colère, lui tourna le dos; et la Fare en fut si saisi, que, disposé sans doute à une maladie par les fréquens excès auxquels il se livroit, il eut une fièvre très-violente, dont Chirac le tira par nombre de saignées et le fréquent usage de l'émétique. Cette maladie alarma les amis de la Fare, et sur-tout la jeune princesse de Conti qui en étoit amoureuse. Le régent qui étoit bon, lui fit quelques visites pour lui témoigner qu'il le remettoit dans ses bonnes graces, et elles hâtèrent sa convalescence.

J'étois retourné à la campagne de la duchesse de **, où la princesse de *** m'avoit écrit qu'elle devoit se rendre. Elle arriva un jour après moi; son grand mari l'ac-

compagnoit, et cela ne me fit pas le plus grand plaisir. Elle ne pouvoit se débarrasser de son éternel compagnon ; il filoit le parfait amour auprès de sa moitié. Mais voyant qu'il n'en étoit pas plus heureux, il imploroit la médiation des amis de sa femme.

Il ne manqua pas de s'adresser à la duchesse de **, qui lui promit ses bons offices. Un jour que j'avois long-tems causé avec sa femme et la duchesse, il vint à moi, et me dit qu'il étoit le plus malheureux des hommes : il me raconta ce que je savois déjà, et me pria de me joindre à la duchesse pour obtenir de sa femme l'oubli de ses premiers torts : il voyoit bien que j'avois du crédit sur l'esprit de la duchesse, et il se servit de moi pour la faire ressouvenir de ses engagemens.

Sa présence éloignoit tous les momens de plaisir que je m'étois promis avec la princesse de ***. Son appartement étoit près de celui de sa femme, et elle n'osoit m'en permettre l'entrée. Une seule fois nous avions pu nous réunir quelques instans dans un petit pavillon, placé dans un des quarrés du bois; encore la crainte avoit-elle dimi-

nué nos plaisirs, et je ne savois qu'imaginer pour avoir plus de liberté. Il est vrai que la duchesse de ** me dédommageoit de cette contrariété, et presque tous les soirs je profitois de ma clef pour aller la trouver, et elle étoit plus tendre et plus aimante que jamais. Cependant, loin d'être satisfait, la difficulté de jouir de la princesse en tête à tête, augmentoit le désir que j'avois d'être avec elle.

Quelques jours se passèrent dans cette agitation : je connoissois le goût du prince de *** pour le piquet; la duchesse de ** ne le haïssoit pas non plus. La pluie un soir empêchant la promenade, je proposai au prince une partie, il l'accepta ; mais feignant de me rappeler que j'avois des lettres à écrire à Paris, j'engageai la duchesse de prendre ma place. J'avois prévenu la princesse que, si elle voyoit son mari occupé, le rendez-vous seroit dans mon appartement; un regard lui annonça que je l'attendois, et je ne fus pas long-tems à la voir arriver. Nous nous dédommageâmes un peu de notre contrainte, et je trouvai plaisant de faire une partie à part avec la princesse,

quand j'en faisois faire une à son mari et à la duchesse de **.

Le lendemain je fus encore plus heureux; le prince de ***, désespéré des nouvelles tentatives infructueuses qu'il venoit de faire auprès de sa femme, dit à la duchesse de ** et à moi, que si elle persistoit encore dans ses refus, il seroit fondé à croire qu'elle aimoit quelqu'un. Nous cherchâmes à le détromper. Eh bien, reprit-il! faites lui donc entendre raison. Il l'apperçut dans ce moment qui entroit dans le bois du côté du pavillon, et il me pria d'aller lui parler sérieusement de sa part. Je parus hésiter de me charger de cette commission. La duchesse de ** m'engagea à être médiateur, et à dire à la princesse qu'il étoit temps qu'elle pardonnât. Elle ajouta de faire ensorte de l'amener dans le salon où ils alloient m'attendre, pour faire un dernier effort sur elle.

Je ne me fis pas prier plus long-tems, et je promis bien de ne pas perdre l'occasion qui se présentoit si heureusement. Je trouvai la princesse de *** dans le pavillon, où, après avoir beaucoup ri du rôle que je

jouois, je la persuadai d'en remplir un autre. Nous tirâmes complettement parti du moment que l'amour nous offroit, et il fut trop délicieux pour ne pas passer trop rapidement. La princesse me promit encore de ne pas céder aux instances de son mari, et me dit d'aller annoncer son arrivée dans le salon où on l'attendoit.

L'impatience du prince de *** étoit extrême. Je répondis à toutes les questions qu'il me fit, que j'avois d'abord été très bien reçu, que la princesse m'avoit paru être dans les meilleures dispositions, mais qu'ensuite je n'avois pas été aussi content pour ce qui le regardoit; qu'elle alloit cependant venir elle-même s'expliquer. Elle arriva dans le même moment, et se retournant vers son mari, elle lui dit qu'elle étoit étonnée qu'il ne se contentât pas de l'amitié et des attentions qu'elle avoit pour lui : que c'étoit lui qui avoit commencé à ne pas répondre à l'amour le plus tendre; qu'elle avoit gémi deux ans dans l'attente de son retour; et que, se croyant condamnée à éteindre des sentimens si chers, elle étoit parvenue à trouver le calme qu'il avoit paru désirer voir naître en elle : que ces efforts

étoient son ouvrage, et qu'il n'étoit plus tems de vouloir le détruire. Elle lui tendit la main, en lui offrant de vivre avec lui comme avec un ami, et en le suppliant de n'en pas exiger davantage. Elle parla avec tant de noblesse et de fermeté, que la duchesse de ** ne sut que lui répondre, et son mari se retira consterné de sa résolution.

De retour à Paris, nous nous vîmes peu au petit appartement. Le prince étoit devenu excessivement jaloux; il avoit forcé sa femme de faire fermer sa porte à Gontault, qui, toujours amoureux, lui rendoit des visites assez fréquentes. Elle me manda qu'elle avoit un argus qui la surveilloit sans cesse. Il y avoit plusieurs jours que je ne l'avois vue, et je me hazardai d'aller chez elle; les ordres ne me regardoient pas, et je la trouvai seule. Elle me fit part des chagrins que lui causoit la jalousie excessive de son mari, et me dit qu'il falloit pour quelque tems cesser de nous voir. Je lui avois écrit, dans la crainte où je n'aurois pu lui parler, et ma lettre contenoit la manière de s'y prendre, pour me donner de ses nouvelles; je la lui remis pour qu'elle

en fit usage, craignant toujours d'être surpris, et de ne pouvoir pas continuer. Elle la tenoit encore à la main, quand le prince de *** arriva; elle ne fut pas assez maîtresse d'elle pour cacher sa surprise, et j'avoue que moi-même je ne m'attendois pas à cette brusque apparition. Le premier mouvement de la princesse de ***, fut de cacher cette lettre; son mari affectant de prendre un air riant, lui dit, en saisissant sa main : ce papier est donc bien important, que vous le dérobez à ma vue! La princesse balbutia; je vis qu'il redoubloit d'efforts pour l'arracher : je crus devoir le prévenir; la princesse me l'abandonna. Alors je dis à son mari, cette lettre, monsieur, est à moi; elle contient des choses qui vous sont indifférentes, et dont je ne voulois faire part qu'à madame. Le prince, pâle et tremblant de colère, me répondit, qu'il me dispensoit de communiquer à sa femme, des secrets qu'il ne pouvoit pas savoir. Je sortis, persuadé que le prince alloit me suivre : mais il ne parut pas.

Le soir je le rencontre à l'Opéra; il me tire à l'écart, et après m'avoir reproché que j'étois un ami déloyal, de chercher à

séduire sa femme, au lieu d'être un conciliateur honnête, il me demanda raison de ma conduite. Le rendez-vous fut pour le lendemain matin, sur le Boulevard, près de mon hôtel. Nous n'avions qu'un seul de nos gens pour témoin. J'avois déjà été à la Bastille pour un duel avec Nocé, et nous voulions que celui-ci fût ignoré.

Le prince peu adroit, l'étoit encore moins, guidé par la fureur qui l'animoit : j'eus trois ou quatre fois occasion de le tuer : mais je voulois, ou le désarmer, ou le blesser seulement au bras, ayant une trop grande supériorité sur lui. Le hazard en décida autrement; je reçus un coup qui devoit me percer la poitrine de part en part, mais qui, heureusement, portant sur une des côtes, glissa le long de la poitrine, et ne me fit qu'une profonde blessure dans les chairs. Je me crus blessé plus dangereusement; le prince de *** le pensa lui-même, le sang qui coula abondamment, le persuada que j'étois mort : il se sauva, en me recommandant à mon homme.

Je fus quelques jours à me rétablir, et je reparus en public, pour ôter tout soupçon de ce combat. Un pressentiment que je

ne pouvois éloigner, me rendoit inquiet de la princesse de ***. Je n'en recevois pas de nouvelles : et la première qui me parvint, fut celle de sa mort. Un coup de foudre ne m'auroit pas plus anéanti ; si ma blessure avoit été plus dangereuse, c'en étoit fait sans doute de ma vie.

J'allai chez la duchesse de **, mêler mes larmes avec les siennes : elle étoit loin de penser que je pleurois une maîtresse charmante : personne n'eut de soupçon sur mon intrigue avec elle, et mon combat fut totalement ignoré. Elle étoit sujette à de fortes palpitations de cœur, et on attribua sa mort à une contraction trop subite de cet organe.

Pour moi je ne savois que penser; je craignois la jalouse fureur du prince de ***, et dans ces instans, si je l'avois rencontré seul, il eût été immolé à mon ressentiment. Je sus long-tems après par la femme de chambre, qui avoit été bien payée pour garder le secret, qu'à la suite de notre combat, le prince de *** avoit été trouver sa femme, et après bien des reproches, l'avoit assuré qu'il m'avoit tué. Elle tomba dans des convulsions horribles, et le soir

en se couchant, cette femme lui vit mettre quelques gouttes d'une liqueur inconnue, dans une infusion d'écorce d'orange, ce qui avoit fait croire qu'elle s'étoit empoisonnée. Cependant on ne trouva aucune trace de poison.

Je passai quelque tems à la campagne de la duchesse de **, où l'amitié consolante effaça des souvenirs trop cruels; le plaisir éloigna le chagrin, et bientôt la vie dissipée que je menai à Paris, me rendit ma première tranquillité.

Madame de Villeroi que je voyois souvent chez le maréchal, son beau père, jeune et jolie, irrita de nouveaux desirs; j'avois eu le bonheur de lui plaire, et quand on est aimé, on trouve aisément les occasions d'en avoir des preuves. Nous commençâmes un roman, qui eut des suites assez plaisantes par les aventures qu'il produisit.

Je me raccommodai aussi dans le même tems avec mademoiselle de Charolois, et je menai de front six intrigues, qui me donnèrent de l'occupation. C'étoit à peu près ce qu'il y avoit de mieux à la cour.

Le premier cahier que je vous enverrai, contiendra des détails assez plaisans, et moins tragiques que ceux-ci. Je suis étonné moi-même de tout ce que je fis alors. Je vous donnerai aussi une esquisse du gouvernement; et vous verrez, que si on fit de belles choses, elles furent accompagnées de grandes sotises. Pour ne pas vous occuper continuellement d'aventures galantes, je joindrai mes réflexions sur ce que j'ai vu, et je tâcherai de vous faire connoître les personnages, comme si vous aviez été témoin de leurs actions. Soyez moins impatiente que la dernière fois; je ne pourrai pas satisfaire votre curiosité avant un mois.

NOTE DES RÉDACTEURS.

Malgré toutes nos recherches, il nous a été impossible jusqu'à présent de découvrir la suite de ce manuscrit du maréchal de Richelieu ; nous ignorons même si elle existe ; nous allons faire de nouvelles tentatives pour nous en assurer ; et, si ce manuscrit a été continué, s'il est relatif aux affaires, s'il fait voir les ressorts du gouvernement, nous nous empresserons de le mettre au jour, ce qui feroit un quatrième et dernier volume.

Nous avons suffisamment raconté d'intrigues amoureuses, pour faire juger le maréchal de ce côté, et il ne pourroit répéter lui-même que ce que nous avons rapporté de lui, ce qui feroit alors une double narration peu amusante.

Dans le moment où nous faisons paroître cette vie privée, dont nous pouvons garantir l'authenticité, et qui contient tout ce qu'on peut dire sur M. de Richelieu, à quelques détails politiques près, on nous a remis sa correspondance avec madame de Mauconseil. Nous avons cru qu'elle pour-

roît nous donner quelques éclaircissemens sur les affaires de l'Etat: mais toutes les lettres écrites depuis vingt ou vingt-quatre ans, disent peu de chose; et nous avons voulu éviter au lecteur la fatigue de lire des plaintes que le maréchal fait de son fils; des reproches sur ses torts, dont il cite une longue énumération; sur son mariage qu'il n'approuve pas, et qui a été cause qu'il l'a fait sortir de son hôtel (1). Ensuite ce sont de longues discussions sur la comédie et sur ses chagrins domestiques. Peut-être un jour, selon les circonstances, pourrons-nous donner un extrait de ce qu'il y a de plus gai et

(1) Nous ne donnerons qu'un léger extrait d'une de ces lettres. Mon fils, écrivoit-il, le 20 avril 1776, mon fils est venu m'annoncer son mariage; je connoissois son choix, qui ne me convenoit pas en aucune manière, mais j'eus l'air de l'ignorer, et je lui dis: je vous fais mon compliment de votre projet; quand on se marie à votre âge, ce doit être avec réflexion; sans doute, vous épousez une femme d'une grande naissance comme votre mère. Mon fils balbutia, et me dit que non.... Elle est donc fort riche?... Il hésite encore, et me dit que non. Ah! j'entends, lui répondis-je, c'est une sotise que vous faites; j'y dois être accoutumé depuis long-tems. Vous pouvez vous marier, mais je vous prierai de chercher une maison.

de plus piquant dans ce recueil pour amuser le public.

Mais à présent nous n'avons voulu citer que quelques lettres des maîtresses de Richelieu, parce qu'elles ne parlent en grande partie que d'amour, et qu'en général les femmes écrivant de même sur cette matière; quand on a lu quelques lettres, c'est les lire toutes. Nous sommes possesseurs de plusieurs milliers de ces épitres en original, dans lesquelles nous n'avons trouvé qu'assurance d'aimer toujours, que jalousie ou obscénités. Il y a beaucoup de femmes dont nous avons parlé, de qui nous ne rapporterons aucunes lettres, parce qu'elles ne peuvent voir le jour (1). Nous n'en donnerons pas non plus de mademoiselle de Valois, duchesse de Modène; elles sont imprimées dans une vie secrette du maréchal, vie très-ordurière, dont on n'a livré encore que quelques cahiers qui ne doivent pas satisfaire

(1) Nous en exceptérons une seule, datée du 11 mai 1754: nous allons la copier, pour faire voir à quel point M. de Richelieu tournoit encore la tête aux femmes, quoiqu'il eut alors 58 ans. Nous ignorons par qui cette lettre a été écrite; nous n'avons trouvé que celle-là parmi d'autres de différentes femmes.

la curiosité du lecteur. Elles ne sont pas d'ailleurs assez intéressantes pour nous engager à rendre publiques ce que nous en avons. Il n'en est pas de même de celles de madame de Tencin; nous en possédions peu : elles traitent du gouvernement, et nous avons cru devoir, pour la satisfaction de nos lecteurs, en faire imprimer trois, dont nous conservons les originaux avec quelques autres, quoique ces trois soient dans un recueil de lettres qui vient de paroître.

Nous répéterons que M. de Richelieu a confié des matériaux pour faire son histoire à plusieurs personnes; MM. de Meilhan, Soulavie, de Serres et autres en possèdent; par conséquent on ne doit pas être surpris s'il se trouve des ressemblances dans ceux qui écrivent. Mais nous assurons une seconde fois le public que nous sommes seuls possesseurs de beaucoup de lettres et de mémoires particuliers sur lesquels nous avons fait cet ouvrage, qui donne une idée juste du maréchal et de ses actions.

Du 11 mai 1754.

Non, je ne te fuirai jamais, je chercherai toutes les occasions de te voir; je me perdrai une seconde fois; je souhaite qu'il

me refuse : s'il m'accepte, je n'en suis pas moins à toi. Ah dieux ! je te parle comme si tu m'aimois..... Je ne puis me persuader que ton amour soit tout-à-fait éteint, quoique je l'aie éprouvé mille fois, et encore hier au soir. Ce que je fais ne peut réussir. Ce n'est point ma volonté, mon cœur s'y refuse ; c'est un embarquement de ma raison et de l'épreuve que j'ai faite, qu'il est impossible que tu vives avec moi. Tout m'ennuie dans la nature, et je dis à tout ce que je rencontre : *vous n'êtes pas mon cœur!* Je le disois aux moutons de Louvois, et je faisois mille églogues dans le chemin. J'ai écrit ton nom sur tout ce que j'ai vu, et jamais je ne l'ai prononcé à qui que ce soit. Il n'y a d'heureux que ceux qui ne vous ont jamais connu. Il n'y a plus de bonheur pour moi ; je souhaite mourir promptement, et je l'espère.

Vous remplissiez tous mes désirs, et j'aurois été la plus heureuse du monde, si tout cela eût tourné autrement, et si j'eusse fait votre bonheur. Vous disiez qu'il vous suffisoit d'être aimé. Qu'ai-je donc fait ? Au moins, par les preuves de confiance, je te les ai toutes données, et jamais je ne t'en ai pu arracher aucune. Je te jure que je n'ai

nulle curiosité imbécile, et que j'ai dit à mes deux amies : ce n'est plus moi qu'il aime ; que me sert-il d'en savoir davantage ! C'est un tourment de plus, et j'aurois voulu n'avoir jamais d'objet : car il m'est arrivé dans ce monde quelquefois des agonies affreuses, en rencontrant ou en entendant parler de gens que je hais à la mort, et très-injustement ; mais ces sentimens-là sont plus forts que moi. Si j'avois un souhait à former dans l'univers, et que je puisse disposer de ma destinée, je dirois : rendez-moi mon amant de Fontenoy, et je me croirois au-dessus de la divinité ! J'aurois tort, je le sais bien ; je le sens encore plus ; quel égarement ! Si madame de Luxembourg lisoit ceci, elle me plaindroit bien, et me mépriseroit indignement.

Je sens bien qu'ils veulent tous me séparer de toi, mon cher cœur, pour te rendre service, que tout le monde me pousse ; ils ont raison. Mais s'ils pouvoient te rendre comme tu as été, et que je fusse comme je suis, ils te serviroient mieux. Le vrai bonheur est dans ton cœur ; il dépend de nous, et il est impossible : c'est une cruelle destinée. Il n'y a cependant que moi de victime dans tout

ceci ; mais au moins je le suis de l'amant que j'adore, et je ne regrette rien. J'ai été deshonorée ; j'ai été méprisée ; j'ai perdu cinq ou six millions : j'ai perdu mon amant, voilà le seul de mes malheurs, et celui qui en devient un irréparable pour moi. Si je vis éloignée de vous, je m'étourdirai ; mais jamais cela ne s'effacera de mon ame. Je me connois bien, mes impressions durent toujours ; l'absence les assoupit un peu : mais la moindre circonstance les réveille avec plus de fureur que jamais. J'étois, je crois, faite pour toi des mains de la nature ; mais il auroit fallu que j'eusse été formée par toi ; nous y aurions gagné tous deux. J'ai de mauvais plis, mais c'est la faute des gens que j'ai vus ; il seroit encore tems de m'en défaire : mais il faudroit te voir à tout moment. Ah ! que je serois heureuse, si la destinée l'eût voulu !

Changeons de langage, mon cher cœur ; *je reprends ma raison pour sentir mon malheur*. Quels affreux combats dans mon ame ! je ne puis entendre nommer votre nom sans pleurer. Madame de Fontanges me parloit de vous avant hier.......

Le reste manque.

PIÈCES
JUSTIFICATIVES.

LETTRES
DE M. DE RICHELIEU,

*Pendant son ambassade de Vienne, à la Duchesse de ***.*

A Vienne, ce 4 août 1725.

JE vous ai déjà fait part, mon amie, du peu d'égards qu'on avoit pour moi, et je puis vous assurer qu'un ambassadeur de France à Vienne, qui ne prendroit pas le haut ton, joueroit un fort triste personnage. Les ministres sont avec moi d'une réserve qui m'humilie ; il me faudroit l'art de deviner la pensée. L'empereur est d'une gravité qui donne à toute sa cour un ton d'autorité fort ennuyeux. L'étiquète la plus minutieuse l'accompagne par-tout, et je suis menacé d'un cours de messes et d'offices qui effrayeroit même un capucin. Mais je suis résigné à tout, et puisque je me suis chargé de cette négociation, j'ai trop d'amour-propre pour ne pas faire tous mes efforts pour la terminer.

Le duc de Riperda est un faquin qui me déplaît tous les jours de plus en plus. Le parti qu'on m'écrit de prendre n'est pas celui qui convient; tant que nous aurons l'air d'avoir peur, nous ne ferons rien; c'est mon avis. Quant à Riperda, j'en fais mon affaire personnelle, et si le ministère craint de se mettre mal avec celui d'Espagne, je n'ai pas la même appréhension pour le ministre, je réponds de lui.

On nous croit ici dépourvus d'hommes et d'argent, et l'on n'a pas grande considération pour le gouvernement. On n'aime pas M. le duc, et je prévois qu'il sera la victime de cette affaire, s'il ne prend point un parti vigoureux : je l'ai mandé à madame de Prie, qui plaisante; mais je crois voir juste, il sera sacrifié. On écrit ici des libelles contre lui, et tout cela fera son effet, surtout si M. de Fréjus se détermine à paroître ce qu'il veut être.

Je vais chez madame de Badiani, qui, comme je vous l'ai mandé, a toute influence sur M. le prince Eugène; je serai obligé de chercher à lui plaire, pour en arracher quelque secret, car tout est d'une discrétion étonnante. J'ai de mauvais espions, et

je ne sais rien. Je vais donc me sacrifier pour le bien de l'Etat; mon infidélité vous paroîtra sans doute un dévouement au bien public, qui m'obtiendra mon pardon. Si la comtesse est discrete, elle sera bien adroite; une femme qui aime est bientôt foible, et c'est sur cette foiblesse que je fonde mes espérances. Je n'en serai pas moins votre meilleur ami.

Du 30 août.

Vos lettres sont pour moi un grand sujet de consolation, ma tendre amie, dans un pays où je ne trouve aucun objet de dissipation, et où je suis contrarié dans ce que je veux faire. M. de Morville est toujours entêté à rejetter tout projet de reconciliation avec l'Espagne, de concert avec l'empereur, ne voulant pas d'autre médiateur que le roi d'Angleterre, dont il espère beaucoup. Il prétend que l'empereur ne la veut pas de bonne foi, qu'il a un intérêt direct à l'empêcher, que tout ce qu'il dit pour cela, n'est qu'à dessein de semer des défiances entre le roi et le roi d'Angleterre, et que je dois surtout bien prendre garde à

cela, et tromper de mon mieux M. de St. Saphorin.

Voilà une partie de mes instructions, et je vois avec peine qu'on prend l'affaire tout de travers. J'écrirai si souvent, que j'espère parvenir à me faire entendre; je sais que c'est difficile vis-à-vis de gens qui ont des systêmes à eux, dont ils ne veulent pas se départir.

Je vois souvent M. le prince Eugène que je vous ai déjà mandé être l'objet de jalousie des autres ministres. Nous avons eu une altercation assez forte sur notre gouvernement que j'ai été obligé de louer bien haut, parce que j'ai vu qu'il n'en avoit pas une bonne opinion; c'étoit même à peu près du mépris, et j'ai cru en bon sujet du roi, ne devoir pas le souffrir. Je conviens qu'il avoit quelquefois raison; mais me taire étoit en convenir trop positivement. Je ne puis vous cacher qu'on n'a pas grande idée de nous, et je suis convaincu plus que jamais qu'il faut préparer la guerre si on veut avoir la paix.

La cour est toujours aussi triste, aussi uniforme qu'elle étoit, et si je n'étois pas surchargé d'affaires, je périrois d'ennui.

Mais je veux réussir, et il n'y a pas de ressort que je ne sois prêt à faire mouvoir.

Avez-vous vu M. de Silly ? il m'écrit toujours que M. de Morville est porté pour moi ; mais il est bien lent à se décider, et à me faire donner l'argent qu'on m'a promis, car vous savez que je suis souvent aux expédients.

Je suis toujours en conférence avec les ministres, mais cela ne mène à rien qu'à me brûler le sang. J'espère, le premier courier, avoir de meilleures nouvelles à vous mander; en attendant, ne doutez point de mon amitié.

Du 3 octobre 1725.

J'ai cru lire, ma chère amie, un roman galant et bien écrit en lisant votre dernière lettre ; j'aime beaucoup le rêve agréable dont votre sommeil a été amusé ! Je ne suis point étonné de votre superstition pour les rêves : car personne au monde n'en est plus entiché que moi, et n'a plus de confiance à tout ce que le vulgaire appelle superstition. Je ne me connois pas mal à les expliquer, et puisque vous voulez que je

vous dise ce que je pense sur cela, c'est que M. de Clermont sera c... : heureusement que j'ai pris mon parti sur ces petits événemens de famille.

Je n'entends rien du tout à l'histoire de la femme que l'on veut faire enfermer; vous pouvez vous expliquer clairement par mes courriers ; vous ne devez pas douter que je ne fasse aveuglement tout ce qui pourra vous être agréable.

Ma belle spéculation sur la comtesse de Badiani, n'a pas eu tout le succès que j'en attendois; il paroît que le prince Eugène lui parle plus d'amour que d'affaires, ou que si elle a promis de ne pas parler, qu'elle sait tenir parole, car je ne suis guères plus avancé que je l'étois. On est trop timide, il faut prendre un parti, et je crains bien qu'on soit trop lent à se déterminer. Je fais ici du mieux qu'il m'est possible, et j'impose autant que je puis par mes discours et mes actions. Il faut espérer qu'à la fin cela produira quelque chose. Je suis si accablé d'affaires, que je n'ai pas le tems de vous en dire davantage.

L'abbé de St. Remi me prie de le rappeller à votre souvenir.

Vienne, ce 15 février 1726.

Je me reprocherois de ne pas vous faire part d'une aventure qui m'est arrivée il y a trois semaines, et que je n'ai pu vous mander plutôt. L'empereur, qui jusqu'à présent m'avoit reservé toutes les corvées des chapelles où il se fait suivre par les ambassadeurs, comme par ses valets, me fit enfin inviter d'une partie de traîneaux qui fut très brillante. Chargé de conduire la princesse de Liechtensten, je ne m'attendois qu'au plaisir d'être avec une femme fort aimable, et je fus agréablement trompé. Après quelques momens donnés aux complimens, elle me dit qu'elle s'intéressoit à moi, et qu'elle étoit fâchée de tous les désagrémens qu'elle n'ignoroit pas qu'on me faisoit essuyer. Elle ajouta que l'amitié que je savois inspirer l'engageoit à me découvrir bien des choses.

Vous jugez avec quel empressement j'ai reçu ces ouvertures. J'ai obtenu d'aller la voir secretement, pour ne pas donner d'ombrage aux ministres qu'elle reçoit continuellement. Je n'ai pu être instruit d'elle,

de qui elle tenoit tout ce qu'elle sait, mais réellement elle sait beaucoup. Elle m'a appris le retour du courrier d'Espagne qui a apporté de l'argent, et qui est chargé de la part de S. M. C. de faire des instances très vives au comte Guy de Staremberg, pour commander l'armée d'Espagne.

Elle m'a dit que je voyois juste, sur la manière dont le roi devoit se conduire, et que cela fâchoit plusieurs personnes; qu'on avoit dessein de m'intimider, mais qu'il falloit que je tinsse bon; que l'empereur annonçoit vouloir faire la guerre, sans en avoir véritablement l'envie, et que le prince Eugène étoit chargé de m'effrayer là-dessus. Enfin j'ai vu que j'avois deviné ce qui est, et vous ne devez pas douter du plaisir que cela m'a fait.

J'ai dans l'idée qu'il faut détacher l'Espagne de l'empereur, et qu'aucun parti de modération ne peut plus convenir. J'espère qu'on cessera d'être aussi foible.

La princesse m'a promis de nouveaux renseignemens, et vous me permettrez sans doute de la voir avec des yeux de la plus tendre amitié. Elle le mérite par ce qu'elle fait pour moi.

Le récit de votre voyage à Versailles m'a fait grand plaisir, et je suis charmé que vous ayez été contente de la réception de M. de Fleury. Soyez persuadée que vous avez un ami que l'éloignement n'empêche pas de vous être fort attaché.

Vienne, ce 6 septembre 1727.

Je ne puis regarder que comme une prophétie, à laquelle, je vous assure, je suis fort insensible, le compliment que vous me faites sur la chevalerie que vous prétendez, ma chère amie, que le Roi m'a donnée; je crois que cela viendra un jour, et je l'attends avec grande patience : mais je n'en ai point entendu dire un mot pour le présent.

J'aimerois mieux que ce fût un rêve qu'une nouvelle qu'on vous eût faite : car il me semble que vos rêves sont ce qu'il y a de plus sûr, et c'est effectivement une chose singulière. Je vous prie de me mander comment ils vont à l'heure qu'il est sur ce qui me regarde, afin que je sache un peu si le beau tems viendra après la pluie.

Quant à votre excès d'envie de me voir

le cordon bleu, je crois qu'il peut y avoir des choses meilleures que cela; et je ne veux pas le demander, parce que je serois bien fâché qu'il m'en tînt place. Au surplus il n'y aura pas de promotion avant la Chandeleur, et il faut attendre patiemment. Je ne puis vous en dire davantage: car je prends mon audience de congé, ce qui me donne beaucoup d'affaires. Ce n'est pas pour cela que je revienne sur le champ; car j'ai beaucoup de choses à finir avant.

Les bruits qui courent sur moi, sont fort désagréables; mais ils sont si fous qu'ils ne méritent guères que du mépris. Je m'embarrasse fort peu de cette méchanceté de mes ennemis; je tâcherai de ne leur pas donner de justes prises sur moi, et de me défendre de leur calomnie.

Vienne, le 28 février 1728.

J'ai reçu le 24, le cordon bleu que vous desiriez tant pour moi; et les informations d'usage pour être reçu chevalier des ordres du Roi, ont été faites ici devant le cardinal de Kolhonitz, et j'ai eu pour témoins

M. le prince Eugène, qui paroît se refroidir avec moi; M. le comte de Zinzerdorf et le père Tournemain. Je vais maintenant hâter mon retour en France le plus qu'il me sera possible : car je vous avoue qu'il m'a fallu autant de constance et d'envie de réussir, pour terminer cette négociation. Vous avez su combien j'ai été contrarié ; et comme je suis certain de mon courier, je vais répondre avec franchise aux articles de votre lettre.

D'abord, vous voyez que j'exécute le premier, qui est de revenir en France. Quant à continuer ensuite la carrière dans laquelle je suis entré, il y a trop de désagrémens pour que je veuille m'exposer à les essuyer. Il faut sans cesse combattre les ministres qui veulent toujours qu'on agisse d'après leurs idées, de façon qu'un ambassadeur qui desire la tranquillité ne doit être que l'aveugle exécuteur de leur volonté. Cela me convient d'autant moins, que cette volonté est très-souvent le contre-pied de ce qu'il faudroit faire, et je ne serai jamais d'humeur à voir faire une sotise sans en avertir et dire ma façon de penser :

de manière qu'on a plus d'embarras avec ses propres ministres qu'avec ceux de la cour où l'on est. Vous avez vu combien j'ai bataillé de fois avec M. de Morville et M. le cardinal. Ce n'est qu'après des multitudes de lettres, qu'on a vu que j'avois raison d'entamer la négociation comme je l'avois dit, et cependant tous deux me veulent du bien : mais ils avoient leurs opinions, et il n'y a pas d'amitié qui tienne contre son sentiment; c'est ce combat continuel qui me déplaît, et puisqu'on a tant de peine à se faire entendre, il faut renoncer à se mêler d'intérêts débatus avec tant de contradiction. J'ai travaillé avec tout le zèle possible, je dirai même avec goût; j'ose dire que mes soins n'ont point été infructueux, et cependant j'ai essuyé des désagrémens sans nombre. On m'a laissé manquer d'argent dans un pays où on avoit si bonne opinion de nous, que je n'aurois pu trouver un sol de crédit; où j'ai été obligé, sous différens noms, de faire déposer des effets, pour avoir des secours dont j'avois grand besoin, et qui ne sont arrivés que long-tems après. On m'a man-

qué de parole plusieurs fois, et je puis dire que je suis venu à bout de mon affaire malgré tout le monde.

Après avoir si complettement réussi, il étoit assez naturel de m'envoyer premier plénipotentiaire au congrès. Mais M. le cardinal m'a fait entendre que le roi le nommeroit, et que par conséquent je ne pourrois être qu'en second, ce qui ne me conviendroit peut-être pas : il me dit adroitement que cela pourroit m'ennuyer. Entre nous je n'en suis pas trop fâché ; mais il me semble qu'un homme que j'ai si bien servi pour son chapeau, auroit pu me laisser la liberté d'accepter ou de refuser cette nomination. D'ailleurs, j'aurois peut-être été plus au fait que lui des affaires qui doivent s'y traiter, puisque je m'en occupe très-sérieusement depuis long-tems, et que je suis sur les lieux.

Il m'a parlé de l'ambassade d'Espagne, et dans le fait, c'est la seule qui puisse me flatter : mais il faudroit des conditions pour me la faire accepter ; et quand je serai à Paris, je verrai, selon les circonstances, à me déterminer.

Je vous avouerai qu'après avoir bien réfléchi, je crois que le parti le plus sage pour moi, seroit d'avoir une bonne charge à la cour, qui m'approchât souvent du maître. D'après ce que vous en dites et ce qu'on m'en écrit, il sera toujours disposé à être gouverné, et il seroit bien malheureux que je ne puisse pas me mettre bien avec lui. Je n'ambitionne pas de place dans le ministère, parce qu'elles sont toutes subordonnées au cardinal, et que je ne les crois pas très stables avec un maître qu'on pourra facilement prévenir contre vous. On ne fait pour ainsi dire que passer à la cour, et je veux y demeurer. Sans avoir de département, étant bien avec le roi, j'aurai de l'influence par-tout, et je ne craindrai pas aussi facilement la disgrace. J'espère avoir aussi un commandement ou un gouvernement, et là je ferai tout ce que je voudrai; étant bien avec le maître, personne n'osera me contredire, et j'ai un grand penchant à ne pas être subordonné.

Mon plan est bien conçu; je tiendrai à tous les événemens, et je ne serai pas commandé par eux. Les ministres disparoîtront

et je serai toujours là. Ils pourront me craindre, me déservir : mais si j'ai sur le roi l'ascendant que j'espère prendre, ils ne me perdront jamais, et je les ferai même servir à mes desseins. Je crois que vous approuverez ce projet de conduite qui vaut mieux qu'une ambassade qui vous éloigne. D'ailleurs, vous savez qu'un de vos rêves m'annonce le bâton de maréchal, et jusqu'à présent, j'ai lieu d'être si content de vos rêves que je crois à celui-là. Il est inconcevable qu'ils se réalisent tous, ce qui me confirme qu'on peut avoir en songe des pressentimens de tout ce qui nous arrive. Rêvez donc que quelque jour mon projet se réalisera (1), et je serai fort content,

(1) On voit que M. de Richelieu croyant aux songes, à l'astrologie, devoit écouter avidement tous les gens qui se disoient possesseurs de secrets merveilleux. Il avoit l'amour de l'or, de la vie, et des honneurs. Un charlatan lui prédit qu'il vivroit long-tems, et il le regarda comme un grand homme. Un autre lui promit de lui apprendre à faire de l'or, et il regretta toute sa vie de l'avoir perdu. Il passa plusieurs années à copier des recettes sans nombre de remèdes, tous étonnans à ses yeux. Il croyoit à l'influence des astres, et malgré son

autant que d'aller vous assurer de ma tendre et sincère amitié.

---

esprit, sa fermeté, ses connoissances, il étoit quelquefois aussi crédule qu'une bonne femme qui tire les cartes. Il étoit fort indévot, et il composa des prières. Enfin, dans presque toute sa conduite, il a été souvent en contradiction avec lui-même.

Ces lettres ont été trouvées dans les papiers de la sœur de M. de Richelieu, ce qui nous prouve qu'elle étoit l'amie de la duchesse de ***.

LETTRES
DE Mme. DE CHATEAUROUX,
A M. DE RICHELIEU.

Ce 29 mai 1743.

JE vous ai mandé, cher oncle, combien j'avois été inquiete de la manière froide dont le roi me traitoit depuis quelque tems. Il y avoit certainement quelques projets contre moi, et l'on m'a fait entendre que M. de Maurepas en étoit l'ame. Je n'en ai aucune preuve; et au surplus, l'amitié qu'on me témoigne, me rassure sur ce que les autres peuvent faire. Je n'ai fait aucun pas, et si son caractère léger l'eût éloigné de moi, j'aurois pu en mourir de chagrin : mais je n'aurois fait aucune démarche pour le ramener. Vous le connoissez, et voyez que j'ai raison.

Son retour a rapproché tout le monde de moi. Ce n'est pas qu'on m'eût encore abandonnée: mais il n'étoit pas difficile de voir la contrainte de ceux qui venoient. A

présent, l'empressement augmente ; mais je sais à quoi m'en tenir.

Le roi m'a dit que les affaires m'étoient donc indifférentes, puisque je n'en parlois jamais. Vous savez que je ne veux marquer aucun desir de savoir, pour lui donner plus d'envie de m'instruire. Il m'a dit si souvent que mes sœurs se mêloient de trop de choses, pour que je veuille les imiter. Il faut attendre le tems, et si on fait quelque chose, que ce soit pour n'en point avoir de reproches. Il est souvent dégoûté du travail, et moins je lui parlerai de ce qui arrive, plus je crois qu'il voudra m'en faire part; ce sera alors le moment d'agir plus efficacement. Je suivrai toujours vos conseils avec empressement, et je ne ferai rien sans vous consulter. Adieu, cher oncle, je suis très-contente; on ne peut pas être plus aimable que lui, et je sens que je lui suis tous les jours plus attachée.

A Choisi, ce 2 juillet 1743.

Je n'ai que le tems, cher oncle, de vous dire que je suis enchantée que vous n'ayez rien atirapé; ce qui me paroît un miracle : car il me semble que tout le mon-

de est tué ou pour le moins blessé. Comme vraisemblablement il repartira incessamment un autre courier, je vous écrirai plus au long. Le roi a donné la charge au petit Rochechouart, dès le même soir de la nouvelle de la mort, avec toutes les graces imaginables. Je vous ai su bon gré de n'avoir pas envoyé de courier ainsi que d'autres, et j'ai bien assuré que si vous aviez été ici, vous auriez fort approuvé la grace que le roi a faite. Il y a eu de quoi mourir cent fois d'inquiétude : car l'on a su lundi l'après-dîner, qu'il y avoit eu une affaire, et le courier du maréchal n'est arrivé que mardi à trois heures. Je suis outrée que le duc d'Ayen ait été si mal accommodé; j'en suis fort inquiete; je vous prie de lui dire cent mille choses. Je suis aussi très-fâchée du petit Gontaut, je vous charge de le lui dire par le premier courier. Tout cela aura de mes nouvelles. Dites à M. le maréchal tout ce que vous trouverez de plus joli. Je crois que ce qui est de l'autre côté de ma lettre, lui plaira davantage, et je vous assure que je l'ai fort approuvé : car l'on dit un bien infini de lui. Adieu! l'on m'attend. Je vous assure que vous pouvez compter sur mon

amitié, qui est bien véritable. Je voudrois que vous fussiez assez sot pour ne pas voir ce qui est au haut de ma lettre. Ma sœur ne vous écrit point : mais elle me charge de mille complimens.

Louis XV avoit écrit de sa propre main, au haut de cette lettre :

« Je n'ai rien à ajouter à ce qui est à » l'envers de ceci ; avec le tems je dirai le » reste. Dites au maréchal que je ne lui » réponds pas, mais que je suis très-content » de lui (1) ainsi que de son excellence, » et aux enfans ce qui leur revient. »

---

(1) Ce fut quelques jours après la bataille du Mein, que le Roi écrivit ce peu de mots, en présence de madame de Chateauroux. Ou il étoit bien trompé, ou il s'occupoit bien peu du malheur qui venoit d'arriver. Comment peut-il paroître si calme dans un moment si désastreux, où on venoit de perdre une bataille qu'on devoit nécessairement gagner? Comment fait-il dire au maréchal de Noailles, qu'il est très content de lui, quand il est au moins prouvé que s'il eût été tout à son affaire, le combat, malgré la faute énorme de son neveu, le duc de Grammont, ne se seroit pas engagé mal-à-propos, et de manière que l'armée ne pût pas entièrement donner? Si le blâme ne retombe pas tout sur le général, au moins ne mérite-t-il pas des éloges. Que pouvoit-on lui faire

A Fontainebleau, ce 19 octobre 1743.

Vous êtes donc curieux, cher oncle : eh bien! il faut vous contenter. Le roi a eu la bonté de me donner le duché de Chateauroux avec toutes les graces imaginables; j'en suis pénétrée de reconnoissance, comme vous croyez bien, et vous savez que je n'avois pas besoin de cela pour me tourner la tête. Cela ne sera public que lundi, parce que j'ai voulu être la première à vous l'apprendre, et que vous fussiez le premier à le dire à l'armée; ce que vous pourrez faire en recevant ma lettre, car cela sera sû avant qu'elle vous soit parvenue. Je vois par vos lettres, que vous craignez que la plaisanterie des cornes n'ait pas réussi; mais vous vous trompez, car

---

dire de plus honnête, s'il eût été vainqueur? Le Roi ne pensoit donc jamais d'après lui; il suivit alors les impulsions de madame de Châteauroux, amie dans ce moment des Noailles. Mais tout trompé qu'il pouvoit être, il n'ignoroit pas qu'il y avoit eu beaucoup de sang de répandu, que ses troupes avoient été battues, et il nous semble qu'il auroit dû témoigner un peu plus d'intérêt sur un événement aussi malheureux.

l'on en a fait que rire. Je suis enchantée que ces maudits anglois ayent pris leur parti et que nous puissions avoir le plaisir de vous revoir incessamment, ce qui en sera un grand pour moi. Faites part de ma nouvelle dignité à M. le maréchal, à ses enfans et à M. de Soubise; je me flatte qu'ils n'en seront pas fâchés.

Versailles, le 16 octobre 1743.

Vous me demandez, cher oncle, s'il est vrai, que ce soit M. de Maurepas qui ait terminé l'affaire de l'amirauté ; tout le monde le dit, et il paroît certain par toutes les démarches de madame la comtesse de Toulouse, qu'il y a eu la plus grande part. Elle publie par-tout qu'elle n'oubliera jamais ce service, et sans doute il en a rendu un très grand à son fils. On dit qu'il falloit supprimer tous les droits de l'amirauté, sauf à dédommager M. de Penthièvre, qui à ce qu'on prétend, l'est d'avance. On assure que Maurepas a fait acheter le droit au roi, pour le laisser à M. de Penthièvre; cela fait crier, parce que l'opération devient plutôt nuisible qu'utile. Mais il a voulu se faire des amis, et vous savez mieux que moi,

que

que souvent le bien général est sacrifié à des intérêts particuliers.

M. d'Argenson m'a beaucoup parlé de cette opération, et rejette tout le blâme sur M. de Maurepas; il m'a assuré que le roi étoit déterminé à signer la suppression totale, mais que dans une conférence particulière, Maurepas l'avoit déterminé à faire un si grand sacrifice en faveur de M. de Penthièvre. Je crois qu'il est aussi fâché du crédit que cela donne de plus au dernier, que de la chose. Je n'ai point osé en parler au roi, qui paroît fort charmé de l'opération.

Les nouvelles de la Bohême sont alarmantes. On accuse beaucoup le maréchal de Broglie; d'Argenson le défend tant qu'il peut; on croit qu'il y a de la connivence entre eux. Il n'est pas étonnant qu'on veuille nuire au maréchal de Belle-Isle, qui auroit beaucoup mieux fait, s'il n'avoit pas été contrarié; c'est un labyrinthe dans lequel on se perd. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que les affaires n'en vont pas mieux. Ici, chacun veut se nuire et voudroit qu'il n'y eût que lui qui soit bien avec le maî-

tre ; je vois qu'on sacrifie tout à cela, et que les choses en souffrent.

Le roi paroît très mécontent de M. de Broglie, et il ne seroit pas étonnant qu'il fût disgracié, à moins que son ami d'Argenson, qui, dit-on, s'entend avec lui, ne lui sauve le coup; car vous savez qu'il y a des gens dans ce pays qui savent donner un beau côté aux plus mauvaises actions. Il y en a aussi qui aiment mieux qu'un général perde une bataille, dût-il faire par-là beaucoup de mal, et avoir occasion de le perdre, que de le voir victorieux. Je ne pouvois pas croire ce dont je suis témoin, et qui tôt ou tard, si on n'y remédie, occasionnera un grand bouleversement. Je pense bien comme vous, qu'il faut prendre un parti ; mais en vérité! on est bien embarrassé, avec qui vous savez. On n'est pas toujours certain que le dernier n'aura pas raison.

J'ai grand besoin de vous, pour me conduire dans bien des momens épineux; c'est un desir bien difficile à satisfaire, que celui de vouloir faire quelque bien; vous m'aideriez à démêler la fusée. Tout le monde veut avoir raison, chacun crie que c'est lui qui fait le mieux, lequel croire? Dans des

momens, je serois tentée de penser que personne ne fait ce qu'il doit faire. On se plaint que les grandes affaires ne sont traitées au conseil que pour la forme; que le roi a eu sa leçon faite d'avance par le secrétaire d'Etat du département, qui a soin de se faire des amis pour faire réussir son opération : le roi prévenu et ne pouvant pas approfondir tout, signe ce qu'il croit être pour le mieux. Nous nous concerterons là-dessus : car je vois que vous vous intéressez véritablement à la gloire du roi, et vous savez que c'est ma folie de vouloir qu'il soit ce qu'il peut être; mais il y a bien des choses à refaire, et peut-être des gens à refondre.

Je vois qu'on cherche à me tenter tous les jours. On ne m'offre pas positivement de l'argent : mais on me fait entrevoir des avantages considérables pour moi de telle ou telle opération. Ils ne me connoissent pas, et vous savez que ce n'est pas le desir de m'enrichir qui m'a fait monter où je suis. Je leur ferai voir que j'ai un caractère incapable de plier par un motif si bas. Si je puis parvenir au but où j'aspire, je leur prouverai que je suis guidée par un desir plus noble. Vous savez une partie de mon

ambition, et vous pouvez rendre justice à mes sentimens. Je suis par fois dégoutée de l'envie de faire quelque chose; mais il faut patienter: il n'est pas possible que cela puisse durer. Adieu, mon cher oncle! si j'entreprends beaucoup, c'est la faute de mon cœur et la vôtre.

A Versailles, le 3 novembre 1743.

Je ne sais pas pourquoi, mon cher oncle, vous êtes retenu si long-tems; il me semble que vous ne devriez pas tarder à revenir, et vous savez le plaisir que j'aurai à vous revoir. J'ai su que madame de Maurepas avoit été très-fâchée de ma nouvelle dignité, et qu'elle trouvoit très-mauvais que j'eusse le tabouret, quand elle ne l'avoit pas; que son mari, pour lui plaire, avoit tâché de retarder cette grace du roi, et qu'enfin on avoit voulu me jouer tous les tours dont on est capable dans ce pays-ci. Je ferme les yeux sur ces petites intrigues si communes où je suis. Ces mêmes gens qui ont voulu me nuire, ont pour moi les plus grandes attentions; et si je montrois de l'humeur à les voir, il faudroit que je fasse la mine aux trois quarts des gens que je vois.

Le roi est sorti du conseil fort ennuyé de tous les plans qu'on lui propose pour la campagne prochaine. Les uns veulent qu'il abandonne l'empereur; d'autres qu'il soutienne son élection : et dans le fait, il paroît singulier de laisser un prince qui est en partie cause de la guerre. M. d'Argenson se dément beaucoup, et on prétend qu'il veut desservir le maréchal. Je commence à croire que chacun est un peu trop maître, et qu'il faudroit peut-être une volonté plus décidée dans qui vous savez bien.

Le conseil que vous me donnez de parler quelquefois fermement, peut être très-bon, et j'en profiterai ; mais vous savez ce que vous savez, et combien on a l'habitude de laisser chaque département maître de toutes les opérations. C'est depuis long-tems une routine qu'il est difficile de détruire, et vous n'ignorez pas que quand on est prévenu, les meilleurs raisonnemens sont fort peu de chose. Je sais que l'amour du bien n'est pas suffisant pour le faire faire, qu'il faut descendre dans des détails : mais en a-t-on la force ? Pour moi, je ne me sens pas toutes les qualités nécessaires pour chercher à prendre plus d'empire. Vous connoissez ma fa-

çon de penser : je peux voir que bien des choses vont mal ; mais je ne connois pas assez les moyens de les faire aller mieux. Il est certain qu'il y auroit besoin de changemens, et vous me donnerez vos lumières pour agir, si cela m'est possible.

Le cardinal de Tencin paroît vouloir se lier particulièrement avec moi ; je ne sais ce que vous en penserez. Pour moi, mon avis est qu'il a une sœur qui lui fait grand tort. Elle ne se cache pas assez, malgré tout son esprit, pour ne pas montrer l'envie qu'elle a d'être quelque chose. Elle intrigue et cabale par-tout. J'ai reçu plusieurs lettres anonymes, qui viennent sans doute d'elle ; ce sont des plaintes continuelles contre M. de Maurepas, que je sais qu'elle n'aime pas. Elle croit que c'est lui qui empêche que son frère n'ait un département ; elle ambitionne les affaires étrangères pour lui, et Dieu sait comme elle se mêleroit de tout, s'il étoit placé-là !

Je sais que vous avez une grande correspondance avec elle ; je souhaite qu'elle ne dise que ce qui est ; car elle est sujette à se passionner en bien comme en mal. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut toujours

se méfier d'une femme exagérée, et madame de Tencin change facilement de sentimens, selon ses intérêts. Je crois bien qu'elle dit quelquefois juste, mais ce n'est pas son habitude. On m'a assuré qu'elle voyoit tout dans un microscope. Son frère a, dit-on, de bonnes vues; mais tout ce qui s'est passé empêche sans doute qu'on ait pour lui toute l'estime qu'il peut mériter.

M. d'Argenson a passé hier plus d'une heure avec moi. Il m'a parlé du maréchal, et m'en a fait un éloge qui ne s'accorde pas avec ce que je sais. Il m'a dit que le roi l'aimoit beaucoup, et que c'étoit son meilleur général. En parlant, il fixoit les yeux sur moi, pour examiner probablement l'impression de son discours. Mon amitié pour le maréchal lui a fait prendre en bonne part ses éloges, sur lesquels j'ai renchéri, et j'ai cru voir, mais je puis me tromper, qu'il affectoit d'être très-content de ce que je disois. Je ne serois donc pas étonnée, qu'en travaillant seul avec le roi, il ne saisît quelqu'occasion de le desservir.

Il est question qu'il est bien actuellement avec madame de Rohan; d'autres disent que ce n'est que de la coquetterie de sa part.

Quoi qu'il en soit, madame de Mauconseil paroît toujours avoir du crédit sur son esprit.

On dit que le maréchal a eu quelque tort dans cette malheureuse affaire de juin dernier. Cela est-il vrai ? J'en serois au désespoir : ce sont sans doute ses ennemis qui font courir ce bruit. Si vous m'écrivez des détails particuliers, envoyez les par votre courier; car vous savez que la mode règne plus que jamais de décacheter les lettres : on l'a persuadé que c'étoit essentiel dans ce moment. Pour moi, je suis fâchée qu'on l'habitue à de petites choses; c'est tromper la confiance publique. Vous saurez tout ce qui se passe, et ce que je désire bien de ne pas voir durer long-tems.

A Marly, ce 25 janvier 1744.

Votre congé doit être parti, cher oncle, car il y a quatre jours que le roi en a donné l'ordre à M. de Saint Florentin; ainsi nous vous reverrons donc au commencement de février. Je vous assure que ce sera avec grand plaisir de ma part. Le roi vient d'avoir la bonté de donner la compagnie des grenadiers à cheval au chevalier de Grille, dont

il est enchanté, comme vous croyez bien, et moi aussi, car c'est charmant au roi; réellement il l'est de plus en plus : aussi la tête m'en tourne; cela ne vous surprendra pas. Il n'y a point d'autres nouvelles ici que la mort de madame de Néry. Madame de Bousols a été très-mal d'une fluxion de poitrine; mais cela va mieux. Le salon est admirable, j'y suis ruinée. L'on vous parle d'une chanson sur une de vos amies; la voilà que je vous envoie : il est vrai que ma sœur ne l'aime pas; pour moi, ce voyage-ci, je suis assez joliment avec elle. Adieu, je vous quitte pour aller faire ma cour à madame, dont je rafolle; l'on ne sauroit être plus aimable, elle cherche à plaire à tout le monde, et je vous assure qu'elle y réussit très-bien. Ayez la bonté de brûler la chanson, car elle est écrite de ma main.

A Versailles, ce 3 février.

Je ne puis trop me hâter, cher oncle, de vous mander que le roi est décidé à faire la campagne prochaine. Il vient de me le promettre, et je puis vous assurer que rien au monde ne peut me faire un plus grand plaisir. Vous savez que j'aime à déraison-

ner; et dans ce moment, je repais mon imagination de l'avenir le plus brillant. Je me flatte sans doute; mais je vois le roi couvert de gloire, adoré de ses sujets, et craint de ses ennemis. Je crois que la présence du maître doit faire beaucoup, et qu'elle vaudra une armée de plus. Le maréchal de Noailles commandera toujours; il y aura deux armées, l'une à ses ordres, l'autre à ceux du comte de Saxe, dont on espère infiniment.

S. M. aura très peu de suite, et cela sera bien moins dispendieux. Vous penserez comme moi, que le plus beau cortège d'un roi de France est de marcher à la tête d'une armée victorieuse. J'espère que les succès lui feront connoître combien j'aime véritablement sa gloire. Le cardinal a jusqu'ici régné pour lui: il est tems qu'il fasse voir qu'il peut régner lui-même. Je ne m'aveugle pas en lui donnant les qualités nécessaires pour bien gouverner; je ne crains que sa trop grande confiance dans ses ministres. Il juge et voit mieux qu'eux, j'en suis sûre, et il a la bonté de déférer souvent à leurs avis qui valent moins que le sien. Il faut espérer qu'il aura une volonté à lui,

et je suis persuadée qu'elle sera rarement mauvaise. Il m'a demandé avec toute l'amitié possible si je n'avois rien à solliciter pour vous, et vous jugez bien que ma réponse a été que je m'en rapportois à ses bontés. Là-dessus, il ma dit qu'il vous feroit un de ses aides de camp, et lieutenant général. Vous pensez, cher oncle, que j'ai eu autant de plaisir à l'apprendre, que j'en ai à vous le mander.

M. d'Argenson est venu me voir, et m'a parlé de la campagne prochaine, d'une manière à me faire connoître que le roi ne s'est point encore expliqué sur ses projets, et je me suis bien donné de garde de lui faire voir qu'il se trompoit dans tout ce qu'il disoit. Il seroit bien fâché de me savoir si bien instruite avant lui, dans l'habitude où il est de faire faire au roi, ainsi que ses collègues, ce qu'il juge à propos. Il est même nécessaire que le roi ne déclare sa volonté qu'au moment où elle ne pourra plus être contrariée.

Je vous envoie un projet de liste pour les officiers de la chambre qui doivent accompagner le roi ; il me paroît qu'il a résolu de n'y pas mener M. le dauphin. Je

vous donnerai de plus grands éclaircissemens, quand tout sera décidé ; l'essentiel étoit le départ du roi et les graces que je vous annonce. Quand il aura fait une fois le premier pas, il fera certainement le second de lui-même. Que je serois glorieuse, s'il en résultoit autant de bien que j'en désire !

Le voyage de Choisi a été fort gai, et l'on a bu à votre santé. Le maître vous aime toujours, et j'espère que ses bontés pour vous ne feront qu'augmenter. Vous n'avez pas besoin d'appui auprès de lui ; mais s'il étoit possible qu'il vous en fallût, vous ne seriez certainement pas assez injuste pour ne pas compter sur une amie.

A Versailles, ce 24 avril 1744.

Le cardinal Tencin s'est chargé, cher oncle, de vous mander la grace que le roi a eu la bonté de me faire, en me nommant sur-intendante de la maison de madame la dauphine. Sûrement vous aurez été étonné que cela ait été déclaré si promptement ; mais c'est que le roi en disant à M. de Chatillon qu'il faisoit sa femme dame d'honneur, lui a dit que je serois sur-intendante,

et ne lui a pas recommandé le secret. Moyennant quoi, tout Versailles l'a su dans le moment, et est venu chez moi. Franchement je l'aime autant; c'est une chose faite, et je ne vois pas pourquoi cela m'obligeroit à faire le voyage; la dauphine sûrement ne le trouvera pas mauvais. A l'égard de la dame d'atours, celle dont vous m'aviez parlé n'a point du tout réussi. Je vois que ce sera ma sœur, si c'est une titrée, d'autant plus qu'elle prétend, que cela seroit un désagrément très grand pour elle, et qu'elle prend la chose au plus grand tragique. Dans le fond, je sais bien qu'elle n'en est guères capable, et que l'on pourra le dire. Mais qu'est-ce que cela fait? cela n'en sera peut-être pas moins brillant. Adieu, cher oncle! je vous assure que je suis tout autant fâchée que vous de n'être plus à portée de nous voir. J'ai donné le placet de madame de Bouflers. Ne manquez pas de me mander comment ma nouvelle promotion aura pris dans Paris, et tout ce qu'on en dit.

Paris, ce 20 août 1744.

Nous sommes arrivées heureusement, mon cher oncle, et je ne puis vous peindre mon inquiétude et mon désespoir. S'il n'est pas aussi malade que je le crois, et qu'il ne le soit pas plus que vous me l'avez dit, ils finiront par le tuer à force de l'épouvanter. Ah! mon Dieu! c'est pour lui seul que je suis tourmentée; rien ne peut plus me dédommager des humiliations que je viens de recevoir, et qui me navrent de chagrin. J'ai rencontré le d'Argenson comme j'étois prête à monter en voiture; il n'a pas daigné me regarder, et il avoit l'air du mépris: tout le monde me fuyoit, et semble m'accuser de ce qui arrive. Vous savez mieux que personne ce que j'ai fait; vous n'ignorez pas ce qu'il a fallu de persévérance pour le déterminer; j'ai cru qu'on finiroit peut-être par me savoir quelque gré; que nous serions tous contens...., et cet événement me tue.... ; il fait tomber tout le blâme sur moi. Mais ma peine n'est rien, c'est son état qui m'inquiète. Au nom de l'amitié! donnez-moi des nouvelles; mandez-moi s'il y a quelque espérance,

si on continue à l'obséder. Mon cher oncle, je ne vis plus, et j'ai besoin de vous pour me rendre à la vie. N'oubliez pas, et consolez bien vîte la plus malheureuse des femmes.

Ce 30 août.

Il est donc hors de danger, cher oncle! et je suis plus tranquille. Depuis sa maladie, je ne vis plus qu'au milieu des convulsions et des larmes. Il ne saura jamais ce qu'il m'a coûté de pleurs. Je vous assure que ce n'étoit pas ma gloire passée que je regrettois, c'étoit lui. Je ne voyois plus que ses bonnes qualités, ce qu'il a fait pour moi, et j'étois réellement inconsolable de ce qui lui arrivoit. Il n'a donc pas encore parlé de moi! Ah! sans doute, il va écouter maintenant tout ce qui l'entoure; il est foible, et je ne dois plus m'attendre qu'à être oubliée. Cher oncle, ne le quittez pas. Je n'ai pas besoin de vous recommander mes intérêts; vous savez que ce sont les vôtres, et ceux des bons serviteurs du roi.

On dit ici qu'il a promis de se réconcilier entièrement avec la reine; tout le

monde le désire : vous savez si cela peut être. Il n'aura jamais pour elle que des égards; mais il portera toujours son cœur à une autre. Si cependant cela arrivoit, je crois qu'il n'y auroit pas que des ministres dont on auroit à se plaindre, et que les prêtres joueroient un beau rôle : ce qui reproduiroit toutes les sotises de la fin du règne précédent.

Je suis isolée, et mes idées ne se fixent sur aucun objet. Tantôt je desire rester comme je suis, éloignée de ce tourbillon; tantôt je voudrois y être entraînée de nouveau, pour lui prouver que je l'aime pour lui-même. Je me fais un plaisir de me venger de ces gens qui me croyant perdue, ont affecté de m'humilier ; je servirai l'Etat en me satisfaisant. Je vous ouvre mon cœur; il n'a encore rien arrêté ni résolu ; et s'il se livre un moment à quelques idées agréables, d'autres plus sombres viennent le troubler.

Il me semble qu'il est essentiel d'empêcher que la cabale opposée ne triomphe comme vous le dites. Vous avez parfaitement bien fait de ne pas céder aux instances qui vous ont été faites de quitter Metz,

Metz, vous seriez perdu.... Vous avez eu bien du courage, pour résister à tant de gens qui vouloient vous nuire. Que diroit-il à présent si vous l'aviez abandonné? Je ne puis lire la lettre où vous me rendez compte du jour où il a été administré, sans frémir pour vous; quelle présence d'esprit! vous êtes en état de les déjouer tous. Ne perdez pas de vue ce dont nous sommes convenus; ne cessez pas de me donner des nouvelles aussi exactement que vous l'avez fait. Si vous trouvez des occasions favorables auprès de lui, ne m'oubliez pas, et croyez que je suis votre amie.

A Paris, ce 3 octobre, 1744.

Eh bien, cher oncle! qu'est-ce que tout ceci? tous vos amis paroissent contens, et disent que l'on a raison de l'être pour ce qui vous regarde, et pourtant l'on dit à la duchesse de Brancas, d'arrêter tout ce qui regarde l'ambassade. Expliquez-moi cette énigme, car je n'y comprends rien. Il est donc décidé que vous n'irez pas. Si cela est, je ne vois pas pourquoi chanter victoire: car c'est un petit dégoût franchement, et un grand triomphe pour nos ennemis.

Vous allez voir le roi; ainsi vous saurez à quoi vous en tenir. Je vous prie de me mander comment tout cela se sera passé, et s'il vous traite bien. Je pense à présent comme vous sur la charge de ma sœur; je suis persuadée que c'en est fait, qu'elle ne l'aura jamais. Tout mon couleur de rose est changé en noir, et je ne vois pour la suite que des choses affreuses. Qu'est-ce que vous voulez dire en me mandant *que vous ne me demandez pas mon secret, et que vous en savez assez*? Je n'ai point de secret, et vous me feriez plaisir si vous savez quelque chose de me le dire. Mais comme il faut que je vous gronde toujours, je vous dirai que vous êtes insupportable. Je sais que vous avez l'air de prendre de l'espérance sur ce qui me regarde, et que vous le dites à tout le monde. Je ne sais pas sur quoi vous vous fondez. Si c'est sur mes lettres, vous avez grand tort, car pour moi je vous déclare que je n'en ai aucune. Je ne sais pas ce qui vous est arrivé: mais vous êtes d'une étourderie et d'une bavarderie dont rien n'approche; il faut avouer que c'est bien prendre son tems. Ah! mon Dieu! vous m'impatientez bien: vous êtes donc con-

tent du maréchal de Noailles, j'en suis ravie ; il est vrai que c'est fort bien fait à lui d'avoir parlé pour vous. Vos états sont retardés, est-ce bon ou mauvais? car on n'y connoît plus rien. Adieu, cher oncle, bien de la santé je vous souhaite ; pour du plaisir, vous en aurez beaucoup de vous retrouver avec le roi. Je vous prie de lui dire cent mille jolies choses de ma part, combien il m'a donné de chagrin, et comme quoi il ne tient qu'à lui de me le faire oublier. Est-ce que vous ne trouvez pas charmant à lui de venir à Paris pour marquer sa reconnoissance à son peuple ? C'est un sentiment, il en est donc susceptible ; et pourquoi voulez-vous qu'il n'y ait que pour moi qu'il n'en ait pas ? Il faudroit que je fusse bien malheureuse, et vous savez que ma folie est de ne le pas être. J'oubliois de vous dire que le projet de la cabale est actuellement de répandre que le roi vient à Paris pour moi, pour me faire envoyer un petit ordre d'en sortir : c'est à quoi ils travaillent ; il faut espérer qu'ils n'y réussiront pas ; assurément c'est pousser la persécution bien loin. Est-ce que vous ne trouvez pas plaisant que Faquinet n'ait pas été à Strasbourg,

après l'avoir annoncé comme lui et sa séquelle avoient fait, et que la reine soit aussi demeurée en chemin? C'est parfait. Remettez, je vous prie, toutes ces lettres à leurs adresses.

A Paris, ce 16 octobre 1744.

Je reçois tout à la fois, cher oncle, votre lettre du 29 et celle du 10; je vais commencer à répondre à la plus ancienne. Je saurai dès ce soir du cardinal de Tencin tout ce que vous l'avez chargé de me dire; car je dois le voir, mais en secret, comme vous le croyez bien. Il n'y a pas que madame la princesse de Conti qui soit persuadée qu'il y a un petit commerce de lettres établi entre le roi et moi: car on ne parle que de cela; mais je ne conçois pas pourquoi elle désireroit si passionnément mon retour, car nos façons de penser sont totalement différentes. Elle aime Faquinet à la folie, et je l'ai en horreur. Elle est bien avec M. d'Argenson, et moi aussi; mais vous savez ce que j'en pense. Elle déteste M. de Belle-Isle, et moi je veux l'aimer. Elle est aux mieux avec les Noailles, et le maréchal m'a manqué d'une façon à ne

lui jamais pardonner. Je crois que nous ne sommes d'accord que sur ce qu'elle pense du Soissons, la Rochefoucault et Bouillon. Il est sûr que dans cette occasion, elle m'a marqué beaucoup d'attention et d'amitié ; mais je ne sais, cela m'a fait peur, mais je dis une peur horrible. Vous avez bien raison d'être d'une grande circonspection avec elle. Continuez à être agnelet ; vous ne sauriez l'être trop dans ce moment ci. Dans le fond, de répondre *bay* à tout ce que l'on vous dit, est une très jolie réponse, et qui doit faire plaisir à tout le monde. Pour moi, je sais bien qu'elle m'enchante. Je ne vous dirai rien du Courteil : car grace à ces Faquinets, j'ai perdu tout cela de vue. Le duc d'Ayen est drôle de croire que le roi vienne à Paris pour obtenir son pardon, et je crois que vous êtes tout aussi fou que lui ; car vous n'êtes pas éloigné de le croire aussi. Mais comme il faut savoir heurler avec les loups, je m'en vais un peu extravaguer avec vous, et penser un moment tout comme vous. Voilà donc le roi fâché de tout ce qui s'est passé, qui a conservé de l'amitié pour moi, et qui veut me revoir ! c'est très bien penser à lui ;

mais mon départ a été si singulier, que mon retour ne peut pas être simple. Me rendre ma charge et à ma sœur la sienne, il n'y faut pas compter ; pour de la mienne, je m'en soucie peu ; celle de ma sœur seroit plus à désirer, parce que je ne sais pas comment elle reviendroit, si on ne lui rendoit pas ; et quoiqu'en dise madame la princesse de Conti, certainement je ne l'abandonnerai pas. Mais quelle réparation me faire? Je sais bien celle qui me plairoit le plus. Ce seroit le renvoi de Faquinet (1); pour-lors je ne me ferois pas tirer l'oreille pour retourner à Versailles. Il faudroit bien aussi que M. de Soissons eût un petit exil, et les autres qui ont des charges, de mauvais traitemens. Mais tout cela bien arrangé selon mes desirs, comment saurai-je que le roi a envie de me voir? car il faut bien qu'il soit public que c'est lui qui l'a désiré. Il faudroit donc qu'il charge quelqu'un de grave de me le venir dire de sa part, et me supplier avec toute l'amitié et la considération possibles de le venir voir à Versailles? Qu'en dites-vous, cher oncle?

(1) M. de Maurepas.

dites-moi vos idées sur cela, toujours en extravaguant, car il y a si peu d'apparence à tout cela; mais cela ne fait rien, les choses de cette vie sont si peu stables, que cela peut changer d'un moment à l'autre, et il faut savoir ce que l'on veut. Cela seroit très plaisant si toutes ces rêveries se réalisoient; pour moi j'en serois moins surprise qu'une autre, car vous savez ce que j'en ai toujours pensé, et dans des momens où l'apparence n'y étoit pas. Bon! je pousse mes folies bien plus loin: mais cela ne peut pas s'écrire, ce sera pour votre retour.

Pour répondre à votre lettre du 10, je vous dirai que je vous trouve de bien méchante humeur; vous avez tort et raison. Tort, d'imaginer que je me méfie de vous, car vous savez fort bien à quoi vous en tenir sur cela, et combien je vous aime. Vous avez raison d'être choqué de l'ambassade ôtée, et sûrement vous ne l'êtes pas plus que moi. Je n'y conçois rien, puisqu'il vous traite comme par le passé; mais il faut toujours un peu d'extraordinaire, ce qui est fâcheux, surtout pour ceux sur qui il tombe. Mais au moins, tachons de trouver une tournure un peu honnête. Ce que je désirerois,

c'est que le roi et la reine d'Espagne eussent l'air de vous désirer; je suis bien sûre qu'il vous y enverroit. Dans le fond, je ne vois que cela. Je ne suis pas si tranquille que vous; car je trouve qu'il falloit mettre tout en œuvre pour n'en avoir pas le démenti, et si cela est encore possible, ne rien épargner. Vous avez très mal fait de n'en pas parler au roi. A l'égard de vos états, c'est encore fort désagréable. Le petit St. Florentin est un sot; il se plaint à tout Paris de la lettre que vous lui avez écrite: mais il faut espérer qu'il viendra pour nous un tems plus heureux et plus tranquille. Adieu, cher oncle! vous me ferez plaisir de me mettre par écrit, à mesure que vous vous en ressouviendrez, tous les petits détails ridicules qui vous viennent des Faquinets, mais d'une écriture un peu lisible. Je suis outrée d'être encore si longtems sans vous voir. Je ne sais ce que c'est que cette idée là. Je vous aime, je vous assure, de tout mon cœur. Le marquis de Gontault vous fait mille complimens.

Paris, ce 16 novembre 1744.

Il est venu à Paris, cher oncle, et je ne puis vous rendre l'ivresse des bons Parisiens. Tout injustes qu'ils sont pour moi, je ne puis m'empêcher de les aimer à cause de leur amour pour le roi. Ils lui ont donné le nom de bien-aimé, et ce titre efface tous leurs torts envers moi. Vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté de le savoir si près, et de ne pas recevoir la moindre marque de son ressouvenir. Mon trouble et mon agitation ne peuvent se décrire. Je n'osois paroître; on est si cruel à mon égard, que toute espèce de démarche auroit paru un crime; d'ailleurs, je n'ai plus d'espérance. Non, cher oncle, je n'extravague plus, et loin de vouloir mettre des conditions à mon retour par l'exil des uns et des autres, je me sens assez de foiblesse pour me rendre à une simple demande du maître.

Mais dites-moi donc? croyez vous qu'il m'aime encore? Non, vous me faites assez entendre qu'il ne faut pas compter sur son retour; il croit peut-être avoir trop de torts à effacer, et c'est ce qui l'empêche de revenir. Ah! il ne sait pas qu'ils sont tous

oubliés. Je n'ai pu résister à ce desir de le voir. J'étois condamnée à la retraite et à la douleur, pendant que tout le monde se livroit à la joie : j'ai voulu en voir au moins le spectacle; je me suis mise de manière à n'être pas reconnue, et avec mademoiselle Hebert j'ai été sur son passage; je l'ai vu, il avoit l'air joyeux et attendri; il est donc capable d'un sentiment tendre! Je l'ai fixé long-tems, et voyez ce que c'est que l'imagination! j'ai cru qu'il avoit jetté les yeux sur moi, et qu'il cherchoit à me reconnoître. Sa voiture alloit si lentement, que j'eus le tems de l'examiner long-tems. Je ne puis vous exprimer ce qui se passa en moi; je me trouvai dans la foule très pressée, et je me reprochois quelquefois cette démarche, pour un homme pour qui j'avois été traitée si inhumainement. Mais entraînée par les éloges qu'on faisoit de lui, par les cris que l'ivresse arrachoit à tous les spectateurs, je n'avois plus la force de m'occuper de moi. Une seule voix sortie près de moi me rappella à mes malheurs, en me nommant d'une manière bien injurieuse.

Vous me blâmerez sans doute, cher oncle, mais je n'ai pu résister à la tentation.

Depuis ce tems, je suis plus agitée que jamais; je compare mon état à celui que j'avois. Je n'ai de tous tems pas trop compté sur les amis : mais je vois avec peine l'abandon de plusieurs. Je crois que tôt ou tard il m'arrivera quelque malheur, ou que je serai victime de quelques fausses accusations. J'ai des pressentimens que je ne puis éloigner. Mais je m'apperçois que je suis aussi triste que vous l'étiez ces jours-ci en m'écrivant. Je ne conçois rien à ce qui vous arrive : il sera donc étonnant dans tout! J'ai bien besoin de votre présence, vos états sont donc éternels !

LETTRES DE LOUIS XV, A M. DE RICHELIEU.

Du 3 janvier 1743.

LA véritable madame de Chevreuse, ainsi que Fargis, ont la petite vérole depuis quelques jours : ce dernier s'en tirera mal, je crois, et cette dernière peut-être pas trop bien. Helvétius n'en a pas bonne opinion. Elle a une rougeur dans l'œil qui ne dénote rien de bon.

Il n'est de bruit à la cour et à la ville que de MM. de Tencin et de Richelieu. L'on parle même d'une prédiction centenaire ; vous êtes plus en état qu'un autre d'en savoir la vérité : ainsi je ne vous en dirai pas davantage.

Le roi a soupé jeudi dans ses cabinets avec une princesse ou deux et une duchesse, et l'on croit qu'il recommencera demain ; mais

l'on ne sait encore si les princesses y seront ou duchesses, marquises ou comtesses. L'on remarque que depuis quelque tems les comtesses ont beaucoup déchues de leur faveur.

Sa majesté a paru fort contente à son souper de la truitte du lac de Genève, que M. de Richelieu lui a envoyée; demain en en mangeant le reste, sa compagnie pourra juger si elle a raison, et sûrement ne manquera pas de boire à sa santé, ainsi qu'à celle des maréchaux, maréchales, &c.

Le marquis de Meuse est fort embarrassé d'une paire de pantoufles que le héros du jour lui a laissée en partant pour s'aller coucher.

La marquise de la Tournelle est dans son nouveau logement depuis hier, ou pour mieux dire dans celui de sa sœur.

La maréchale de Maillebois a été fort en peine d'une bombe qui a pensé créver sur la tête de son mari, par une voie où elle ne s'attendoit pas : mais Dieu merci! elle a de bons soutiens; et ce qui vous surprendra peut-être, ou peut-être pas, c'est que M. de Luynes étoit très-mêlé dans cette affaire, et qu'il a été piqué, et très-piqué. Mais la mèche est découverte, et la duchesse de Villars est

allée à Paris, en conséquence de ce, pour faire subir les interrogatoires; et du reste tâcher d'ensevelir le tout dans le plus profond secret, ce que je n'ai pas besoin, je me flatte, de vous recommander.

Il est grand bruit à Paris d'une boîte, qu'une certaine comtesse a trouvée sur sa cheminée en rentrant chez elle, de valeur de 3,000 livres. Elle, ainsi que beaucoup d'autres, ont cru que cela venoit d'un reste d'amour : mais non, cela n'est pas ; et au contraire, je crois que cela viendroit plutôt d'une nouvelle flamme prête à l'embrâser! Ne-seroit-ce pas M. de R...? L'on soupçonne fort M. de B.... ; et d'autres disent que cela pourroit venir de P.... Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'on ne sait encore d'où cela vient, mais qu'on le saura avec le tems.

Il gêle ici comme tous les diables ; vous avez plus chaud que nous où vous êtes : mais nous aimons mieux être ici.

L'un des 40 centenaires a enfin payé le tribut à la parque ; Dieu veuille que de nous tous il n'en soit de même! mais cela est plus à espérer qu'à croire.

Il y a des nouvelles de Prague du 4 de ce mois, qui n'apprennent rien de nouveau.

Il y en a du 13, de Bavière; mais je ne les ai point encore vues (1). L'on en fait beaucoup à Paris, dont parties seroient plus à espérer qu'à croire; et d'autres, toutes contraires. La semaine prochaine nous donnera vraisemblablement sujet à nouvelles, tant de Turquie que d'Italie. Ainsi, nous finissons celle-ci pour reprendre celles qui naîtront d'ici-là. *Valè.*

---

(1) Si l'original de cette lettre n'étoit pas écrit de la main du Roi, on seroit tenté de croire qu'on a voulu faire une plaisanterie : car il ne paroît pas probable d'imaginer que Louis XV eut pu être assez indifférent sur sa propre gloire, sur celle de sa nation, pour rester trois semaines sans se faire rendre compte des nouvelles de la Bavière. Il devoit s'y passer, et il s'y passoit effectivement des choses très intéressantes. On avoit entrepris cette guerre pour humilier la maison d'Autriche, et faire passer la couronne impériale dans celle de Bavière; l'électeur avoit été élu empereur; il falloit soutenir cette élection : pour cela il en coutoit à la France, des sommes immenses et beaucoup d'hommes. Il nous semble qu'il y avoit assez de motifs pour tenter la curiosité du Roi; ce qui nous prouve de plus en plus qu'il mettoit très peu d'importance aux affaires de son royaume, et qu'il les abandonnoit entièrement à ses ministres.

Versailles, ce 13 juin 1743.

Le roi a passé deux jours fort tranquilles avec la princesse, et il s'apperçoit tous les jours qu'elle mérite de plus en plus sa confiance. Elle n'a pas une envie de tout savoir, que je n'aimois pas dans ses sœurs, et qui m'a contrarié souvent.

Sa majesté a décidé l'affaire des parasols, et la décision a été que les dames et les duchesses pouvoient en avoir à la procession; et en conséquence elles en ont eu.

On a tenu hier un conseil qui a été fort long, pour ne pas dire grand chose. Je vois que tout le monde veut avoir raison : mais ils ont beau dire, il faut bien que quelqu'un ait tort : c'est ce que l'on verra avec le tems; car il est impossible de rien démêler de juste dans tout ce qui arrive. Tout ce que je puis voir, c'est que notre situation en Bavière ne paroît pas avantageuse. Le cardinal de Tencin m'a envoyé là-dessus un mémoire qui me paroît bien détaillé, mais qui mérite réflexion.

Vous manquez ici, dit-on, à plusieurs femmes qui sont bien fâchées de votre absence. Il y en a une qui, assure-t-on, pour avoir

avoir la force de la supporter, se console avec quelqu'un qui est sur les lieux. Je ne sais pas comment votre excellence prendra cela.

Duménil m'a parlé du maréchal, et je suis bien aise qu'il soit en bonne intelligence avec M. d'Argenson; car vous savez que je n'aime pas la mésintelligence entre gens qui doivent concourir au bien de mon service. Il a dû être content de la princesse, qui lui veut du bien.

On m'assure que le maréchal a fait des dispositions très-avantageuses, et que, de la manière dont il a campé son armée, il doit battre les Anglois. Dieu le veuille pour que tout cela finisse! On parle bien que vous êtes à la veille d'une action qui doit amener la paix. Je ne doute pas que votre excellence ne fasse là comme elle a fait ailleurs, et je n'ai plus qu'à lui souhaiter qu'elle s'en tire aussi heureusement.

J'espère que le premier courier apportera de bonnes nouvelles : celles de ce pays-ci ne sont pas intéressantes. Il n'y a pas que les femmes de votre connoissance qui se consolent des absens; c'est un mal qui se communique; et comme cela oblige deux personnes

contre une, je n'y vois pas grand inconvénient, d'autant mieux que cela amuse en même-tems bien du monde. Le roi ira coucher demain à Choisy, où il restera au plus deux jours; il n'aura que son service pour être plus libre, et n'être point interrompu d'un tas de choses qui le fatiguent. La princesse et lui, probablement, parleront un peu de votre excellence; en attendant on lui souhaite santé et conservation.

A Versailles, ce 4 août 1743.

J'ÉTOIS à Choisy lorsque la princesse m'a remis la lettre dont son excellence l'avoit chargé pour moi; j'y ai passé dix jours. Je ne doute pas que vous n'en ayez beaucoup conté avec le prince de Conti, et si c'est chose passée c'est sans remède. Je me passerai, je vous assure, fort bien de le savoir, car je ne suis déja que trop enflammé; et si vous savez bien que je ne m'enflamme pas aisément, mais quand je le suis, c'est beaucoup.

Non assurément, M. de Broglie n'avoit point d'ordre de quitter la Bavière, et s'il est martyr de la politique, je vous promets bien que la politique l'est bien de lui. Mais j'oublie le passé, et ne songe uniquement

qu'aux remèdes, et aux très-grands remèdes. Il n'y a point de deshonneur à être battu, mais bien à fuir comme nous faisons depuis deux ans. La discipline et l'encouragement dans nos troupes est un des principaux points qui m'occupent, et je conjure toute ma généralite de s'en occuper principalement.

Qu'il ne soit plus question, je vous prie, de tracasseries; qu'il ne se trouve plus que de bons François, et uniquement occupés du bien général, en laissant pour ce moment, et même pour du tems, la partialité et le bien particulier.

Vous savez que je vous ai défait de M. de Bernage, et que je l'ai remplacé par M. le Nain (1). Qu'en pensez-vous? L'on dit qu'il a une femme et un premier secrétaire bien jansénistes : je ne l'ai su que depuis; pour lui, j'espère qu'il ne l'est pas.

Le mariage de mademoiselle de Fleury est presque conclu avec M. de Castries; vous savez où cela va, et que je ne vous ai rien promis. A quoi persistez-vous dans ce moment? et le changement n'influe-t-il point dans votre demande?

---

(1) Intendant du Languedoc.

Nos plus fraîches nouvelles, et qui assurément doivent faire taire toutes les autres par sa singularité, c'est l'accouchement de Madame la première, d'une fille de quatre mois. Elle a fait tout ce qu'il falloit pour faire arriver son enfant avant terme, ne se doutant point du tout qu'elle pût être grosse; mais ce qui est incompréhensible, c'est comment on a pu le lui faire. Si vous ne le connoissez pas, je vous défie d'imaginer ce que c'est que cela. Cependant l'époux en est amoureux-fol; j'en révère sa vigueur; car il faut l'être pour qu'un pareil bijou puisse émouvoir aucune sensation.

Bon soir, votre excellence! c'est en baisant la main de la princesse que je finis ma lettre. Elle vous fait bien ses complimens.

Et plus bas est écrit de la main de madame de Chateauroux:

Le roi ordonne que je vous dise un petit bon soir, et j'obéis avec grand plaisir. Je n'ai reçu la lettre où vous me parliez de votre intendant, que quand la chose a été faite. Il me semble que je vous ai entendu dire du bien de M. le Nain; ainsi je me flatte que vous n'en serez pas fâché. Je n'ai pas pu

vous faire réponse par le courier, dont j'en ai été bien fâchée ; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Si vous voyez Duménil, dites-lui que j'ai reçu sa lettre, et qu'au premier soir je lui ferai réponse.

A Versailles, ce 4 janvier 1747.

Je suis charmé que votre excellence soit arrivée à bon port à Dresde, et encore plus du portrait qu'elle me fait de ma future belle-fille. Je voudrois bien la voir, et mon fils la tenir ; car il dit qu'il est tems que son état finisse, et les derniers temps seront les plus rudes à passer (1). Si elle eût été à vendre ou à convoiter, eussiez-vous jadis été un de ces convoiteurs ? Sa gorge est bien couverte, pour qu'elle ait pu vous tenter à un certain point. Elle tient fort à cœur à mon fils, et il me paroît qu'il ne haïroit pas qu'elle fût suave. Il a bien recommandé à madame de Brancas de la faire baigner avant qu'il la joignit, ce qui me confirme

(1) Il nous paroît que, malgré le chagrin qu'on dit que feu M. le dauphin éprouva de la perte de sa première femme, il n'en attendit pas moins impatiemment la seconde.

sur le soupçon que la pauvre défunte ne l'avoit pas été assez.

J'espère que par vos arrangemens et les nôtres la consommation se fera le 9, au plus tard le 13, n'y ayant pas de milieu, vu les jours maigres que vous savez que je n'aime pas en pareille occasion. Je compte vous revoir vers la Chandeleur ; mais je me flatte que vous ne me laisserez pas tout le temps sans me donner signe de vie.

Le roi de Pologne étoit fort curieux de savoir ce que vous aviez mandé de sa fille, et je crois qu'il sera satisfait de ce que le comte de Saxe lui répondra.

Vous voyagez donc en tuant tout le monde; à Lunéville, quatre seulement, mais à Dresde presque tout : encore si c'étoit une autre odeur que celle des pastilles de Portugal, passe! mais de cette façon, ce n'étoit pas soutenable. En voilà assez pour aujourd'hui : bon soir ! le marquis d'Argenson vous répondra au reste.

A Compiegne, ce 13 août 1748.

M. Ledoux n'est pas heureux pour porter mes lettres ; mais pour ce qu'elles contiennent, la poste est, je crois, tout aussi bonne,

Je vous fais mon compliment sur votre raccommodement avec madame d'Ausenada ; sans la prochaine séparation, je crois qu'il seroit encore à faire. Vos idées ne peuvent servir qu'au bien ; vous en devinerez aisément la raison.

Les baromètres ne se sont donc pas trompés, et c'est le degré aussi des années 1706, 1707, 1724 et 1738. Pour aujourd'hui, il souffle un vent du nord très-froid. J'ai vu l'autre jour la flamme de Gennevilliers, mais je n'y ai pas vu son excellence. Si ce nouvel orage, qui a perdu Colombe, n'y a pas passé, elle y pourra bien tirer quelques coups, au moins l'année prochaine.

Votre impatience n'est pas, je crois, pour mes pieds seuls, mais je serai ravi de vous revoir. Je n'en ai pas dit de même, il y a aujourd'hui quatre ans : mais vous savez ce que vous savez, et ce que je ne savois pas pour lors ; n'oubliant rien non plus que les regrets irréparables. Vous choisirez votre logement, et on l'accommodera à votre fantaisie. A l'égard de celui de vos gens et bêtes, ne vous attendez pas qu'il soit si proche du château.

Il n'y a pas un mot de vrai, qu'une fois

parti d'ici j'y revienne. Je vois qu'on fait des nouvelles de toute manière : je vois aussi que je n'écris guère mieux que vôtre excellence, et je finis en l'assurant que je serai fort aise de la revoir en bonne santé, et moins crédule que par le passé.

A Versailles, le 11 juillet 1753.

Puisqu'on dit que vous prenez intérêt au parlement, je ne suis pas fâché de trouver une occasion de vous dire ma façon de penser, laquelle j'ai puisée dans ce que j'ai vu, ce que j'ai su et ce que j'ai lu.

Le parlement a été de tout tems opposé à ses rois ou régens; et moi qu'on sait qui aime la paix, il m'a choisi pour me dire des choses qu'il n'avoit encore jamais osé dire aux souverains mes prédécesseurs. J'ai bien voulu patienter l'année dernière; et vous, M. de Richelieu, en avez été témoin oculaire et auriculaire, sans, je crois, qu'il y ait paru au dehors, et delà je suis indifférent. Mais si vous m'aviez vu en dedans, vous m'auriez trouvé bien différent.

Je n'attribue point au premier président ce qu'il m'a dit, parce qu'il ne pouvoit guères faire autrement; mais qui le mérite?

Poussé à bout comme je le suis, je ne puis plus différer de faire sentir à mon parlement, que je suis le maître absolu, et que ma puissance absolue vient de Dieu, et que je n'en dois compte qu'à lui le jour où il me retirera de ce monde. Pour lors, ils auront tous un autre maître, non moins le maître, mais peut-être plus vif que moi. Je suis roi et maître, ou c'est le parlement. Personne ne veut céder, et cependant il est nécessaire que quelqu'un plie. Je ne veux point détruire le parlement : mais je le veux réduire dans les justes bornes pour lesquelles il a été institué ; ainsi, il faut qu'il cede ou moi. Moi, j'y mettrai toute la force que Dieu a mis dans mes mains, et je répandrai mon sang avec grand plaisir. S'il me demande pardon, s'il obéit à ce que je lui commande, avec joie je lui rendrai le pouvoir que je lui avois confié. Mais après toutes les incartades que j'ai vues, je ne souffrirai jamais qu'il puisse me mettre dans le même embarras.

Le premier président étant le chef, que je lui ai donné avec grande satisfaction, je le verrai porteur des soumissions de mon parlement, et des ordres que j'aurois à lui

donner pour les faire exécuter. L'on m'a fait condescendre à bien des choses que je regrette autant présentement, qu'elles étoient peu de mon goût pour lors. Mais dans ce moment-ci, je n'écouterai rien qu'on ne se soit soumis et que je n'en aie les plus sûres preuves.

Je n'aime pas plus l'autorité des prêtres, en tant qu'ils veulent sortir des bornes mystiques. Mais je veux qu'on rende à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Or, César ne tient que de Dieu (1) ce qui est à César, mais il ne lâchera à personne sur la terre françoise.

Vous pouvez communiquer ceci à qui vous voudrez, n'étant pas fait pour vous seul; ainsi vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos. Je ne le signe pas non

(1) Toujours Dieu! rien assurément n'est plus chrétien. Mais il nous semble que Louis XV auroit pu dire qu'il tenoit aussi quelque chose de ses sujets : et quant à ce compte qu'il prétend ne devoir rendre qu'à Dieu, comme il ne parvient pas jusqu'à nous, il auroit été sans doute aussi prudent, qu'alors il en rendît un peu à ce peuple qui paie les rois, qui fait leur force, et qui originairement les a créés.

plus : vous connoissez assez mon écriture pour être sûr qu'elle est de moi ; mais je le ferois même avec grand plaisir s'il le falloit d'une autre couleur.

A Versailles, ce 19 novembre 1757.

Je ne puis écrire autre chose à votre excellence, sinon que je suis très-fâché que M. de Soubise ait souffert des pertes considérables à l'affaire du 5 de ce mois. La plupart des régimens dont est composée son armée, sont non seulement hors d'état de servir actuellement, mais même auront à peine le tems de se rétablir pendant l'hiver, pour pouvoir faire la campagne prochaine. J'ai jugé dans cette circonstance, qu'il étoit du bien de mon service, de refondre cette armée dans celle que vous commandez, et que cependant vous formiez un nouveau corps séparé, que M. de Soubise qui a été malheureux et mal secondé par le prince de Saxe-Hilburghauzen, commandera sous vos ordres, lequel sera composé des officiers généraux et de l'état major, dont M. d'Argenson vous enverra l'état avec leurs lettres de service, et celui des régimens qui ont le plus souffert dans cette

journée. Je recommande le tout à vos soins, et vous tiendrai compte de ce que vous ferez pour un de mes braves sujets que le malheur a poursuivi. Vous avez dû recevoir aussi une lettre de la marquise. Bon soir, votre excellence!

A Versailles, ce 3 juillet 1767.

Vos parens disent que vous avez du chagrin, et que ce n'est pas seulement la perte de vos enfans qui en est cause, mais le retard de ma réponse. Vous savez que je ne suis pas bien exact sur ce chapitre-là. Tranquillisez-vous, je vous prie, sur ma façon de penser pour vous; elle n'est point changée; il y a trop longtems que je connois votre attachement à ma personne et votre zele pour mon service, pour changer; de plus vous savez que je n'aime pas le changement. Continuez à me servir dans tous mes emplois, avec le même zèle que je vous ai toujours connu.

Si j'ai un peu oublié votre lettre, c'est que je desirois que vous oubliassiez aussi une affaire qui ne méritoit que du mépris, et non pas l'affliction qu'il me paroît que vous y avez mise. Car, quelle comparaison

d'un marquis de Saluces avec un excellent pair maréchal de France *et caetera*, *caeterorum*. Avec cette paraphrase que vous me passez sans doute, vous marquant encore plus que je suis toujours le même pour vous, comptez que je ferai ensorte que vous trouviez partout les agrémens que mérite un excellent serviteur comme vous, dont je connois l'attachement, et qui doit toujours compter sur mes bontés.

Du 4 avril 1771.

On m'assure que je vais être plus tranquille et plus maître que jamais ; cependant je vous certifie que ce n'est pas cette dernière espérance qui m'a déterminé à détruire des corps orgueilleux, qui s'opposent depuis si longtems à mes volontés : c'est le desir d'avoir la paix, que vous savez être depuis bien des années, vous M. de Richelieu, le but où j'aspire. J'ai trop à me plaindre de mes parlemens pour revenir jamais sur leur sort. On m'a fait voir, et je n'avois pas besoin de cette conviction, tous les torts qu'ils avoient eus avec les rois mes prédécesseurs. Moi qui ai été trop bon envers eux, ils m'ont poussé à bout. Le terme est

arrivé. Je leur ferai voir que je ne tiens mon pouvoir que de Dieu, que je n'ai de compte à rendre qu'à lui, et que personne dans mon royaume ne doit s'opposer à ma volonté. Mon chancelier m'a démontré clairement que je ne pourrois jouir d'aucun moment de tranquillité, si je ne sévissois sévèrement contre des gens qui, dans toutes les circonstances, ont suscité des querelles avec l'église et mes ministres. Vous savez que je vous ai déjà écrit dans le tems de ces débats scandaleux qui régnoient entre mon parlement de Paris et les prêtres. Vous n'ignorez pas que dès ce moment, j'aurois dû prendre le parti auquel je me détermine aujourd'hui ; mais j'ai voulu patienter, espérant toujours que mon parlement rentreroit dans le devoir. Ma bonté l'a rendu de plus en plus impérieux; il a voulu marcher de pair avec moi, et je vais lui prouver que qui donne le pouvoir est bien le maître de l'ôter ; que tant que je vivrai, ma volonté doit faire loi et non la sienne. L'état des affaires ne me permet pas d'écouter mon cœur pour le soulagement de mon peuple : mais on me fait espérer qu'il viendra un tems plus heureux

pour lui; d'ailleurs, je le sers sans doute en détruisant des corps trop puissans, qui s'occupoient plutôt de leurs intérêts que de lui rendre justice. C'est une vérité dont vous m'avez parlé vous-même, M. de Richelieu, car je me rappelle fort bien que vous m'avez dit plusieurs fois que l'autorité de la magistrature engloutiroit toutes les autres; c'est ce que je veux empêcher, et sur quoi on m'a conseillé de faire grande attention. Vous me connoissez assez pour savoir que je n'aime pas punir; mais il est des momens où l'indulgence seroit une grande faute que je ne veux point commettre.

On me dit que l'on trouvera plus de juges qu'il n'en faut; et certainement il faudroit être bien malheureux, s'ils étoient pis que les autres : ce que je ne peux croire; ce qui ne sera sûrement pas. M. de la Vrilliere vous écrira pour aller faire enregistrer de ma part l'édit de suppression de la cour des aides, et je ne doute point de votre empressement à m'obéir. Adieu, M. de Richelieu! vous viendrez me rendre compte personnellement de votre mission.

L'ambassadeur de l'empereur et de l'impératrice-reine, dans une audience qu'il a eue de moi, m'a demandé de la part de ses maîtres (et je suis obligé d'ajouter foi à tout ce qu'il me dit) de vouloir marquer quelque distinction à mademoiselle de Lorraine, à l'occasion du mariage de mon petit-fils avec l'archiduchesse Antoinette; la danse au bal, étant la seule chose qui ne puisse tirer à conséquence, puisque ce choix des danseurs et danseuses ne dépend que de ma volonté, sans distinction des places, rangs ou dignités, (exceptant les princes et princesses de mon sang, qui ne peuvent être comparés ni mis en rang avec aucun autre françois) et ne voulant d'ailleurs rien changer ni innover à ce qui se pratique à ma cour; je compte que les grands et la noblese de mon royaume, de la fidélité, soumission, attachement et même amitié qu'ils m'ont toujours marqués, et à mes prédécesseurs, n'occasionneront jamais rien qui puisse me déplaire, surtout dans cette occasion-ci où je désire marquer à l'impératrice ma reconnoissance du présent qu'elle m'a fait, qui

qui j'espère ainsi que vous, fera le bonheur du reste de mes jours.

Sire,

La noblesse de votre royaume ne peut se dispenser de présenter à Votre Majesté ses respectueux remerciemens de la bonté qu'elle a eue d'ajouter à la réponse qu'elle avoit daigné lui faire, les expressions plus positives et plus consolantes dont elle a bien voulu rendre M. le duc de Duras dépositaire.

Nous espérons, Sire, que l'intention de Votre Majesté, étant que le choix des personnes qui ont dansé au bal pour le mariage de monseigneur le dauphin, ne tire à aucune conséquence; Votre Majesté voudra bien en donner une preuve au bal pour le mariage de monseigneur le comte de Provence, en choisissant pour y danser, d'abord après les princes et les princesses de votre auguste sang, un homme et une dame de qualités, titrés ou non titrés, qui soient sans aucune prétention de préséance alarmante et offensante pour votre noblesse.

Votre fidèle noblesse, Sire, après avoir donné à Votre Majesté une preuve éclatante de son attachement sans bornes et de son respect, n'a plus qu'un vœu à former aux pieds du meilleur et du plus juste des rois; et elle espère des bontés paternelles de Votre Majesté, qu'elle voudra bien ordonner que ses intentions rassurantes soient consignées dans un des départemens du ministère de Votre Majesté, pour y servir de monument durable de la bienveillance infiniment précieuse dont elle daigne honorer sa noblesse.

LETTRES
DE LA
DUCHESSE DE LAURAGUAIS,
A M. DE RICHELIEU.

Versailles, ce décembre 1755.

VOTRE plan de campagne a été trouvé fort beau, mais il paroît un peu hardi de commencer la guerre par le siége de Mahon; votre mémoire éprouve des contradictions, et le roi a paru étonné. Il ne se décidera à la guerre que malgré lui; et sans l'envie que tout le monde en a ici, je crois qu'il aimeroit encore mieux qu'on prît tous ses vaisseaux les uns après les autres, que d'avoir l'embarras que cela lui prépare, quoiqu'entre nous, vous savez qu'il n'en prendra pas beaucoup. Il a été question au conseil de porter la guerre dans l'électorat d'Hanovre, pour punir le roi d'Angleterre personnel-

lement de tout ce qui arrive; mais on a beaucoup parlé sans rien décider. On dit que le roi n'a pas prononcé un seul mot; mais quoiqu'il en soit, la guerre est décidée, puisqu'on la veut, et il faut absolument que vous soyez employé.

L'abbé m'a promis de ne rien négliger pour vous, et de faire valoir ce que vous proposez. Dans le fait, c'est une très-belle idée, et si on réussit, les anglois qui nous traitent si mal, seront à leur tour bien humiliés. Le tout est de savoir si la chose est aussi facile que vous la croyez : car on dit le fort imprenable; mais j'ai tant de confiance en vous, que si vous l'attaquez, je crois qu'il sera pris. Le roi, à ce que dit l'abbé, a beaucoup d'humeur, et si on est forcé à prendre un parti, il paroît porté pour le prince de Conti; mais on ne lui a pas encore parlé de vous, et on le fera dans un moment favorable : l'abbé m'a assuré qu'il voyoit le moyen de réussir.

Je dois vous dire que vous vous trompez quelquefois dans vos conjectures. Vous m'avez dit que madame de Pompadour vous faisoit des cajoleries; mais je sais à n'en pas douter, que si elle vous traite si

bien quand vous êtes présent, qu'il n'en est pas tout-à-fait de même en votre absence. Il a été question chez elle de savoir si le siége auroit lieu, et dans ce cas-là, qui seroit choisi pour aller le faire. On vous a nommé avec plusieurs autres, sans affectation; et elle s'est écriée avec un ton d'ironie : *M. de Richelieu! Il est assez fanfaron pour vouloir être chargé de cela. Il mettra autant de légèreté à prendre une ville qu'à séduire une femme; cela seroit plaisant! Il lui faudroit quelques bonnes disgraces pour lui apprendre à ne douter de rien.*

Vous pouvez compter sur mon rapport, il est fidèle, et je vous dirai de vive voix de qui je le tiens. Vous voyez qu'il ne faut rien espérer de ce côté-là, à moins qu'on ne vous fasse nommer pour avoir le plaisir de vous voir échouer. J'aimerois assez qu'ils eussent cette idée-là; vous seriez toujours en poste, quitte après pour leur faire voir que si vous promettez, vous savez tenir. Ils seroient bien surpris et bien dupes de leur petite noirceur.

L'essentiel est que le projet passe. Après cela, il est bien juste qu'on s'occupe de

celui qui l'a présenté. Je suis sur les épines, et je ne quitterai pas l'abbé pour ne point laisser affoiblir sa bonne volonté. Il ne seroit peut-être pas inutile de faire entendre à la marquise, par qui vous savez bien, que si vous êtes chargé de l'expédition, vous serez perdu. Si elle est mal intentionnée contre vous, cela pourra aider. Je crois qu'il ne faut négliger aucun moyen pour être nommé; je regarde cela comme une affaire d'honneur, et j'y rêve continuellement. Vous avez raison de ne pas vouloir en parler au roi; ce seroit sans doute un moyen de ne rien avoir : il faut que cela vienne du conseil. Je suis instruite que le Belle-Isle mine sourdement contre vous; mais tout cela ne fait rien. En dépit d'eux, il faut réussir, avoir le commandement, prendre Mahon, et revenir couvert de gloire pour les faire crever de rage. Quelle perspective! Le joli rêve, mon cher duc! que n'est-il réalisé!

Paris, ce 3 avril 1756.

Je suis aussi en colère que vous, de voir que vous êtes joué, et que vous n'ayez pas trouvé à Toulon tout ce qu'on vous avoit

promis et qui vous étoit nécessaire pour votre siége. Ils veulent vous perdre, c'est décidé. Mais j'apprends avec plaisir que vous avez réparé de votre mieux ce malheur. Au nom de l'amitié que j'ai pour vous, prenez soin d'une santé qui m'est si chère. Vous ferez donc venir d'Antibes et de Marseille le supplément d'artillerie qui vous est nécessaire. Je suis enchantée de ce que vous me mandez du zèle des Provençaux. Si on vous avoit servi par-tout de même, nous serions plus contens.

La marquise continue de dire dans son petit comité, que l'on verra de belles choses. Tout me confirme dans l'idée qu'ils ont envie de vous voir lever le siège, et qu'ils agissent en conséquence. Vous me rassurez en me mandant que vous voyez la meilleure disposition dans les troupes, et que vous partez avec la ferme espérance de prendre Minorque. Ah! que ce jour là n'est-il déjà arrivé! Mais enfin vous voilà parti, et cela n'a pas été sans peine, comme vous le savez. Je ne vous parle point des alarmes continuelles où je suis. Pour me consoler, je ne vois que votre gloire. Surtout songez à ce que vous m'avez promis de me donner

tous les couriers de vos nouvelles et de ne pas trop faire le jeune-homme.

Vous comptez donc coucher sur votre bord le 7 et envoyer en même tems un courier à la cour pour annoncer votre départ. Je l'attends avec grande impatience, comptant bien qu'il m'apportera un mot de vous. Voilà donc le moment décisif si long-tems attendu! et vous me permettrez, malgré vos assurances, de n'être pas tranquille. Il peut arriver tant d'événemens qui fassent manquer votre opération, que je ne peux me défendre d'avoir de l'inquiétude : jugez comme ils triompheroient! J'en serois aussi affectée que de voir mon ami humilié et tourné en ridicule.

Le d'Argenson va très-souvent chez madame de Pompadour; il paroît redoubler de soins. Ce n'est pas pour lui seul qu'il se conduit ainsi ; on veut sans doute le rendre l'agent de quelque noirceur contre vous. Le Belle Isle a aussi de petits comités chez lui; il ressemble à ces chiens, qui après avoir long-tems aboyé, attendent l'occasion de mordre. Il ne vous pardonnera jamais le mariage de votre fille, et s'il peut vous nuire, il en saisira la plus petite oc-

casion. Que je voudrois que ces vilains anglois se laissent battre, et que cela fût fini! car je ne vis pas depuis votre départ.

Le roi continue à ne rien dire dans son conseil ; on croiroit quelquefois que ce n'est pas lui qui a la guerre. En parlant de vous, il dit : *c'est son affaire à présent! si cela va mal, il l'aura voulu.* Vous voyez qu'on cherche d'avance à jetter le blâme sur vous en cas de malheur.

Madame de Pompadour tranche actuellement sur tout ; elle ne se cache plus pour dire : je ferai telle ou telle chose ; et il paroît qu'elle fera bien plus la guerre que le maître. Ainsi vous voyez que vous n'avez pas lieu d'attendre d'être bien soutenu par lui, qui vous abandonnera par foiblesse, ou pour n'être pas contrarié; et encore moins par elle, qui dans le fond de l'ame ne vous aime pas. Vous avez d'abord été un homme céleste à ses yeux : et je ne conçois pas que vous n'ayez pas fait comme ceux que nous voyons si bien près d'elle. Il est vrai que votre rang, votre fortune vous mettoient à l'abri de ramper pour parvenir ; mais il ne falloit ne voir qu'une jolie femme dont vous aviez envie. Je conçois bien que d'a-

près ce que vous m'avez dit, l'objet ne doit pas beaucoup tenter; mais ne fait-on pas quelques petits sacrifices pour jouir tranquillement de tout ce qu'on mérite? Vous en recueilleriez à présent le fruit. Je parle à mon ami, qui ayant été si souvent coupable, pouvoit continuer à l'être pour son avancement et ma tranquillité. Songez qu'une femme oublie rarement qu'on ne lui a pas rendu tous les hommages qu'elle attendoit, ce qui me fait croire que vous ne devez jamais trop compter sur elle. D'ailleurs les gens qui l'entourent, seront toujours bien aise de vous éloigner; ils connoissent votre supériorité sur eux, et on est naturellement jaloux de l'homme qui vaut mieux que nous.

Je ne sais ce que je ne ferois pas, pour que vous fussiez aussi bien secondé par tout le monde que vous l'êtes par mon amitié, qui, je vous jure, ne fait chaque jour qu'augmenter. Je ne m'apperçois pas que je passe une partie de la nuit à vous écrire, tant j'ai de plaisir à m'occuper de vous! Mon cœur, mon esprit, tout est rempli quand je pense à vous. Vous êtes mon héros, et rien ne peut vous arriver en bien comme

en mal que je n'en sois affectée. Je suis continuellement à épier tout ce qui peut vous regarder. Je voudrois partager vos périls, sans prétendre partager votre gloire. Je vous aime pour vous, sans jalousie, et n'envisageant jamais que votre avantage; vous devez sans doute excuser mon bavardage en faveur du motif. Toutes vos lettres ne me rassureront pas, mais je desire en recevoir. Partez promptement pour revenir de même, mais heureux et armé pour terrasser vos ennemis. Vous ne pouvez compter que sur vos succès pour les faire taire : car je ne vous vois pas grand appui. On sera jaloux si vous réussissez, mais n'importe! vous serez vengé. Je ne puis quitter la plume ; tout ce qui est pour vous me devient cher; l'inquiétude qu'on a pour son ami, redouble l'amitié; et la mienne étoit déjà à son comble.

Si je puis avoir un moment de repos, j'en profiterai pour soigner ma santé, dont je ne suis pas absolument contente.

A midi, ce 6 juillet.

Je n'ai reçu votre lettre du 21 qu'hier, malgré toutes les précautions que j'ai prises pour que mes lettres ne soient point envoyées à Compiègne ; malgré tout, celle-ci m'a été renvoyée, et cela m'a retardé deux jour de recevoir votre lettre, ce qui m'a mis de fort mauvaise humeur. Je vous avoue que je n'ai pas besoin de cela : car je suis bien triste de voir qu'après toutes les peines et les tourmens que vous vous donnez, votre siége ne soit pas plus avancé.

Je sais que vous ne vous ménagez sur rien. Vous vous exposez comme un mousquetaire qui voudroit établir sa réputation ; jugez si je dois être tranquille un moment. J'ai le malheur d'être éloignée de vous depuis des siècles, et je suis toujours dans les transes qu'il ne vous arrive quelque chose, parce qu'en vous exposant comme vous le faites, il n'est pas possible que je sois sans crainte : mais la peine est mon partage. J'avois cru jusqu'à présent qu'un général ne s'exposoit pas comme un soldat; apparemment que cela doit être, puisque vous le faites. Comme je suis à vous écrire,

je reçois votre lettre du 25 ; elle ne me met pas de baume dans le sang ; je n'y vois de satisfaisant que l'assurance que vous me donnez que votre santé est bonne ; je regarde comme un miracle qu'elle se soutienne. Si comme vous me mandez fort bien, ce ne sont pas les peines du corps, mais celles d'esprit qui vous tourmentent, cela ne me rassure pas : car ces dernières sont plus dangereuses. J'espère pourtant que ce qui fait aujourd'hui vos peines fera votre gloire ; assurément j'en aurai bien de la joie : mais il faut en convenir, je l'aurai achetée par bien des chagrins. On n'entend pas parler de l'amiral Bing ni de l'escadre ; je vous assure qu'il m'occupe beaucoup, et que je voudrois bien qu'il vous laissât finir. Il faudra bien que je prenne mon parti sur le combat naval, car on prétend que les ordres de l'amiral Hawque sont pour attaquer M. de la Galisonniere; mais je suis toute résignée à la volonté de Dieu, si votre siége est fini, et que cela ne retarde pas votre retour en France. Je suis fort aise d'avoir réussi auprès de madame d'Aiguillon ; elle m'avoit dit l'étourderie qu'elle a faite : mais vous pouvez être sûr que je ne ferai pas sem-

blant que vous me l'ayez mandé. J'ai été souper avant-hier à Ruelle, avec Pontdevele et la Mothe ; j'ai été reçue à merveille de toute la société ; elle étoit un peu bruyante, mais au reste fort aimable. J'ai commencé hier mes bains : depuis deux jours il m'a paru ces petits boutons que vous me connoissez. Lorry dit que c'est la bile qui a de la peine à passer ; il compte me purger dans trois jours. Je mène une vie très passive ; je sors fort peu de chez moi ; j'y soupe presque tous les soirs avec la Mothe et madame de Rochechouart, qui est restée ici pour les couches de madame de Damas. Gontaut a soupé hier avec la comtesse ; je lui ai remis votre lettre : il vous fera une belle réponse ; il est parti ce matin pour la cour. Je trouve bien cruel d'être à Paris sans vous, mais tous les lieux me sont de même. Je ne pense qu'à vous, et je ne suis bien qu'avec vous ; il m'est impossible d'être heureuse éloignée de vous. Je me retiens tant que je peux, pour ne vous pas montrer l'excès de ma peine, afin de ne pas vous affliger.

M. Ossolniai est mort : on dit à Paris que les sœurs de M. de Beauveau demandent la

place au roi de Pologne ; elle a de revenu 60 mille francs ; je crois que le prince votre neveu n'y sera pas insensible, car vous savez qu'il aime l'argent. Le cardinal de Soubise a fait madame de Marsan sa légataire universelle : on parle fort mal de sa santé, et les Noailles se démènent beaucoup pour faire avoir la place à la princesse : on dit qu'elle n'est point si récalcitrante. M. le dauphin a été à Arnouville avec le roi. Voilà tout ce que je peux vous dire par une lettre qui va par la poste. Adieu ! donnez-moi de vos nouvelles tant que vous pourrez, c'est ma vie.

Ce 9, à 3 heures après minuit.

Ma joie est extrême ; elle égale la tendresse de mes sentimens pour vous. Vous voilà comblé de gloire ! J'ai la tête et le cœur si remplis de satisfaction, qu'il est impossible de vous exprimer tout ce que je sens dans ce moment ; je me flatte que vous y suppléerez. J'ai eu le plaisir d'embrasser M. de Fronsac à son arrivée. J'étois toute seule à vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre, et quelle lettre !.... Je fus sur le champ à l'hôtel d'Antin, trouver M. de Fronsac

qui attendoit des chevaux pour aller à Compiègne. Adieu ! Je suis si tremblante qu'il m'est impossible de vous en dire davantage (1).

Ce 25.

Je reviens de chez le garde des sceaux qui est ici pour le *Te Deum*. J'ai resté avec lui tête à tête une heure et demie ; il m'a beaucoup parlé du tour que le d'Argenson vous fait. Il m'a dit qu'il ne pouvoit pas douter que c'étoit lui qui avoit empêché que vous reveniez, et qu'il avoit dit au roi qu'il falloit que vous restiez dans votre commandement ; et malgré l'envie que le roi avoit de vous voir, qu'il n'avoit pas eu la force de résister au d'Argenson. Le garde des sceaux est furieux d'une conduite pareille à celle-là ; il m'a dit qu'il l'avoit dit à madame de Pompadour, qui étoit dans la bonne foi de croire que votre présence étoit nécessaire sur la côte ; il l'en a détrompée et lui a fait voir la noirceur du procédé du d'Argenson à votre égard ; et elle lui a dit : mais

(1) Ce billet est écrit au moment de la nouvelle de la prise de Mahon.

je

je croyois que le d'Argenson vouloit plutôt du bien à M. de Richelieu que du mal. Le garde des sceaux lui a répondu : je vous laisse à juger si c'est un service d'ami qu'il lui rend-là. Tout cela ne vient que pour que Maillebois soit arrivé avant vous, lui faire dire ce que le d'Argenson voudra, et diminuer tant qu'il pourra la peine que vous avez eue et la gloire que vous méritez. Vous savez mieux qu'un autre que c'est dans le premier moment où l'on connoît ce que l'on a fait, et que les services les plus importans sont bientôt oubliés. Je suis fort d'avis, et c'est le conseil du garde des sceaux, que vous écriviez une lettre au d'Argenson, et une au roi, et que vous lui demandiez de revenir ici huit jours, ayant des affaires indispensables; que vous ne demandez pas mieux de vous en retourner si c'est le bien de son service, et n'avoir pas l'air de vous douter de la plus petite chose. Le garde des sceaux m'a ajouté qu'il falloit que vous envoyiez un courier exprès porter vos lettres et qu'il attende la réponse ; qu'il ne falloit pas que vous retardiez un moment à avoir votre congé, et revenir sur le champ: cela fera enrager le monstre d'Argenson ; il verra

échouer par votre présence sa basse et odieuse intrigue. Je suis bien curieuse de savoir quel prétexte il prend vis-à-vis de vous en vous écrivant ; je ne serai pas tranquille jusqu'à ce que j'aie eu de vos nouvelles, et que je sache quel parti vous aurez pris. Vous connoissez mon intérêt, mon adoration, mon amour pour vous ; vous devez juger que j'ai besoin d'être informée par vous, et bien en détail, de ce que vous pensez de tout ceci ; il n'y a que ce que vous me direz qui puisse mériter ma confiance. M. de Fronsac part cette nuit ; je vous jure que je donnerois bien des choses pour avoir la liberté de m'en aller avec lui. Il vous porte la promotion des graces que l'on a fait pour les mahonistes ; elle ne transpire point, elle ne sera déclarée que par vous. J'espère que la survivance est dans le même paquet. Le roi ne l'ayant pas dit à votre fils, c'est pour vous donner l'agrément de lui apprendre. On m'a mandé hier de Compiègne que M. de Beauveau étant le pénultième maréchal de camp, ne sera pas avancé, mais cordon bleu si l'on fait une promotion dans l'armée ; les anciens reprendront leur rang. Voilà tout ce que je sais, et j'espère que vous

m'instruirez des graces que le roi a faites pour votre armée, et si Dumesnil n'aura pas été oublié, d'autant qu'il ne faut pas se flatter d'avoir pour lui le gouvernement de l'école militaire. J'en ai parlé à Duvernay : il m'a répondu que tant qu'il vivroit, il n'y en auroit jamais. J'oublie de vous dire que le garde des sceaux m'a dit que d'abord que vous auriez demandé à revenir, qu'il suivroit cela auprès de madame de Pompadour, afin d'empêcher le d'Argenson de traîner votre ordre en longueur, et de faire sentir à madame de Pompadour qu'il étoit de toute impossibilité de vous refuser de revenir pour vos affaires. Adieu, mon cœur! je voudrois pouvoir avoir de vos nouvelles demain.

Ce 1750.

Je viens de découvrir bien des choses, et je m'empresse, cher duc, de vous en faire part : vous savez que je ne vis que pour vous, pour vous être utile. Que je voudrois que tout le monde vous vît de mes yeux! vous seriez le premier des hommes, et dans le fait, vous pouvez être tout ce que vous voudrez. Il

n'y a que vos ennemis qui ne veulent pas en convenir, et je suis furieuse que loin de vous rendre justice, ils cherchent encore à vous jouer des tours.

Ce monstre de d'Argenson, tout en prônant votre victoire, a grand soin d'ajouter que sans M. de la Galissoniere, tout auroit échoué; il fait entendre qu'il a fait plus que vous, comme si le concours des forces de terre et de mer n'avoit pas été nécessaire pour cette expédition! Il prétend que vous avez plutôt agi en soldat qu'en général, et que vous devez vos succès plus au hasard et à des circonstances heureuses, qu'à vos talens. Jugez de ma colère, quand on m'a rapporté ces propos. J'ai été chez le garde des sceaux, qui pense toujours comme je vous l'ai déjà mandé. Il m'a assuré que le roi lui paroissoit déjà moins satisfait qu'il l'avoit été; il va se laisser gagner, et vous perdrez peut-être tout le mérite d'une superbe expédition. Madame de Pompadour qui paroît être maintenant exaltée sur votre compte, peut changer demain. Je sais que d'Argenson a passé hier quelque tems chez elle, et je crains qu'il ne jette son venin sur tout ce qu'il approche. Vous savez par

expérience qu'elle vous aime selon l'occasion, et qu'aujourd'hui votre amie, elle sera demain contre vous. Il se présente une foule d'aspirans pour commander, et sûrement son Soubise ne sera pas oublié. Je vois qu'en général on est fâché de vous voir victorieux ; une bonne défaite les auroit rendu tous contens. Si vous aviez été obligé de lever votre siége, on auroit été aux anges ; on ne s'attendoit pas à tout ce que vous avez fait. J'ai le sang tourné de tout ce qui se passe. Je l'avois quand vous couriez les risques d'être tué tous les jours, quand votre siége n'alloit pas aussi vîte que je le désirois. Mais vous avez été vainqueur, je croyois être tranquille, et au contraire, je suis encore plus tourmentée, puisqu'on ne vous rend pas toute justice. Venez promptement, on doit toujours profiter du premier moment : mon impatience est grande de vous revoir, plutôt encore pour vos intérêts que pour les miens. J'ai quelquefois des momens d'humeur où je vous conseillerois de tout abandonner. Ma sœur avoit bien raison de dire quelquefois qu'on seroit tenté de voir tout comme un songe, puisqu'il est impossible de remédier au mal

avec un maître qui se plaît à n'être rien, et qui craint de s'occuper, laisse ses ministres faire tout ce qu'ils veulent. En vérité! je suis en colère contre lui de n'avoir pas assez senti tout ce que vous avez fait, et pour avoir été assez foible pour ne pas avoir une volonté contre le d'Argenson. J'espère que vous le connoissez à présent, et quoique vous disiez qu'il en viendra peut-être un autre qui sera pis, j'aimerois mieux, pour vous, en courir les risques que de le voir où il est. Adieu! soyez ici au plutôt pour dissiper cet essaim de reptiles qui s'assemblent contre vous dans cette pétaudière.

Brûlez ma lettre.

LETTRES

DE Mme. DE POMPADOUR,

A M. DE RICHELIEU.

Ce 10 novembre 1752.

JE suis femme de parole, M. le maréchal : aussi vous pouvez être sûr d'une belle embrassade de ma part ; votre courier m'a fait un plaisir extrême par toutes sortes de raisons. Je voudrois bien en recevoir un pareil de Bretagne. J'ai remis votre lettre au roi, et S. M. doit vous avoir répondu. J'ai toujours attendu le départ de votre monsieur, pour vous faire mon compliment sur votre heureuse réussite (1) ; ainsi prenez

(1) Il y avoit beaucoup de troubles en Languedoc, pour la diminution des impôts ; les états étoient fort orageux et ne vouloient rien accorder : le maréchal de Richelieu, toujours fin et adroit, sachant se plier aux circonstances, loin d'aigrir les esprits, convint que la pro-

vous-en aux ministres, s'il arrive aussi tard. Bon soir, M. le maréchal! ma santé est encore assez délabrée, quoique je n'aie plus de fièvre; deux ou trois réussites comme la vôtre la rendroient parfaite, et je n'aurois nul regret à mes embrassades, fût-ce-t-elles même à l'évêque de Mirepoix! Oh! je crois qu'après cette extravagance, il est à propos de finir, mais non sans vous assurer de mon amitié sincère.

A propos! vous êtes un joli garçon; le roi m'a soutenu, et avec audace, que vous m'aviez dit en partant que ce n'étoit qu'un jeu pour vous de calmer toutes ces têtes languedociennes; comme je ne sais pas mentir, il lui a été facile de me déconcerter.

---

vince étoit trop surchargée: mais en même tems il parla des besoins de l'État; il séduisit les uns, il gagna les autres, et enfin, contre toute attente, il obtint un don gratuit plus considérable, et une contribution beaucoup plus forte qu'on ne pouvoit l'espérer. La Bretagne ne fut pas si aisée à séduire. Voilà pourquoi madame de Pompadour, qui aimoit l'argent, avoit promis des baisers au maréchal, s'il réussissoit, et témoigne tant de joie de son succès.

Ce 9 janvier 1754.

Vous m'avez parlé la dernière fois avec assez d'humeur, M. le maréchal, et vous m'avez fait entendre que j'influois sur les légers nuages qui s'élevoient entre vous et le roi; on doit excuser ses amis quand un moment d'aigreur les aveugle, et j'ai cru devoir vous répéter par écrit, ce que je vous ai dit de vive voix. Je vous assure que je n'ai point cherché à vous déservir; je ne vous dirai pas que je n'ai pas eu comme vous de légers momens d'humeur; mais vous parveniez bientôt à les faire disparoître. Vous savez que si j'ai distingué d'abord quelqu'un, ce fut vous, et vous devez voir que jusqu'à présent, à quelques tracasseries de cour près, vous avez obtenu à peu près ce que vous avez voulu du maître. Vous savez aussi qu'il est sujet plus que personne à des inégalités, qui feroient croire qu'on est plus mal avec lui, dans un moment où il n'est qu'indifférent.

Je puis vous assurer qu'il vous rend toute la justice qui vous est due. Il lui est bien permis de faire quelques plaisanteries sur des défauts qu'il peut remarquer en vous,

(car vous n'ignorez pas que personne n'est exempt d'en avoir) : il peut être également plus mal disposé un jour que l'autre; mais je vous répète que l'impression donnée ne vient pas de moi. Il se ressouvient de tout ce que vous avez fait, et du succès qui a toujours couronné vos démarches; mais je ne crois pas qu'il ait cette prédilection exclusive, que vous voudriez peut-être qu'il eût pour vous. Je n'ai pas même la vanité de l'espérer pour moi.

Quant à la place que vous sollicitiez pour votre protégé, je suis bien fâchée de m'être trouvée en concurrence avec vous. Je l'avois demandée à d'Argenson, pour un homme qui m'est recommandé depuis longtems; j'ignorois vos démarches, et je vous connois assez galant pour les femmes, pour m'avoir sacrifié les vôtres, en apprenant que ma demande étoit plus ancienne. Ce n'est donc pas pour vous contrarier, que je me suis trouvée en rivalité avec vous.

Vous voyez que je suis bien aimable de me justifier, et que cela mérite au moins une belle lettre d'excuse de votre part. J'aimerois autant que vous vinssiez vous-même vous avouer coupable; vous avez

tant de grace en parlant, qu'on n'a pas le courage de vous bouder long-tems.

Vous avez une amie qui prend vos intérêts bien vivement. Il seroit dangereux de vouloir vous combattre : vous trouvez trop de gens qui accourent pour vous défendre ; aussi je propose la paix, aux plus légères apparences de la guerre.

Paris, ce 4 mai 1754.

Vous me croyez heureuse, M. le maréchal, et vous jugez, comme les autres, sur la superficie. Je ne vous parle pas de ma santé qui s'altère de jour en jour, des contrariétés que j'éprouve ; j'essuye encore continuellement l'ingratitude de ceux que j'ai le plus obligés. Je n'ai point à me plaindre de celui dont nous parlions la dernière fois ; je crois bien qu'il me voit toujours comme une amie : mais, que d'art ne faut-il pas employer pour continuer à être vue du même œil ! Vous me disiez que j'ai tout le talent nécessaire pour parvenir à mes fins ; vous êtes toujours galant, car je vois que ce talent-là m'abandonne quelquefois. Vous savez comme on prend facilement les impressions : s'il arrivoit qu'elles me soient

défavorables, mon Dieu! comme mes ennemis triompheroient! et c'est ce que je veux empêcher de tout mon pouvoir: car en qualité de femme, mon amour-propre seroit encore plus mortifié que le reste. Adieu, M. le maréchal! je me souviendrai long-tems de votre dernière visite.

Ce 10 juillet 1756.

Je ne veux pas être la dernière à vous complimenter, M. le maréchal, de votre incroyable expédition. Vos amis avoient bien raison de dire que rien ne vous étoit impossible. Après une si belle conquête que celle de Minorque, le nom de Minorquin doit bien vous être donné; je veux être la première à vous en appeller, et je suis persuadée que la postérité vous le donnera. Votre fils a été reçu du roi comme il devoit l'être, en apportant une aussi heureuse nouvelle, et il doit retourner bien satisfait de sa réception. S. M. ne parle que de vous, et vous pouvez croire que je confirme tous les éloges qu'il en fait (1). On doit vous en-

(1) La conduite de madame de Pompadour avec M. de Richelieu, est inexplicable. Elle avoit été furieuse

voyer promptement l'état des graces qu'il accorde à votre armée. Tout le monde ici prône vos succès, et ceux qui ne vous aiment pas, ne peuvent pas dire autre chose qu'ils sont étonnans. On dit qu'une certaine dame s'est trouvée mal à Paris en les apprenant; je ne suis pas aussi sensible qu'elle, mais je n'en partage pas moins votre gloire. Adieu, mon cher Minorquin! vous êtes bon soldat, bon général; vous gagnez des victoires; vous subjuguez des femmes; on ne peut réunir plus de moyens d'être cher à tout le monde.

Ce *6* janvier 1757.

Vos prétentions sont justes, mon cher Minorquin; il est naturel de désirer commander, quand on s'en acquitte aussi bien

---

de le voir commander au siége de Mahon : elle avoit cherché tous les moyens de faire manquer l'expédition; perte d'argent, d'hommes, rien ne l'avoit arrêtée pour donner un ridicule à l'homme qu'elle n'aimoit pas. Il réussit malgré tous les obstacles, et cette femme change tout-à-coup : elle fait des chansons en son honneur; elle lui écrit comme à son tendre ami; elle étoit donc bien fausse ou bien inconséquente.

que vous. On ne doit point oublier que c'est vous qui, le premier, avez humilié ces vilains Anglois, qui, sans mot dire, ont cru devoir s'emparer d'une partie de nos vaisseaux. Le vainqueur de Mahon doit plus qu'un autre les faire repentir d'une guerre qu'ils ont entrepris sans aucun fondement. Ce que je vous écris est répété par-tout par une certaine duchesse de vos amies (1), et je désire bien sincèrement la seconder auprès des ministres, qui peuvent avoir d'autres projets pour la campagne prochaine. On parle d'une négociation à Vienne, et cela pourroit bien occasionner des changemens. Au reste, vous savez si je vous suis attachée, et croyez que, si on ne vous rendoit pas justice (2), je ne tremperois en rien dans ces intrigues si fréquentes à la cour. Adieu, mon cher Minorquin! je suis bien fâchée que votre rhume vous empêche de venir souper demain; il sera sûrement question de vous.

---

(1) Madame de Lauraguais.

(2) Dans ce moment elle avoit fait nommer M. de Soubise, qui se fit si bien battre à Rosbach.

Ce 11 octobre 1757.

Vous serez content, M. le maréchal, Duménil a le gouvernement. Le roi a promis à madame la duchesse le premier vacant pour votre tante ; ainsi j'espère que nous aurons la paix avec elle. Crémille vous rendra un compte exact et détaillé de la façon de penser de Duvernai. Je vous l'ai mandé, et je ne puis trop vous le répéter : il y a des gens qui se préparent à vous donner de l'ombrage sur son arrivée. Soyez en garde, ne voyez que le bien ; car en croyant les intrigans, et vous savez qu'il n'en manque pas plus où vous êtes qu'où je suis, vous feriez tort aux affaires et à vous-même. Je serois bien fâchée de l'un et de l'autre. On est toujours parfaitement content de vous, et vos ennemis (car qui n'en n'a pas?) finiront par rendre justice à votre mérite.

Ce 16 octobre 1757.

Vous justifiez bien, M. le maréchal, ce que vous avez mandé que l'on ne s'entendoit pas de trois cents lieues : mais quand vous avez lu ma lettre, il falloit que vous fussiez tout au fond de la bouteille à l'encre

pour l'avoir aussi mal comprise. Comment est-il possible d'imaginer que la comparaison de milord Houzey puisse devenir pour vous un sujet d'inquiétude (1) ? En vérité, M. le maréchal ! je suis bien tentée de vous dire, comme une femme de vos amies, que si on ne savoit pas que vous avez de l'esprit, on vous prendroit pour une bête.

Au surplus, votre fils s'est très-bien conduit, à ce que Stainville m'a mandé : votre petit duc m'a écrit, et m'a adressé une lettre pour le roi. Sa majesté a dit, en riant: voilà un petit garçon bien entreprenant ! et delà, je vous ai fait une mauvaise plaisanterie qui vous a mis au champ. Je ne pouvois, en vérité ! le soupçonner ; et vous en serez puni : car je vous déclare que je vais être aussi difficile et aussi ennuyeuse, qu'il est dans mon style d'être laconique.

M. de Mirepoix étoit un homme vertueux; je l'ai regretté de tout mon cœur. Si M. de

(1) On voit par la crainte du maréchal, qu'il a peur que son fils n'ait commis une indiscrétion en écrivant au roi, qu'il l'aimoit alors. On seroit tenté de croire que cet amour paternel ne s'est pas éteint sans motifs.

Beauveau

Beauveau l'a remplacé, je souhaite trouver en lui autant de reconnoissance que dans son beau-frère. Stainville, qui le connoît depuis long-tems, m'a toujours assuré que c'étoit un honnête-homme. J'espère qu'il ne m'a pas trompé, et que je n'aurai qu'à me louer de M. de Beauveau.

Le commandement du Languedoc sera, je crois, donné au maréchal de Thomont : à l'égard de la lieutenance générale, il ne m'est pas venu dans l'idée que vous puissiez la désirer. Je ne vous cacherai même pas que depuis quelques années, j'avois supplié le roi de vouloir bien me réserver ce moyen de faire plaisir à mes amis, et j'ai cru pouvoir aspirer pour eux à ce qui est uniquement de grace. J'espère que cette façon de penser aura votre approbation. C'est le marquis de Gontaut qui a cette lieutenance générale, que je suis bien fâchée qui ait été vacante.

Madame de Brissac a demandé à toute force pour son beau-frère le gouvernement de Brouage. Dites-lui, je vous prie, que je n'ai pas trouvé convenable à un homme comme lui, de troquer pour trois mille livres de plus, et qu'il vaut mieux qu'il en attende

un qui lui soit propre. Vous avez su l'histoire de l'Orléanois.

On intrigue ici plus que jamais ; c'est à qui aura quelque chose, Je suis tourmentée, et quelquefois excédée : je voudrois bien ne rien refuser, mais c'est impossible. Ce qui m'impatiente souvent, c'est de voir des gens comblés qui demandent toujours. Je désirerois fort que Duménil eût le gouvernement de Brouage : mais votre chère tante me fait tourner l'esprit pour son fils. Elle demande, fait demander, écrit ou parle tous les jours; c'est la solliciteuse la plus intrépide que je connoisse : enfin je ne sais si la patience de Dieu le père y tiendroit : elle a beaucoup d'esprit, mais elle est terrible quand elle a quelque chose en tête. Si je ne peux m'en tirer, je ferai donner à Duménil quelques marques des bontés du roi; en attendant, dites-le lui de ma part. Madame de Fitz-James m'a montré une lettre de son mari, qu'il dit vous avoir communiquée : il s'y justifie magnifiquement; je souhaite pour l'amour de lui et de mes compagnes, qu'il n'ai pas eu tort. Adieu, M. le maréchal ! vous connoissez mon amitié.

Tous les objets sont réunis, M. le maréchal, pour me désespérer du malheur de M. de Soubise (1) : l'intérêt de l'Etat, celui de mon ami, ma propre gloire sont compromis dans ce moment ; j'en ai le cœur déchiré. Je crains de plus que la trahison des Hanovriens et Hessois n'éclate dans ce moment, et que le roi de Prusse ne marche à Albertat. Vous devez juger de la situation de mon ame. Je n'ignorois pas l'intérêt que

(1) Cette lettre fut écrite à M. de Richelieu, après la bataille de Rosbach, quand il commandoit l'armée d'Hanovre. On voit que madame de Pompadour a peur dans ce moment, que le blâme d'avoir fait nommer M. de Soubise ne retombe sur elle. Cela ne l'empêcha pas de le mettre encore à la tête d'une armée, la campagne suivante, et de lui faire avoir le bâton de maréchal, ce qui révolta toute la France.

Quant aux pilleries dont elle se plaint, ce n'est qu'un petit moment d'humeur. C'étoit elle qui donnoit presque toutes les places de munitionnaires de l'armée ; ils étoient ses créatures ou celles de ses amis ; et quand on les accusoit de malversation, ils avoient recours à la favorite, qui les croyoit sur parole, et qui se montroit hautement leur protectrice : l'impunité s'en suivoit ; delà tous les désordres et vexations si multipliés dans cette guerre si fatale.

M. d'Ayen prenoit à Dublaisel: mais si vous le soupçonnez l'auteur des pilleries qui se commettent, je suis la première à vous demander sa punition. Je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de faire les exemples les plus sévères sur la multitude de fripons qui volent impunément, et qui font mourir les troupes de misère. Adieu, M. le maréchal! je n'ai pas la force de vous en dire davantage.

LETTRES

DU M[al]. DE RICHELIEU,

Pendant sa campagne de Hanovre, à M. le Marquis de Paulmi, Ministre de la Guerre, à M. l'Abbé de Bernis, et au Comte de Broglie; toutes relatives à la capitulation de Closter-Seven.

De Closter-Seven, le 5 septembre 1757.

JE vous ai mandé, Monsieur, par ma dernière lettre, ce qui avoit suspendu la poursuite des ennemis, et que je ne doutois pas qu'ils ne continuassent leur route après avoir abandonné d'aussi bons postes que le camp de Rotemberg et d'Otterberg. J'avois chargé M. de Saint-Pern de faire un détachement pour les suivre, dont il avoit donné le commandement à M. de Poyanne, avec des carabiniers et des troupes légères. M. de Poyanne trouva que les ennemis étoient campés à Elneusein, ce qu'il me

fit savoir comme j'allois partir pour Otterberg que je voulois visiter.

Je pris mon parti sur le champ, de me porter avec tous les grenadiers qui étoient à Rotemberg, et la brigade d'Alsace à Closter-Seven, six lieues en avant de Rottemberg, où je mandai à M. le duc de Broglie, de me vouloir joindre avec sa réserve. Je poussai M. de Poyanne en avant avec son détachement.

J'apprishier matin que les ennemis avoient décampé. Je me portai alors au détachement de M. de Poyanne, pour reconnoître le pays et la position que les ennemis avoient prise. J'allai jusqu'au village de Bevern; je vis le camp des ennemis de l'autre côté du ruisseau. Leurs troupes légères tenoient ce village qui fut attaqué par M. de Berchini et par M. de Chabot, et deux cent dragons du régiment d'Harcourt qui avoient mis pied à terre. Ce village ne tarda point à être emporté. Mais les ennemis ayant fait sortir des troupes réglées en assez grand nombre d'un petit bois qui est en face du village, je ne jugeai pas à propos de laisser entamer une affaire que je n'étois pas en état de soutenir, puisque je n'avois aucune

infanterie; que d'ailleurs je pouvois croire que toute l'armée des ennemis étoit à la suite du camp dont je voyois une partie; effectivement elle y étoit. Je mandai donc aux troupes qui étoient dans le village, de se retirer; et après avoir pris toutes les connoissances que je voulois prendre sur le village de Bevern, le ruisseau qui y passe, et la position des ennemis, je dis à M. de Poyanne de se replier au village de Selssen, où il devoit passer la nuit, protégé par douze compagnies de grenadiers et quatre pièces de canon, aux ordres de M. le prince de Chimai, que j'avois postés une lieue avant du village dans un bois, pour assurer la retraite de la cavalerie au cas qu'elle fût inquiétée, ce qui ne manqua pas d'arriver.

M. de Poyanne n'avoit pas fait une demie lieue de chemin, qu'on apperçut une colonne d'infanterie de quinze cents hommes Hessois, commandés par M. de Sartrow en personne, avec plusieurs troupes de cavalerie qui débouchoient du village, avoient passé le ruisseau, et venoient pour tâcher de joindre M. de Poyanne, qui se reployoit très-doucement avec ses troupes. Les hussards se replioient avec affectation

encore plus lentement; cela fit espérer davantage aux ennemis, de pouvoir les joindre, et à nous, qu'étant trompés, ils pourroient arriver jusques à portée de M. de Chimai, ce qui est effectivement arrivé. Il leur fut fait une décharge si à propos, et à laquelle ils s'attendoient si peu, qu'ils en furent fort ébranlés. En même tems, les grenadiers et les volontaires de Chabot, chargèrent la tête de cette infanterie qui ne comptoit pas trouver la nôtre si près, et qui se retira bientôt fort en désordre: les volontaires du même régiment, et les hussards tombèrent dessus pour protéger la retraite des volontaires à pied, dont le nombre n'étoit pas compétent, ce qui acheva de mettre la confusion parmi les ennemis qui fuirent avec précipitation. Un paysan qui arrive, dit qu'il a vu plusieurs chariots de blessés, et qu'il y a un général tué : ce qui paroît d'autant plus vraisemblable, qu'un volontaire a dit à M. de Poyanne, qu'il a tiré sur un habit brodé, et qu'il a vu tomber l'homme. Voilà tout ce que je sais jusqu'à présent.

Comme la nuit approchoit, M. de Poyanne s'est retiré dans son village avec ses

troupes, où il a passé la nuit tranquillement. L'armée ennemie est toujours dans son camp.

M. de Berchini a fait de sa personne et de son régiment très bien; il mérite les plus grandes louanges. M. de Chabot et son régiment en méritent aussi; et le dernier coup de côlier dont je viens de vous parler, fut nerveux et bien réfléchi. Je dois aussi des éloges à M. de Poyanne, et les carabiniers ont fait à leur ordinaire.

Il est arrivé à trois heures après minuit, un trompette de M. le duc de Cumberland, qui m'a apporté seulement la lettre de M. le comte de Lynar, dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie, ainsi que de la mienne, et de celle que j'ai reçue de M. Ogier il y a deux jours. Je ne crois pas qu'il fût de l'intérêt et de l'honneur du roi, par ce que je vois seulement de cette négociation, de faire aucune suspension d'armes, ni abandonner un pouce du terrein qu'il y a actuellement de soumis; mais je crois que si M. le comte de Lynar vouloit engager seulement la neutralité de la ville de Stade, demeurant *in statu quo* de part et d'autre, je ferois bien de l'accepter provisionnellement, jus-

qu'à ce que j'eusse reçu des ordres du roi, sur lesquels je déclarerois que je n'ai aucune instruction.

Vous savez, Monsieur, qu'il m'est impossible de faire le voyage de Stade, parce que retranchant un quart de ce que MM. Valori et Fontenai ont demandé d'artillerie, et prenant celle destinée pour le siege de Hamelen qui y est encore, et tirant de Brunswick ce qui y est encore, il me faudroit encore plus de cinq semaines avant de pouvoir ouvrir la tranchée. Ainsi après avoir bien examiné, j'ai trouvé qu'il n'y avoit aucune espèce de moyen de pouvoir la faire, sans même y joindre toutes les raisons de position dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Je trouverois cet accommodement honorable et utile, avec toutes les circonstances dont je viens de vous rendre compte.

J'espère voir M. de Lynar ce soir ou demain matin, et je vous enverrai un courier sur le champ, pour vous apprendre le résultat de notre conversation ; mais j'ai cru que rien ne pouvoit mieux l'appuyer, qu'une forte armée, pour attaquer M. le duc de Cumberland, s'il s'obstinoit dans

sa position. J'ai forcé tous les moyens pour faire faire une marche à la première ligne de l'armée jusques à Nottembourg, et ensuite à la seconde. J'ai envoyé chercher Bourgade pour tâcher de voir avec lui, s'il y aura possibilité de la porter jusqu'ici, et de la faire subsister en forçant encore tous les moyens.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous faire faire la réflexion que, malgré toutes les ouvertures du landgrave de Hesse et du duc de Brunswick, leurs troupes sont toujours dans l'armée, combattant les nôtres, et qu'il me semble que cela peut mériter quelque marque d'indignation de la part du roi.

Je suis, &c.

A Closter-Seven, le 9 septembre 1757.

Dans la première disposition projettée pour les quartiers d'hiver, Monsieur, on a considéré leur position, comme devant appuyer la gauche à Bremen, suivant l'Aller et Locker, et la droite retournant sur la Hesse.

Le succès des dernières opérations militaires, paroît devoir changer ce premier

projet, et porter la gauche des quartiers d'hiver à Harbourg, d'où la ligne passant par Lunebourg, Ultzen, Gyphorn et Brunswick, retourne de même sur la Hesse, se réservant d'occuper Halberstad, si cela est jugé convenable.

La neutralité de Suède, la position du château d'Harbourg qu'on peut mettre en bon état de défense, celle de Lunebourg qui peut servir à un objet ultérieur et intéressant, qui a fait l'objet de la négociation de M. de Champeaux, et quelques ressources en fourrage que peut procurer le pays de Lunebourg, qui n'a point été épuisé par le voisinage ni le séjour des armées, la proximité de l'Elbe qui met en état d'éclairer de plus près les démarches de l'ennemi pendant l'hiver, et de déboucher plus facilement sur lui au printems, sont les motifs de ce nouveau projet d'emplacement de quartiers; motifs d'autant plus décisifs que la situation de l'ennemi ne lui permet pas de rien entreprendre de considérable sur le bas Elbe, même quand la gelée rendroit ce fleuve praticable, si on peut mettre Lunebourg à l'abri d'un coup de main. Un autre motif non moins intéressant, est l'a-

vantage d'avoir une première ligne plus en force, de pouvoir en cas d'événement, rassembler plus promptement un plus grand nombre de bataillons et d'escadrons des première, seconde et troisième lignes, et de donner par cette augmentation de quartiers, plus d'aisance et de ressource aux troupes. Ce dernier point mérite d'autant plus de considération, que la fatigue que les troupes ont essuyée cet été, la multiplicité des marches, et la disette qu'elles ont éprouvées, ont ruiné l'officier, qui ne peut avoir de ressource que dans un bon quartier d'hiver qui le mette en état de faire la campagne prochaine, et de fournir aux réparations qu'il doit nécessairement faire à sa troupe. Ces réparations sont de plusieurs espèces :

1°. Les recrues, pour la facilité desquelles il paroît nécessaire de donner un certain nombre de congés par bataillons, ainsi que des moyens pour faire vivre ces recrues rassemblées dans les lieux de la frontière, et les conduire à leurs régimens.

2°. L'habillement des troupes. L'intérêt du royaume ne permet pas d'écouter les propositions des marchands de Hambourg, qui ont offert de faire cet habillement: Les

manufactures du royaume exigent que cette fourniture soit faite aux régimens dans la forme ordinaire; mais les frais de voitures ruineroient les masses, si le roi n'avoit la bonté d'y pourvoir depuis la frontière jusques dans le pays occupé par les troupes.

Les différens points, tant de la première que des deux, trois et quatrième lignes de quartiers d'hiver, demandent un nombre d'officiers généraux et brigadiers employés, mais n'exigent pas la quantité qu'il y en a à l'armée. Leur trop grand nombre seroit une consommation très à charge à un pays peu abondant, et dont il faut ménager toutes les ressources. Ainsi je fixe à quinze ou seize, le nombre des lieutenans généraux; à vingt-sept ou vingt-huit celui des maréchaux de camp; à quatorze ou quinze brigadiers d'infanterie, et à dix de cavalerie, avec autant de majors de brigades, si la cour approuve qu'on en employe l'hiver; et à l'égard de la campagne prochaine, il suffira d'avoir vingt lieutenans généraux et quarante maréchaux de camp.

Il paroît cependant qu'on ne peut pas se dispenser de nourrir pendant l'hiver, dans

les quartiers des derrières, les équipages des officiers généraux qui ne sont pas employés et qui s'en retournent en France. Vous aurez la bonté de donner vos ordres à cet égard à M. de Lucé.

Je ne puis finir cette dépêche, Monsieur, sans vous parler encore d'un point relatif aux quartiers. C'est la retraite de M. de Soubise sur la Hesse, si la marche du roi de Prusse l'y obligeoit. Outre le dérangement que l'arrivée de ces troupes causeroit dans les quartiers de la Hesse, je ne trouve pas qu'il fût du bien de la cause commune d'entasser ainsi une grande quantité de troupes, et de ne pas garder depuis le Mein jusqu'à la Lohne.

Il me semble que c'est là la position que devroit prendre M. de Soubise, s'il étoit obligé de se replier; mais comme je ne doute pas que cet article ne soit traité à fond dans le conseil, je ne m'étendrai pas davantage. J'ai seulement voulu vous prévenir de ce que je pensois à cet égard.

J'ai l'honneur, &c.

Le 11 septembre 1757.

Je vous ai rendu compte, Monsieur, par ma dernière lettre, du passeport que m'avoit demandé M. le comte de Linar, ministre du roi de Danemarck, qui, à son arrivée, me proposa plusieurs articles de traité, que je réduisis à ceux que j'ai l'honneur de vous envoyer par M. le duc de Duras, lequel a été témoin de tout ce qui s'est passé, et qui vous en fera mieux le détail que je ne pourrois faire dans une lettre.

Je fis connoître à M. de Lynar, que l'envie que je savois au roi de donner des marques de son amitié au roi de Danemarck, et la crainte que j'avois qu'on pût croire que je voulusse acquérir quelque gloire par une victoire, me faisoit acquiescer à la médiation de sa majesté Danoise; mais que je ne voulois rien perdre de ce que j'étois sûr d'obtenir : ainsi je dressai des articles sans qu'il pût y avoir un seul mot de changé.

M. de Lynar les trouva durs, mais cependant s'en alla les porter à M. le duc de Cumberland, lequel marqua que, malgré ce qu'il lui pouvoit répugner d'accepter, il les signeroit avec des changemens qu'il avoit faits.

Je

Je répondis que s'il y avoit des choses impossibles dans l'exécution de ce que j'avois exigé, je me prêterois de bonne-foi aux explications que l'on en pourroit faire dans des articles séparés, mais que je n'écouterois rien, et que je ne recevrois pas même aucune proposition qu'en voyant le nom de M. le duc de Cumberland au bas des articles convenus avec M. le comte de Lynar, parce que le tems étoit trop précieux pour pouvoir le perdre en négociations. Je fis marcher en conséquence tous les grenadiers aux postes avancés de M. de Poyanne, de façon que les ennemis n'auroient pas pu décamper impunément.

Les articles me furent renvoyés tout de suite comme je l'avois désiré. Je suis entré de mon côté dans ce que j'avois promis en dressant les articles séparés, que vous trouverez aussi ci-joints; et je crois que je ne pouvois rien faire de plus glorieux et de plus utile pour les armes du roi.

Les Hessois, les Brunswick et Gotha étoient très décidés à soutenir le duc de Cumberland, si je l'attaquois; et j'ai cru devoir ménager le sang des troupes, d'autant plus que j'obtiens la même chose par

cette capitulation, si vous en arrêtez promptement les articles. Voilà les troupes ennemies dispersées à jamais. Je n'ai pas voulu prononcer positivement leur désarmement, parce qu'il peut être dangereux de les pousser à bout par des termes trop durs dans des premiers momens, et que le désespoir peut être à craindre. J'ai cru que les passe-ports que je donnois à cette armée étoient suffisans, pour faire sentir qu'en la remettant pour le détail à la merci du roi, qui est le maître du pays, et étant congédiée par les Anglois, elle ne pouvoit être reçue au milieu de nos troupes que dispersée et désarmée.

C'est à vous présentement à le prononcer définitivement vis-à-vis du landgrave de Hesse, de Brunswick et de Gotha. Ce qui reste de troupes de Hanovre dans la banlieue de Stade, est comme nul par la garantie du roi de Danemarck et les précautions que j'y ai apportées. Mais vous devez penser combien il est important de terminer promptement cette affaire, pour être assuré que ces troupes ne pourront plus nuire, et pour ne pas retarder d'autres opérations qui

peuvent faire terminer la guerre d'une manière aussi glorieuse qu'inattendue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le 15.

Je vous ai marqué tout ce que je pensois sur la position d'Alberstat; j'ai désiré plus que personne de m'y maintenir; et vous savez bien que toutes mes vues, dès le commencement de la campagne, étoient pour ce pays-là, que je regardois comme la fin la plus heureuse. Ainsi j'y suis arrivé avec toute sorte de prévention favorable : et ce n'est qu'après avoir vu le danger, pour ne pas dire l'impossibilité de le garder pendant l'hiver, et même l'inutilité par rapport au siége de Magdebourg, que je me suis déterminé à vous dire ce que j'en pensois. J'ose même vous assurer qu'il n'y a pas dans l'armée un seul avis que l'on puisse citer valablement, qui y soit contraire. Mais cependant si, par hasard, vous en avez quelqu'un en qui vous avez plus de confiance, et que ce soit la volonté expresse du roi, au hasard des inconvéniens qui en peuvent résulter, j'exécuterai très-volontiers et très-exactement tout ce que vous voudrez bien

me prescrire (1). Je vous assure, cependant, qu'il n'y a aucun officier général qui voulût s'en charger sans un ordre exprès.

Les ouvrages que vous me proposez de faire autour d'Alberstat sont très possibles. Cette ville étant dans une plus belle position qu'une autre, est susceptible de recevoir tous les ouvrages que l'on veut y faire: mais vous savez le temps qu'il faudroit pour en faire de passables tout autour d'une aussi grande ville; ainsi il n'est pas proposable, pour un quartier d'hiver, de commencer cet ouvrage-là au mois d'octobre.

J'avois pensé de même à ceux que vous

(1) C'est un général d'armée qui écrit ainsi au ministre de la guerre. On voit que de son cabinet, celui-ci veut diriger toutes les opérations de la campagne, ce qui est une absurdité. Chaque ministre, dans son département, prétendoit également gouverner. Qu'en arrivoit-il? Il faisoit quelques sotises; ce qui n'étoit pas rare. Le général se plaignoit des ordres qui avoient contrarié ses dispositions. Le ministre s'excusoit sur la volonté du roi; delà tout restoit impuni, et alloit de mal en pis. Il est évident que la lenteur de MM. de Paulmi et Bernis, quand il falloit répondre avec célérité, et leur opiniâtreté dans d'autres momens, ont beaucoup nui à la campagne de 1757.

me proposez le long de la Bode, et j'ai même chargé en arrivant ici M. de Fontenay de l'examiner, et de le faire examiner par des ingénieurs. Ils y ont travaillé et fait un mémoire, que je vous enverrai. Mais indépendamment de la longueur que seroient ces ouvrages, c'est que les gelées de ce pays-ci, qui sont très-fortes, rendent la Bode et l'inondation qu'on en peut faire inutiles pendant les deux mois de gelée qu'il y a régulièrement, et où l'Elbe, à son ouverture dans la mer, qui a deux lieues de large, se passe en charette. Ainsi, Monsieur, s'il y avoit quelque doute sur cette position, je vous rapporterois les raisons pour et contre, le plus impartialement qu'il me sera possible; mais je ne vous assurerois pas, comme je le dois, les faits que j'ose vous avancer, et l'unanimité des avis à cet égard. Il est bien possible que, dans une armée aussi nombreuse, il y ait quelques visionnaires, ou quelques gens qui veulent se faire valoir aux dépens des autres. Je dois être encore moins étonné que vous pensiez de loin cette position avantageuse, puisque moi, qui en étois bien plus près, je regardois Alberstat comme la terre promise, et le dernier fruit de ma

campagne. Mais je vous assure qu'après l'avoir bien examiné, et essayé de toutes les façons s'il n'y avoit pas moyen de justifier ma prévention, j'ai reconnu qu'il n'y avoit ni sûreté ni utilité, et que tous les avantages que j'en pouvois tirer pour les magasins et pour le siége de Magdebourg, se trouvoient également réunis à Wolfenbutel, dont la distance, quoiqu'un peu plus éloignée, ne l'est pas assez pour balancer les dangers qu'il y auroit à tenir à Alberstat.

Je vais écrire à M. d'Hamilton, et même y envoyer M. de Montalembert, qui veut bien y aller, et il y aura un très-grand avantage d'y avoir un homme entendu, et qui puisse me rendre compte de tout ce qui s'y passera. Il offrira en même-tems à M. d'Hamilton le régiment d'hussards de Turpin, et un autre s'il le veut, que vous me chargez de lui offrir. Ce secours, cependant, me paroît bien foible, par rapport à leur besoin : ce sera, d'ailleurs, une privation pour moi, car vous sentez combien mes quartiers d'hiver auroient besoin d'être éclairés par des troupes légères.

M. de Chabot, avec son régiment, est chargé de garder Notemburg, Osterberg,

et il aura assez de besogne. Les volontaires de Hainaut et de Flandres sont réduits à rien. Berchini a fait la guerre toute la campagne, et a grand besoin de repos. Le régiment de Turpin est le seul dont j'aurois fait plus d'usage. Si, d'ailleurs, il falloit l'envoyer avec un autre, ce ne pourroit être que Pollorezki, qui se trouve l'ancien brigadier de Turpin, ce qui seroit une chose bien désagréable pour ce dernier; et si ce secours étoit trop foible pour les Suédois, comme je n'en doute pas, ce seroit deux régimens perdus pour nous, sans avoir été d'aucune utilité aux Suédois. Je chargerai M. de Montalembert, de mesurer vos offres jusques à vos ordres ultérieurs.

Je m'entends si fort avec M. l'abbé de Bernis, sur l'article de la capitulation avec M. le duc de Cumberland, que je n'ai rien à ajouter à ce que je lui marque à cet égard; et comme vous me renvoyez à ce qu'il doit m'écrire de la part du roi, je ne pourrois que vous répéter ce que je lui écris.

Je suis ici dans une position très-gênante et très-affligeante pour l'armée, qui dépérit, et qui dépérira tous les jours, jusques au moment que j'entrerai en quartier d'hi-

ver. Je ne pouvois m'obstiner à y rester que dans l'idée de protéger les mouvemens de M. de Soubise, et de contenir le roi de Prusse ; mais je ne crois pas que cela soit d'une utilité aussi grande, que cela peut être nuisible au dépérissement de l'armée. Cependant si M. de Soubise croit que je puisse le servir, je suis déterminé à y rester, jusqu'à ce que, de concert avec lui, je puisse entrer en quartier, à moins que, d'ici-là, vous ne me marquiez positivement que je dois préférer à tout la conservation des troupes.

Je compte envoyer ces jours-ci un gros détachement, qui menacera le petit camp que M. le prince Ferdinand a en-deçà de Magdebourg, et en même-temps protégera un autre que j'envoie à Gardeleben, pour punir cette ville d'avoir manqué aux engagemens qu'elle avoit pris pour les contributions, sur les défenses que le roi de Prusse lui en avoit faites, de s'être barricadé, et d'avoir tiré sur un détachement de Hussards, que j'y avois envoyé : ce qui seroit très-dangereux pour les autres lieux du Brandebourg, si cet exemple étoit impuni.

A Alberstat, ce 11 octobre 1757.

J'AI su, Monsieur, que M. de Vauban avoit fait bâtir la chapelle, dont vous vous plaignez avec raison : mais il ne m'en a point demandé la permission, ni même à M. de Berchini, aux ordres de qui il étoit, ainsi que plusieurs autres choses ; et comme je n'en avois point eu de grandes plaintes en forme, et que la chose étoit faite, je n'ai pas voulu aller plus loin sur une matière aussi délicate, que j'aurois cependant empêché si j'avois été prévenu. Je vais lui écrire en conséquence les ordres du roi que vous me donnez.

Je sens parfaitement bien la forme nécessaire à observer des réquisitions pour l'introduction des troupes françoises dans les villes impériales, et je les fais observer quand il m'est possible. Mais comme je n'ai point de commis impérial auprès de moi, la célérité des opérations militaires ne me permet pas ces délais, et il faut bien que je fasse moi-même les réquisitions, comme j'y ai été obligé à Gorlard et à Northausem.

J'examinerai l'avis du particulier qui a indiqué l'endroit où il croyoit les trésors du

roi d'Angleterre, quelque peu vraisemblable que cela soit. J'ai même ouï dire qu'il avoit été transporté en partie en Danemarck, et l'autre en Angleterre.

Il m'est arrivé encore ici, Monsieur, un colonel Saxon, avec des lettres du roi de Pologne et du comte de Brulh. L'officier Saxon doit, dit-il, rassembler les déserteurs Saxons au service de Prusse; il y en avoit déja un qui a passé avec M. de Soubise, et celui-ci n'aura pas, je crois, plus d'affaires que l'autre en a eu : ce sera un petit embarras de plus pour le quartier-général qui est déjà inondé de Moscovites, de Danois, et de toutes sortes d'espèces.

Le roi de Pologne, et M. de Brulh, espèrent que Magdebourg pourroit bien être pris, même ne doutent pas un moment de rentrer dans toute la Saxe tout-à-l'heure, et que nous ne fassions la Saint-Martin à Dresde, et le comte de Broglio n'en est pas bien éloigné. J'en aurois certainement encore plus d'envie qu'eux, si cela étoit possible; mais j'avoue que je n'y vois point d'apparence : il faut espérer que ce prince voudra bien attendre à l'année prochaine.

Le 15 octobre 1757.

M. l'abbé de Bernis.

J'ai reçu, Monsieur, par le courier qui m'arriva hier, la lettre du 6, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec les pleins pouvoirs qui y étoient joints, pour mettre la dernière main à la capitulation du 10 Septembre; mais le défaut d'instruction sur les incidens qui l'arrêtoient, m'empêche encore aujourd'hui de pouvoir rien terminer.

Dans l'article 11 de la capitulation, il est expressément dit que les troupes auxiliaires s'en retourneroient dans les pays où elles seroient placées et dispersées suivant ce qui sera convenu entre la cour de France et leur souverain respectif; et dans l'article premier des articles séparés, il est expressément marqué aussi, que ces troupes ne seront pas prisonnières de guerre.

Vous avez vu, Monsieur, ce qui a été prétendu par le landgrave de Hesse, surtout, soutenu par M. le duc de Cumberland, que toutes les troupes qui n'étoient pas prisionnières de guerre, ne pouvoient pas être désarmées, et cette prétention est

poussée à un tel point, que M. le comte Donnep m'a déclaré très-nettement au nom du Landgrave, que ses troupes lui rapportoient plus que son pays, qu'elles faisoient sa principale existence, et qu'il s'exposeroit plutôt à tous les malheurs auxquels il s'étoit livré, que de souffrir qu'elles fussent déshonorées.

J'avois toujours craint que depuis que la question s'étoit élevée, les choses n'en vinssent là. Je vous avois demandé des instructions sur ce que je devois faire au cas que cet événement arrivât, et vous avois prié de les accélérer. J'en aurois besoin de très précises. La convention d'ailleurs, disant que les troupes se sont dispersées et placées comme il sera convenu entre le roi et leur souverain respectif, exigeoit même une instruction particulière, par laquelle vous m'auriez dit au moins que vous vous en rapportiez à ce que j'aurois réglé pour cet arrangement.

J'en avois besoin aussi pour ce qui regarde l'emplacement des troupes hanovriennes dans le duché de Lavembourg. A la première réception de cette capitulation, vous me marquâtes que les alliés du roi

avoient été effrayés de voir passer des troupes dans leur voisinage, où il n'étoit pas possible de les souffrir, et qu'il falloit des clauses particulières pour rendre leur inaction aussi longue que la guerre présente, comme avoient cru l'expliquer les parties contractantes de Closter-Seven. Vous avez vu qu'il n'y a eu nulle difficulté de le stipuler d'une façon encore plus claire; mais il y avoit aussi la réciprocité de la neutralité du duché de Lavembourg, où devoient être ces troupes, qui a été expressément demandée.

Je vous avois mandé, dès les premiers momens, que je pensois que cela pourroit tirer à quelque conséquence, et que n'étant pas effrayé des bataillons hanovriens qui devoient y passer, j'avois rejetté cette clause.

Pendant le tems de cette explication, le roi de Danemarck a offert de retirer les troupes hanovriennes dans ses états, et j'ai vu même dans une note de votre main, que vous ne désapprouviez pas cette proposition, et que vous vouliez savoir ce que j'en pensois. Je dois croire que vous y avez prévu de quoi rassurer les alliés effrayés du

voisinage de ces troupes, et en même tems un avantage dans le libre exercice de notre part, de tous droits de la guerre, dans le duché de Lavembourg.

Cependant, par votre dernière dépêche, vous pensez qu'il faut s'en tenir à renvoyer les troupes hanovriennes de l'autre côté de Hesse; et vous ne me marquez pas si, en exigeant leur inaction jusqu'à la fin de la guerre, je puis assurer de mon côté la neutralité du duché de Lavembourg, qui est un article assez important pour qu'il ne soit pas oublié dans mon instruction: mais quand il seroit possible de le chercher dans la vraisemblance, je n'en pourrois faire usage dans ce moment, puisque M. le duc de Cumberland prend l'affirmative pour les Hessois, et déclare qu'il regarde le désarmement comme une infraction à la capitulation, par les raisons qui ont été dites, et que si nous ne la tenons pas de notre côté, il n'est pas obligé de la tenir du sien. Ainsi, Monsieur, vous voyez que vous êtes fort éloigné des réflexions que vous me faites sur l'article trois, où vous croyez qu'il n'y aura pas de difficulté, puisque le roi accorde au landgrave de Hesse et aux au-

tres alliés de l'électeur d'Hanovre, les mêmes conditions qu'au duc de Brunswick, et combien le landgrave est éloigné de vouloir imiter celui-ci.

La saison est trop avancée, et il y a trop long-tems que l'incertitude dure sur l'exécution de cette capitulation, pour que vous ne m'envoyiez pas définitivement des instructions précises où tous les cas soient prévus.

1°. Les troupes hanovriennes allant dans le duché de Lavembourg, puis-je garantir la neutralité réciproque de ce duché? que les troupes n'y seront point inquiétées? comme leur inaction réciproque pendant la durée de la guerre?

2°. Faudra-t-il s'obstiner au désarmement des troupes, et soutenir que, quoique cela ne soit pas stipulé dans la capitulation, cela a dû l'être, ou être entendu de cette façon? Et en cas que le landgrave, conjointement avec M. le duc de Cumberland, soutiennent comme ils font, qu'on ne peut entendre dans une capitulation, que ce qui y est, et qu'étant expressément marqué que les troupes ne seront point prisonnières de guerre, ces troupes ne doivent pas être

désarmées. Quand on voudroit chercher à expliquer tout ce qui paroît être obscur, et s'ils poussent leur obstination jusqu'à vouloir rompre la capitulation, et la déclarer comme nulle, quel parti dois-je prendre? Mais prévoyez, je vous en conjure, toutes les suites et toutes les conséquences de ce parti, tant à l'égard du landgrave de Hesse, qu'à l'égard des troupes hanovriennes.

Il n'y a aucune espèce de difficulté pour les invalides hanovriens établis dans les bailliages du duc de Meklenbourg, ni artifice de la part de M. de Lynar, d'en avoir parlé. La même raison qui vous fait craindre une confirmation de la possession de ces invalides dans ces bailliages, lui faisoit craindre aussi qu'en y stipulant qu'aucunes troupes hanovriennes ne pourroient y être placées, cela ne marquât implicitement que ces invalides ne fussent obligés d'en sortir. Je me souviens qu'il me fit cette réponse à la remarque que j'en fis, lorsque l'écrit fut donné; et il n'y aura aucune difficulté à changer cet article, en y mettant que les choses demeureront dans l'état où elles sont en tout point dans le duché de Lavembourg.

Si

Si j'ose dire après cela mon intention, et fixer les idées sur la manière dont je le conçois, je pense que les troupes hanovriennes une fois dispersées dans le duché de Lavembourg, il ne faudroit pas faire de difficulté pour laisser passer en Danemarck celles de Hesse, parce que nous n'en pouvons craindre le retour que dans le cas d'un grand échec qui nous obligeât d'abandonner le pays de Hesse. Il me paroît très évident que dans ce cas-là, ces mêmes troupes dispersées sans armes ou avec armes, comme on le voudra, seront bien plus aisées à rassembler, et à mettre sur le même pied où elles sont, qu'à les tirer du Holstein, où il faudra toujours de la part du roi de Danemarck et de ces troupes même, deux infractions manifestes à un traité solemnel, au lieu d'un; et je ne puis m'empêcher de vous avouer, Monsieur, que je trouve quelqu'exagération dans les craintes et dans les précautions que vous apportez dans l'exécution d'une chose qui me paroît encore beaucoup plus simple que vous ne la voyez. Encore une fois, Monsieur, on ne sauroit trop éloigner des troupes qui peuvent nuire,

et je réponds de l'exécution de ce que j'avance.

Je conviens que les points de vue sont fort différens, et que vous savez peut-être beaucoup de choses que j'ignore. Mais je ne vois qu'une capitulation qui auroit déjà été exécutée, si, en m'envoyant vos premières réflexions, vous m'aviez en même tems envoyé des pouvoirs conditionnels pour en faire usage, si l'on accordoit tout ce que vous demandiez, comme on l'a fait.

Je vois aussi un tems considérable de perdu, pendant lequel il s'est élevé de nouvelles questions et peut s'en élever encore par tant de puissances, qui ont des raisons pour traverser la conclusion, appuyées par bien des événemens qui peuvent arriver, lesquels vous jetteroient dans des embarras dont je vous avoue que je suis effrayé. Rien alors, peut-être, ne pourroit remédier au mal, et je me crois engagé par l'honneur à vous en avertir.

Ces réflexions sont plutôt d'un soldat et d'un citoyen que d'un politique; elles ne sont point du tout, je vous jure, d'un homme amoureux de son ouvrage; elles sont simplement un effet de mon zèle, et

de la douleur que j'ai de voir des mal-entendus qui se sont élevés sans doute par ma faute dans cette affaire.

J'ai eu une conversation avec M. de Lynar, et je l'ai prié de vouloir mettre lui-même par écrit tout ce qu'il me disoit, parce que j'ai cru que cela auroit plus de force, et l'engageroit davantage que si je vous en faisois simplement le récit.

Je suis, &c.

Le maréchal de Richelieu s'excuse par une autre lettre, de n'avoir pu désarmer dans le premier moment les troupes hanovriennes, hessoises, &c. On voit par celle-ci, qu'il a bien lieu de se plaindre de la lenteur que l'on met à prononcer des décisions très simples. En admettant que le maréchal ait été à même de commencer par faire désarmer ces troupes, les ministres firent une bien plus grande faute (et cela prouve quel mal ils ont fait jusqu'à présent), de mettre tant de retardement dans une affaire qui demandoit de la célérité. Si les troupes hanovriennes eussent été promptement dispersées d'un côté dans le duché de Lavembourg, et que celles de Hesse eussent passé en Danemarck, comme Richelieu le vouloit, tout étoit terminé; elles n'auroient pas pu reprendre si facilement les armes à la nouvelle de la bataille de Rosback. Toutes ces décisions, qu'à plaisir on rendoit interminables, et celles pour le poste d'Al-

M. DE PAULMY. Le 20 octobre.

A la réception de votre pénultième courier, Monsieur, j'avois chargé MM. de Valori et de Fontenai d'examiner le travail possible à faire pour accommoder Alberstat, conformément à ce que le roi paroissoit désirer. Ils avoient fait un mémoire fort détaillé que vous n'auriez peut-être pas trouvé tel que vous pouviez l'espérer ; on le mettoit au net quand votre courier du 13 est arrivé, qui m'apprend que M. de Crémille doit venir. Je l'attends avec impatience, et je le verrai arriver avec joie. Ainsi, Monsieur, jusqu'à son arrivée, et que nous ayons

berstat, qu'on fit prendre à Richelieu malgré lui, et qu'il fut obligé de quitter, n'auroient pas été cause de son inaction. Il auroit fait faire diversion au roi de Prusse, et cette campagne eût été certainement la plus glorieuse de la guerre. On voit clairement par cette lettre, que ce n'est pas le maréchal qu'il faut accuser de tout ce qui a suivi cette fameuse convention de Closter-Seven, mais les ministres : car quoique les ennemis eussent repris les armes, jusqu'au dernier moment Richelieu a fait fuir le prince Ferdinand, ou lui a tenu tête; ce sont des faits qu'il est impossible de contester; et Voltaire eut bien raison de dire, qu'une intrigue de cour avoit fait perdre tous les fruits de la campagne de 1757.

causé sur ses instructions, après qu'il aura vu par lui-même ce qui sera nécessaire, ce qui ne sera ni long ni difficile, je ne prendrai aucun parti définitif, et je tâcherai d'être à portée de suivre tous ceux que nous jugerons le plus convenables à la possibilité et aux intentions du roi, sur lesquels il peut y avoir des raisons où tous motifs militaires doivent céder, et sur lesquelles un général ne peut rien prendre sur lui.

Je vous prie de ne pas perdre de vue que le poste d'Alberstat étoit absolument indifférent pour la campagne prochaine, et pour le siége de Magdebourg, et qu'il ne me paroissoit pas possible militairement de l'occuper sans être exposé à des événemens dangereux. J'aurois cru trahir mon devoir et être indigne du poste que j'occupe, si je ne vous avois pas dit ce que je crois la vérité, même au risque de déplaire et de heurter une prévention qui me paroît bien établie et fortement soutenue. Je vous le répete avec plus de confiance, puisque M. de Crémille sera en état de vous mieux persuader.

Vous avez vu toutefois, par ma dernière lettre, que j'aurois exécuté les ordres du

roi, comme si j'avois eu la plus grande confiance dans la besogne. Je n'avois trouvé que deux officiers généraux qui avoient cru plus ou moins long-tems que ce poste étoit tenable ; l'un étoit M. le duc de Broglie, que je chargeai de l'examiner dans les premiers tems de mon arrivée ici, et que j'étois encore dans l'espérance de pouvoir y tenir. Il me dit après quelques jours, qu'il pensoit comme j'ai fait depuis, et qu'il ne s'en chargeroit pas à moins d'un ordre exprès, comme tout autre feroit alors.

L'autre officier général est M. de Voyer, qui a eu les premières connoissances de ce pays, et qui les a prises avec la plus grande exactitude, et un talent infini que j'ai reconnu depuis que je suis à portée de le voir en besogne, sur quoi je lui rends toute la justice qu'il mérite.

Je l'envoyai chercher après la réception de votre lettre, avec le dessein de l'en charger en chef même, parce que je crois qu'un homme qui prend une besogne en laquelle il a confiance, est en état de la mieux faire que quelqu'un qui s'en charge uniquement par obéissance. Il est d'ailleurs d'une vigilance incroyable, et toujours à cheval ;

il est de plus détaché en avant, et a une connoissance du pays que personne n'a comme lui.

Je vous envoie la copie qu'il m'a envoyée de la lettre qu'il écrivoit à Crémille ou à vous, et qui devoit partir par le courier que j'étois prêt de dépêcher, si je n'avois pas reçu la vôtre.

Vous trouverez ci-joint la copie du cartel conclu entre M. le prince de Ferdinand pour les autrichiens et moi.

J'attends avec impatience le courier que vous me faites espérer d'un moment à l'autre pour les quartiers d'hiver; vous me donnerez apparemment en même tems des éclaircissemens sur le tems et les circonstances où je dois les prendre.

M. Bouvet est arrivé ici de la part de M. de Soubise, pour prendre, de concert, tous les arrangemens possibles pour nos quartiers d'hiver dans tous les cas; pour la jonction et le soutien réciproque de ces mêmes quartiers. Il est actuellement dans une grande promenade de ces côtés-là; nous épuiserons au retour la matière, après quoi il nous sera fort facile de nous entendre aisément; et sûrement, ayant de part et d'autre le même

zèle et le même objet de bien, dès que l'impossibilité et les difficultés seront reconnues, nos sentimens seront bien aisés à réunir.

Je ne puis m'empêcher de vous dire encore, au hasard de déplaire, et de heurter de nouveau des préjugés trop enracinés, que l'on met une importance aux quartiers de la Salt, fort au-delà de ce qu'ils méritent, et que le poste de Bernbourg, pour lequel il me paroît que vous avez une grande affection, est insoutenable et parfaitement inutile.

Je vous avois rendu compte, Monsieur, de la proposition faite à M. Duménil, par le bailli d'Alberstat; elle a été suivie, et vous verrez par la copie de trois lettres de M. le prince Ferdinand, jusqu'à quel point elle a été poussée, et où elle en est. J'ai chargé Duménil de vous en rendre compte, parce que je n'ai pas voulu y paroître, ni y entrer pour rien. J'ai cru devoir faire la réponse que je vous envoie aux lettres où il m'a paru qu'il y avoit une sorte d'art.

Je ne vous dissimule pas cependant que je trouve cette proposition très avantageuse, en ce qu'elle réunit la possession tranquille

d'Alberstat que vous avez tant à cœur, et la certitude des engagemens pris par le pays, pour les subsistances.

Je ne puis finir sans vous proposer la réflexion sur la facilité avec laquelle le roi de Prusse engage le pays d'Alberstat, qui peut servir de preuve au peu d'importance de la possession de cette ville. Peut-être pourra-t-on répondre qu'il y a quelque chose là dessous ; il y auroit bien des répliques que je ne veux pas prématurer : le fait au moins doit en attendant élever, je crois, quelques nuages contre les préjugés. Il reste à examiner jusqu'à quel point cet accord militaire peut être soumis aux condescendances politiques, et c'est ce qui ne m'appartient pas de décider, et sur quoi j'attendrai des instructions de vous ou de M. de Crémille à son arrivée.

Je joins, Monsieur, un état des brigades de la gendarmerie, qui demandent à être employées cet hiver.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Du 30.

Il me paroît, Monsieur, par ce que me mande M. de Berchini, que les Hessois abusent

des bonnes façons que l'on a pour eux ; il s'est passé des choses qui tiennent de bien près à la révolte. Je lui ai mandé de faire des exemples de punitions sévères, et d'agir avec la plus grande fermeté ; car c'est la meilleure façon d'en venir à bout.

Je vous ai rendu compte, Monsieur, qu'un officier de hussards de l'impératrice, étoit venu m'annoncer à Oldendorf, que deux régimens de mille hommes chacun, étoient arrivés à Francfort pour me venir joindre ; en conséquence de quoi, il me demanda des ordres pour sa route, que je lui donnai.

On vient de me mander cependant que la destination de ces deux régimens étoit changée. J'avoue que j'en serois bien fâché ; car ces troupes me seroient bien utiles quand je serai à Alberstat, pour mettre tout le pays du roi de Prusse à contribution, jusques à l'Elbe et aux portes de Magdebourg. Ils donneroient de plus de bons exemples à nos troupes légères qui en ont besoin ; à qui ils apprendroient peut-être à faire la guerre comme eux, dont elles sont encore fort éloignées, ce qui seroit cependant fort à désirer. Il m'en faudroit au moins un, si je n'ai pas les deux.

Le premier novembre 1757.

M. l'abbé DE BERNIS.

Vous savez, Monsieur, que toutes les troupes de l'armée de M. le duc de Cumberland se mirent en marche après la signature de la capitulation de Closter-Seven, pour exécuter les engagemens qu'elles avoient pris, et que, lorsque vous m'envoyâtes un courier pour les additions ou explications à joindre à cette capitulation, il fut convenu que toutes les troupes resteroient *in statu quo*, dans l'endroit où elles se trouveroient à la réception du courier, jusques à ce que toutes les difficultés fussent levées ; et une partie des troupes hessoises s'étoient trouvées auprès de Ferden, que vous voyez qui est très-éloigné de Stade, dont elles étoient parties. Il arriva avant-hier ici un major de ces mêmes troupes, avec une lettre de M. de Sartroun, dont je joins ici copie. M. le comte de Lynar vint m'annoncer l'arrivée de ce major, et je commençai par me mettre fort en colère de ce qu'il paroissoit sans passeport; je m'y mis bien davantage, quand j'appris l'objet de son voyage et la retraite des Hessois. M. de Lynar ne put dis-

convenir que c'étoit manquer aux paroles d'honneur dont il étoit le garant. Je fis la réponse sur le champ à M. Sartronn, dont je joins ici la copie, et je joins aussi celle de la lettre que j'écrivis sur le champ au landgrave par un courier. Il y en avoit une de ce prince pendant ce tems, en chemin, à M. le comte Donnep, qu'il vint m'apporter hier; il ne voulut pas me la laisser: mais je la relus assez pour pouvoir vous en rendre la substance, qui contenoit qu'après ce que M. de Packeben lui avoit envoyé, et une mûre délibération qu'il avoit prise en conséquence, sans perdre de vue un instant le désir qu'il avoit des bonnes graces du roi, il désiroit que M. Donnep pût voir si je ne serois pas en état de m'expliquer plus que l'on avoit voulu faire à Paris, sur les conditions que l'on voudroit lui faire, en acceptant ses troupes à notre service; sur quoi il lui étoit bien difficile de prendre un parti avant de le savoir. Après quoi il s'étend sur la manière à laquelle son pays est livré, et sur l'existence qu'il tire de la valeur de ses troupes; il y a un endroit ensuite qui m'a bien frappé. J'ignore, dit-il, si le roi de la Grande-Bretagne, comme électeur de Ha-

novre, ratifiera la capitulation de Closter-Seven; mais le ministère britannique prétend que le duc de Cumberland, dans aucune qualité, ne pouvoit disposer des troupes payées par la Grande-Bretagne; et puis ensuite je ne cacherai pas non plus qu'on me presse de faire passer mes troupes pour joindre celles du roi de Prusse, ce qui m'avoit fait désirer qu'elles fussent dans les états du roi de Danemarck, pour éviter une situation aussi embarrassante. Tâchez ensuite, dit-il, de faire expliquer le maréchal de Richelieu, sur l'usage qu'il voudroit faire de mes troupes. Il parle aussi de la difficulté qu'il auroit à fournir tous les mois romains qu'il doit, et le contingent qu'il semble que la cour de Vienne continue d'exiger qu'il donne, et de faire ensorte de savoir ce que pense la cour de France à cet égard, ajoutant encore au comte Donnep que ce n'étoit que d'après le résultat des réponses à toutes ces considérations, qu'il pouvoit prendre un parti décisif pour suivre l'inclination qu'il avoit, de faire tout son possible pour recouvrer les bonnes graces du roi.

Je répondis à M. Donnep, que certainement le roi exigeroit tout ce que la cour de

Vienne désireroit, et qu'elle étoit en droit d'exiger elle-même pour tous les mois romains et son contingent; et qu'à l'égard de la disposition de ses troupes, il savoit bien qu'il étoit impossible de décider d'avance le canton où il seroit nécessaire de porter la guerre avec la plus grande force ; mais s'il avoit peur, comme le duc de Brunswick, qu'on les transportât de l'autre côté de la mer, que je croyois pouvoir lui dire, quoique sans instruction, que l'on n'y pensoit pas.

Il me dit ensuite qu'on lui mandoit que nous avions le dessein de les joindre aux Suédois. Je lui répondis que je n'avois pas plus d'instruction sur cela que sur le reste, croyant même que personne n'avoit pensé encore à la disposition des troupes, qu'il étoit encore fort douteux que nous prissions à notre service ; mais que je pensois, en général, quand on faisoit tant que de payer des troupes fort cher, c'étoit pour s'en servir par-tout où l'on en avoit besoin. Il ne me répondit rien de bien positif à cet égard ; et si je pouvois porter quelque jugement de la tournure de ce qu'il me dit, je devrois croire qu'il vouloit au moins me

faire penser qu'il aimeroit mieux qu'elles servissent là qu'ailleurs, et qu'il craignoit principalement qu'elles ne dussent servir contre le roi d'Angleterre ; mais je ne fis pas semblant de rien entendre, et je laissai tomber cet article de conversation pour parler d'autres choses.

J'en étois là, Monsieur, prêt à finir ma lettre, quand votre courier est arrivé. J'ai lu et relu tout ce que vous m'avez écrit depuis le 6 d'octobre, et cela joint avec la conjoncture présente, où il faut absolument savoir à quoi s'en tenir, à punir ou sauver la dernière démarche des Hessois, dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte au commencement de cette lettre, j'ai cru que ce qu'il y avoit d'essentiel étoit de faire observer, s'il étoit possible, les conditions importantes de la capitulation, et à ne pas laisser à des incertitudes nouvelles et à des arrangemens de mots, des effets, dont les conséquences peuvent être si considérables. J'ai donc été chez M. le comte Donnep, qui a la goutte, et qui m'avoit mandé qu'il ne pouvoit pas passer ici ; j'y ai trouvé M. de Lynar, et n'ai pas cru pouvoir éviter de parler devant lui d'une chose que j'étois sûr

qu'il sauroit le moment d'après, ce qui auroit l'air d'une méfiance; et j'ai dit à M. le comte Donnep, que de tout ce qui résultoit dans ma lettre, et des instructions que le courier qui venoit d'arriver me donnoit, combiné avec la dernière démarche des Hessois, c'étoit de savoir à quoi s'en tenir sur le fond des sentimens du landgrave, sans pouvoir attendre aucuns éclaircissemens ultérieurs, et que je le sommois de l'exécution de toutes les conditions portées dans la capitulation, qui n'avoient été suspendues que par le prétexte ou la raison de la crainte du désarmement de ses troupes; mais qu'en vertu de mes pleins pouvoirs, vu la circonstance présente, je lui donnois parole qu'elles ne le seroient point, parce que rien n'étoit si pressé dans le mois de novembre où nous étions, que de savoir si nous avions la paix ou la guerre, et que je voulois me mettre en état de répondre au roi de la démarche des Hessois, dont il pourroit me regarder coupable, ou ceux qui commandent sous moi, de négligence, et d'en tirer raison, si ce n'est pas une bêtise de M. de Sartronn, comme il me l'assuroit; j'ai accompagné cela de tout ce qui pouvoit effrayer

effrayer des horreurs du droit de la guerre, après l'infraction d'une capitulation, et même du danger qu'il pouvoit courir dans le reste de la saison où nous étions ; et je l'ai assuré que, si le landgrave étoit sincère dans la crainte du deshonneur du désarmement de ses troupes, et qu'il le fût aussi dans le désir qu'il avoit de retrouver les bonnes graces du roi, il pouvoit compter que sa majesté lui donneroit des marques de sa bienveillance et de son humanité dans toutes ces occasions, et que la seule façon de pouvoir tirer le meilleur parti de sa situation, étoit de se livrer de bonne grace à la générosité du roi, dont sûrement il éprouveroit les effets ; et qu'un prince vaincu, dont nous possédions les Etats, devoit s'attendre aux marques les plus éclatantes de l'indignation et du ressentiment d'une conduite telle que seroit celle de refuser l'acceptation de la capitulation, sous le prétexte frivole qu'il pourroit alléguer de la distinction des pouvoirs donnés seulement comme électeur d'Hanovre.

Je dois dire que M. le comte de Lynar a appuyé de toutes ses forces, et des meilleurs raisonnemens, tout ce que je disois à M. le

comte Donnep, et n'a rien oublié pour le persuader de la nécessité d'exécuter sur le champ les articles portés dans la capitulation, entendus dans le sens de toutes les explications qu'il en avoit données, ajoutant que ce seroit même un affront pour le roi son maître, d'y chercher le moindre faux-fuyant. Il y a même ajouté encore beaucoup de détails de sa cour, pour lui faire voir le désir que le roi de Danemarck personnellement avoit pour l'accomplissement de l'exécution de cette capitulation, par raison d'honneur et d'intérêt; ce qui est un grand engagement, et lui fait en même-tems bien parfaitement jouer son rôle. S'il ne pense pas tout ce qu'il a dit, il a marqué en même-tems beaucoup de joie de la situation de cette affaire, qu'il regardoit comme finie. Et M. Donnep, avec un air mêlé de désir, de crainte et de douleur de goutte, m'a dit qu'il alloit faire partir un courier, dont il demanderoit le retour avec autant d'impatience que je pourrois le désirer; et le courier est parti effectivement hier au soir avec des lettres de M. Lynar, pour le commandant des troupes de Hanovre à Stade, qui étoient, à ce qu'il m'a assuré, une som-

mation pour l'exécution de la capitulation que je demande.

Je ne sais si je me trompe, Monsieur : mais si le retour du courier du landgrave, que j'ai sommé de la plus prompte réponse, arrive aussi-tôt que je l'espère, et que les troupes hessoises se mettent en marche pour venir en Hesse, et y être dispersées selon les arrangemens ultérieurs qu'il sera fort aisé de prendre, et que les troupes hanovriennes marchent dans le duché de Lavembourg ; vous jouissez de fait de tous les avantages de la capitulation, puisque les troupes hessoises seront au milieu des vôtres, à votre discrétion ; et ce qui rend plus que probable l'acquisition de ces troupes à votre service, à des conditions raisonnables, que la justice du roi voudra bien leur accorder.

Vous jouissez de celles de Brunsvick par un autre traité, et celles de Gotha dont, jusqu'ici vous ne m'avez point parlé, feront certainement ce que vous voudrez, et dans tous les cas, ne valent pas la peine de l'examen, tant pour la qualité que pour la quantité ; et les troupes de Hanovre, isolées, unies, ou séparées, ne sont pas de grande consi-

dération, en tenant sur-tout tout leur pays à notre disposition comme nous faisons.

Plus j'examine d'ailleurs les articles de la capitulation, comparés aux éclaircissemens que vous en avez demandé, joint au nouveau projet de convention que vous m'avez envoyé, et aux réponses que M. de Lynar a données, qui font pour ainsi dire corps avec la principale pièce; plus je vois qu'il n'y a que des arrangemens de mots à mettre avec des points et des virgules, pour convenir que c'est la même chose. Mais quoiqu'il en soit, cela n'exclud pas une nouvelle convention dans des termes différens, si vous la croyez meilleure. Cela fait que vous plaiderez, comme l'on dit, les mains garnies pour l'arrangement des paroles, tandis que vous serez en possession de l'effet, qui vous donnera un double avantage pour la construction des articles nouveaux, si vous les aimez mieux; mais dans un moment aussi critique, où ils sont aussi précieux, je n'étois pas en état de rien signer, puisque vous m'aviez défendu de le faire vis-à-vis de M. de Sporck, délégué de M. le duc de Cumberland, et que mes pouvoirs ne me donnoient pas la fa-

culté de déléguer personne vis-à-vis de lui. J'ai pris le parti le meilleur pour terminer une affaire de façon ou d'autre s'il est possible, dont le fond est si avantageux au service du roi; et ç'auroit été fort mal remplir vos vues dans un tel moment, que de risquer un aussi grand bien contre un autre qui n'auroit que l'apparence du mieux.

Vous croyez bien, Monsieur, que j'attendrai votre approbation avec beaucoup d'impatience; et qu'en attendant, je ne signerai rien, afin que le retour de votre courier trouve encore l'affaire toute entière de ce côté-là. Je me contenterai de demander l'exécution de la capitulation, avec toute la hauteur et l'autorité que me donne le dernier mouvement des Hessois et la lettre de ce que porte la capitulation.

Je n'attends pas avec moins d'impatience le retour du courier de Hambourg, dont je ne perdrai pas un moment à vous en faire part.

De Luneboarg, ce 27 novembre 1757.

au comte DE BROGLIE.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 de ce

mois. La malheureuse journée du 5 (1), n'a que trop justifié et mes craintes, et l'impossibilité que je voyois de prendre cette année des établissemens en Saxe, et c'est parce que je voyois les objets de près, que j'en sentois tout le danger ; mais le mal n'est pas sans remède, si l'on veut faire de bonne heure un plan pour la campagne prochaine, où sans entêtement on s'attache à ce qu'il y a à faire pour le mieux : mais cela exige des combinaisons solides, et comme on est accoutumé à ne rien prévoir, ou à discuter au lieu d'agir, je doute qu'on veuille s'y soumettre.

Ainsi, Monsieur, c'est par cette raison que je vous ai marqué ma surprise de la facilité que vous aviez à croire qu'il étoit aisé de chasser le roi de Prusse de la Saxe, et de rentrer dans Dresde, ce qui est une opération considérable, et qu'on ne pouvoit pas sagement entreprendre à la fin d'une campagne longue et pénible, et après les marches forcées que l'armée que je commande venoit de faire.

Nos peines ne sont point encore finies, puisque je recommence une nouvelle cam-

(1) La bataille de Rosback.

pagne. Pendant tout ce qui vient de se passer, et les difficultés que notre cour a apportées pour l'acceptation de la capitulation du 10 Septembre, et les additions que sans cesse on a voulu y faire, le roi de Prusse et le ministre Anglois, plus actifs, ont trouvé le moyen de faire sacrifier au roi d'Angleterre son propre pays pour seconder leurs vues; et les Hanovriens, sous Stade, suivant les termes de cette capitulation, sont sortis de leurs limites, ont fait des mouvemens qui annoncent la résolution où ils sont de ne pas vouloir l'exécuter; et comme j'ai pensé que s'il y avoit un moyen pour les déterminer à s'y soumettre, c'étoit la force et la menace, pour cet effet, je me suis porté ici avec les troupes que j'avois en première ligne et en réserve : j'empêche également, par ma position, la jonction des troupes prussiennes à celles des alliés, dont le prince Ferdinand de Brunsvick est allé prendre le commandement, et je me déciderai suivant les circonstances.

Harbourg est comme investi par les Hanovriens. J'ai une tête à Winsen, et toutes mes troupes sont en mesure pour se réunir sur ce même point, quand il en sera

tems; en attendant, nous en sommes aux complimênts à qui tirera le premier. Nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, et vraisemblablement cela finira par nous tirer des coups de fusil, quoique M. de Lynar soit allé faire encore un voyage à Stade, pour tâcher de les déterminer.

Pendant tout le tems qui s'est passé pour des interprétations sur les articles de la capitulation, j'ai travaillé à retirer les troupes de Brunsvick du parti des alliés, et j'étois parvenu à engager le duc à envoyer ordre à ses troupes de se séparer et de venir à nous; mais le 19 qu'elles se sont mises en marche, elles ont été arrêtées par les troupes hanovriennes et hessoises qui se sont saisis de leurs généraux. Le duc de Brunsvick a fait en cette occasion tout ce qui pouvoit prouver ses bonnes intentions. Je le crois réellement de bonne foi, reste à savoir comment tout cela finira. La négociation avec les Hessois, étoit également bien avancée; mais l'événement du 5 me la fait regarder comme perdue.

Je vous informerai de tout ce qui s'en suivra, et je vous prie d'être persuadé des sentimens, &c.....

LETTRES DE VOLTAIRE,

A M. DE RICHELIEU.

A Lyon, 29 novembre.

MON HÉROS,

On vous appelloit Thesée à la bataille de Fontenoy. Vous m'avez laissé à Lyon, comme Thesée laissa son Ariane dans Naxe. Je ne suis ni aussi jeune ni aussi joli qu'elle, et je n'ai pas eu recours, comme elle, au vin, pour me consoler. Je resterai à Lyon, si vous devez y repasser. Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on disoit de la pucelle : ainsi je vous supplie de n'en faire aucune mention dans vos capitulaires. Je n'ai d'autre malheur que d'être privé de votre présence, et de la faculté de digérer : mais avec ces deux privations, on est damné. Daignez vous souvenir dans

votre gloire, d'un oncle et d'une nièce, qui ne sont que pour vous, sur les bords du Rhône, et tenez-moi compte des efforts que je fais, pour ne vous pas ennuyer de quatre pages. Mon respect pour vos occupations impose silence à la bavarderie de mon cœur, qui court après vous, qui vous adore et qui se tait. V.

M. le marquis de Montpesat m'a donné en passant, d'un élixir qui me paraît fort joli. Si jamais vous avez mal à la tête, à force de donner des audiences, il vous guérira; mais moi, rien ne me guérit, et je n'ai de consolation que dans l'espérance de vous revoir encore et de vous renouveller mes tendres respects.

A Monrion, 26 mai 1757.

FEU l'amiral Bing vous assure de ses respects, de sa reconnoissance et de sa parfaite estime : il est très sensible à votre procédé, et meurt consolé par la justice que lui rend un si généreux soldat. *So generous a soldier.* Ce sont les propres mots, dont il a chargé son exécuteur testamentaire. Je les reçois dans le moment, en arrivant à Monrion, avec les pièces inutilement justificatives de

cet infortuné. C'est là, mon héros, tout ce que je peux vous dire de l'Angleterre, où les amis et les ennemis de l'amiral Bing rendent justice à votre mérite.

Je crois qu'on ne se doutoit pas en France de la campagne à la Turenne que fait le roi de Prusse. Faire accroire aux Autrichiens, qu'il demande des palissades, sous peine de l'honneur et de la vie, pour mettre Dresde hors d'insulte; entrer en Bohême par quatre côtés à la même heure; disperser les troupes ennemies; s'emparer de leurs magasins, gagner une victoire signalée, sans laisser aux Autrichiens le tems de respirer! Vous avouerez, monseigneur, vous qui êtes du métier, que la belle campagne du maréchal de Turenne ne fut pas si belle. Je ne sais jusqu'à quel point de si rapides progrès pourront être poussés. Mais, on prétend qu'il envoye environ vingt mille hommes au duc de Cumberland, et que bientôt on verra les Prussiens se mesurer contre les François. Tout ce que je sais, c'est qu'il en a toujours eu la plus forte envie. S'il y a une bataille, il est à croire qu'elle sera bien meurtrière.

Parmi tant de fracas, conservez votre

bonne santé et votre belle humeur; daignez, monseigneur, ne pas oublier les paisibles suisses, et recevez avec votre bonté ordinaire, les assurances de mon tendre et profond respect. V.

2 décembre 1775.

Il est donc dit que mon héros verra mourir tous ses courtisans l'un après l'autre, et qu'il fera continuellement maison neuve. Madame de Voisenon me mande qu'elle vient de perdre son petit beau-frère que vous aimiez. Je tiens bon encore, mais ce n'est pas pour long-tems. J'ai eu, il y a quinze jours, un petit avertissement de la nature. Elle m'a signifié qu'il falloit bientôt faire mon paquet. Je vous avoue que j'aurois mieux aimé mourir à vos pieds dans Paris ou à Richelieu, qu'au milieu des neiges du Mont Jura. Mais il faut que chacun remplisse sa destinée. La vôtre, monseigneur, a été brillante de grandeurs et de plaisirs. J'ajoute encore de tracasseries de cour, qui n'ont jamais pu vous ôter votre gloire. Je relisois hier des paperasses dans lesquelles je voyois les beaux tours qu'on vous joua, lorsque vous eûtes fait mettre bas les armes

à l'armée angloise, et que vous la fîtes passer sous les fourches caudines de Closter-Seven. Vous alliez tout de suite à Magdebourg et à Berlin; ç'eût été la plus belle campagne qu'on eût faite. Mais au lieu de vous laisser consommer votre ouvrage, je vois qu'une petite intrigue vous envoya à Bordeaux. Cependant, quelques niches qu'on ait pu vous faire, vous avez toujours été victorieux en guerre comme en amour.

Il me semble qu'il ne s'agit plus que de vivre dans un loisir honorable avec un peu de philosophie.

Je ne sais pas qui vous prendrez pour confrère, à la place de ce pauvre abbé de Voisenon. Je ne sais pas si vous serez le protecteur de notre académie, et si la détestable aventure de votre maudite provençale vous laissera le tems d'être le modérateur de nos petites intrigues littéraires. On a fait de l'indigne procès de madame de Saint-Vincent un labyrinthe dans lequel on veut vous faire tourner des années entières. Il faut pourtant qu'à la fin justice se fasse.

Je pense que vous aurez vu madame de Saint-Julien, qui a, je crois de son côté,

un procès pour un petit legs que lui avoit fait M. de Gouvernet, le mari des *vous* et des *tu*.

Si j'osois vous parler de mes misères, je vous dirois que j'en ai un avec les fermiers généraux, qui veulent écraser un peu trop fort la petite et chétive patrie que je me suis faite. M. Turgot et M. de Trudaine, sont les juges suprêmes de ce procès, dans lequel il s'agit du sort d'une province. Mais je vous assure que le vôtre me tient bien plus à cœur. En vérité! depuis que les bénédictins font des titres, il n'y a point eu d'affaire pareille à celle que vous êtes obligé de soutenir. Mon neveu d'Hornoy m'a dit que vous avez un rapporteur un peu lent. Si d'Hornoy avoit été le vôtre, je crois que l'affaire seroit bientôt finie; mais je parle de tout au hasard. On est si peu au fait des choses à cent lieues; on voit de si loin et si mal, qu'il faut se taire, et se borner au respectueux et tendre dévouement que le vieux malade de quatre-vingt-deux ans, conservera jusqu'à son dernier soupir, pour son héros, toujours rempli de gloire et de graces. V.

LETTRE

DU Mal. DE RICHELIEU,

AU ROI LOUIS XVI.

Autres Lettres de M. de Noailles-Mouchi, à M. de Richelieu.

M. Bertin m'a dit que Votre Majesté m'ordonnoit de ne paroître dans mon gouvernement, que lorsque le maréchal de Mouchi y seroit. Vos volontés, Sire, sont toujours des loix que j'exécuterai avec la plus grande exactitude, sans murmurer; mais quand elles pourront avoir quelque chose de flétrissant, dont j'aurai lieu de croire que vous n'aurez pas eu l'intention, je me flatte que Votre Majesté ne peut trouver mauvais que je tâche d'éclairer sa justice; et pour cela, je la supplie de jetter les yeux sur le détail suivant :

J'ai connu jusqu'ici les gouverneurs de province, ne penser en général, qu'à jouir

à Paris de leurs appointemens; et je n'ai pas trouvé d'exemple, qu'ils aient trouvé des oppositions, quand ils ont desiré y retourner.

M. le duc de Boufflers, à la mort du maréchal, son père, eut le gouvernement de Flandres. Il voulut y aller, quoiqu'il n'eût que quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-cinq ans. La quantité d'officiers généraux employés dans cette province, fit craindre qu'ils eussent peine à obéir à un gouverneur aussi jeune. On fit tout ce que l'on put pour l'en dissuader; et le roi et ses ministres pensèrent qu'ayant eu la grace, toute insigne qu'elle étoit, on ne pouvoit sans injustice, l'empêcher d'en jouir jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose qui méritât de l'en priver. Le chevalier de Pesen, neveu du feu maréchal de Choiseul, lieutenant général, employé dans la province, gouverneur de la citadelle de Lille, voulut résister à prendre l'ordre de son jeune gouverneur, et il fut condamné à obéir.

M. de Villars éprouva encore plus de difficultés pour aller en Provence, où il passoit beaucoup de troupes destinées à entrer

entrer en Italie, mais il sut également les surmonter.

Puis-je être condamnable après cela, d'avoir eu la confiance de croire que mon retour dans mon gouvernement étoit une chose toute simple, sur-tout après y avoir été tous les ans? Je ne m'en suis absenté que par congé, pour venir suivre un grand procès, connu de Votre Majesté, et je ne pouvois imaginer qu'à mon âge, le plus ancien des maréchaux de France après M. de Tonnerre, je rencontrerois plus de difficultés que MM. de Villars et de Boufflers n'en avoient éprouvées.

Je ne rappellerai point à Votre Majesté, qu'ayant eu plusieurs fois le commandement des armées, je n'ai trouvé d'ennemis dangereux et à craindre qu'à Versailles; que je n'ai point été fait maréchal de France, par date de commission de lieutenant général, et que le maréchal de Mouchi étoit à peine maréchal de camp à mes ordres, quand j'étois maréchal de France. Il n'a jamais commandé: faut-il qu'il commence par moi dans mon propre gouvernement? Comment après cela, le public ne pourroit-il pas croire que c'est par une disgrace des

mieux fondées de Votre Majesté ? Voilà ce qui me combleroit de douleur et de honte ; et qui doit faire pardonner ma liberté de mettre aux pieds de Votre Majesté, mes justes réflexions.

Je suis, Sire, &c.

A Marly, ce 24 juin 1774.

M. le maréchal de MOUCHI, à M. DE RICHELIEU.

Il me revient de tous côtés, mon cher oncle, que vous avez dit en partant que j'avois fait beaucoup de démarches pour obtenir le commandement de Guienne, et que je n'avois pu réussir. Assurément j'étois peu en état de penser à quelque chose depuis le malheur que nous avons éprouvé ; mais dans aucun cas, je ne me conduirai jamais qu'honnêtement, comme j'ai toujours fait. Comme trop vieux lieutenant général des armées du roi, et comme lieutenant général de la province de Guienne, je me suis proposé au feu roi, l'année passée, pour y commander, parce que vous faisiez votre service à la cour comme premier gentilhomme de la chambre. Je vous en rendis compte : vous vous y opposâtes, je n'en ai pas parlé depuis. Il n'est pas de la bonne politique d'un lieutenant général de province de faire cabale contre le gouverneur;

il se fait tort à lui-même, et cela ne m'arrivera pas. Si vous n'y alliez plus, et que le roi m'ordonnât de vous remplacer, je serois prêt à marcher; mais je ne ferai aucune démarche. Soyez-en aussi sûr que de l'inviolable et respectueux attachement que je vous ai voué, mon cher oncle, et avec lequel j'ai l'honneur d'être, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

NOAILLES.

A Versailles, ce 31 janvier 1775.

JE vais répondre avec confiance, mon cher oncle, à la lettre très-honnête que vous avez la bonté de m'écrire.

Je ne puis comprendre qu'un maréchal de France qui a contribué le plus à faire gagner une bataille en personne au feu roi, qui a sauvé Gènes et pris Mahon, et qui de plus habite la cour depuis plus de 60 ans, puisse être affecté du sot bruit qu'on lui ôtoit son gouvernement, quand il faut faire le procès criminel pour en venir à cette extrémité. Je ne l'ai vu dans aucune gazette étrangère; il est vrai que je ne lis que celles de France et de Hollande.

Quant à ce qui regarde le commandement, vous me rendez pleine et entière

justice; car M. Bertin est bien témoin que je ne me suis proposé que quand il a été décidé que vous n'y alliez pas. J'aurois cru qu'il auroit été déshonorant pour le lieutenant général de Guienne, d'y voir commander un autre, quand le gouverneur n'y va pas, qui est le seul à qui il doit céder à tous égards.

A l'égard de la maison qui a été arrangée pour vous, mon cher oncle, qui est celle du maire, elle n'est pas au gouverneur, et a été occupée par plusieurs commandants. Ainsi je ne crois pas qu'il y ait le plus léger inconvénient que vous ayez la bonté de mander à M. Bertin, que j'ai eu l'honneur de vous écrire pour vous demander votre maison; que voulez bien y consentir, personne ne convenant plus que moi; que je n'y aurai nulle espèce de droit le jour que vous y arriverez, que celui d'avoir l'honneur de vous y recevoir, et après vous céder la place comme de droit. Vous sentez, mon cher oncle, combien cette démarche me paroît essentielle pour vous, et la peine que je ressentirois si j'avois ordre du roi de l'occuper, sans que vous eussiez fait cette démarche. Otez-moi de cette peine, et ren-

dez justice au sincère, inviolable et respectueux attachement que je vous ai voué, et avec lequel j'ai l'honneur d'être, plus que personne, mon cher oncle, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

NOAILLES.

Ce 3 octobre 1775.

M. Bertin m'ayant mandé, mon cher oncle, que l'histoire de votre loge ne vous regardoit pas, mais moi uniquement, j'ai pris mon parti, et viens de fixer une loge à demeure à MM. de l'hôtel de ville, pour que M. le vicomte de Noé n'ait plus à jamais la folle prétention que notre loge nous étoit prêtée par l'hôtel de ville, et qu'elle y avoit autant de droit que nous. J'ai été bien aise d'éviter une histoire : mais comme j'étois présent, j'ai été encore plus choqué que vous des deux sentinelles et du ton despote de M. le maire. Comme il partoit, et que je hais les tracasseries, j'ai écrit à M. Bertin, mais n'ai pas voulu faire de scène publique. Tout est arrangé, et j'espère que personne n'osera jamais disputer au gouverneur et au commandant d'avoir une loge sans partage avec personne.

Je viens de faire saisir un livre infâme contre le feu roi ; vous savez, mon cher oncle, combien sa mémoire m'est chère ; j'ai fait saisir tous les exemplaires.

Je ne puis croire l'histoire de M. de Poissac; cela me paroîtroit aussi trop insolent et trop extravagant; il le nie, et veut se plaindre de la calomnie aux chambres assemblées.

Je ne sais pas quel plaisir M. Turgot peut trouver à la ruine de cette ville ; on lui a ôté 80 mille livres de rentes; elle ne payoit que 9000 livres d'impositions, quand elle avoit 600 mille livres ; elle a été mise par M. Esmangard à 44 mille liv. d'imposition en perdant près de la moitié de ses revenus : elle est à l'aumône, et l'on dit que M. Turgot persiste à n'y trouver de remède qu'en ôtant M. Trouvé et les présens que la ville fait; ce n'est pas voir en grand ministre comme il est. M. de Clugny a de l'esprit, et paroît avoir la meilleure volonté; mais il se désole de la situation où il trouve cette ville et cette malheureuse province.

J'ai pensé mourir dans ma tournée, de colique, de maux de tête et de crachemens

de sang; rien ne m'a arrêté. J'ai trouvé bien des malheurs, du désordre, de l'indocilité et du désespoir : j'y ai fait de mon mieux, et en ai rendu compte.

J'espère me mettre en marche le 9 ou le 10 : ainsi ne vous donnez pas la peine de me répondre.

J'ai l'honneur d'être avec un très inviolable attachement, mon cher oncle, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le maréchal duc DE MOUCHY.

A Bordeaux, ce 25.

J'AI l'honneur de vous écrire dans votre superbe cabinet, mon cher oncle, et sur votre beau bureau que j'ai laissé en place comme vous l'avez ordonné, ainsi que vos beaux dessus de porte auxquels je me suis accoutumé, ce qui rend la sensation moins dangereuse. Je ne sais comment la commandante qui y viendra l'année prochaine trouvera lesdits tableaux ; je suis persuadé qu'elle s'y accoutumera comme moi : car je n'ai d'autre moyen de la loger que de la mettre en bas. Je m'établirai dans vos cabinets et irai le matin par les derrières dans votre

salle d'assemblée qui est bien vilaine ; mais ce n'est pas vous qui l'avez fait, et assurément tout ce qui est de vous est au plus magnifique : la chambre du roi à Versailles et le cabinet du conseil n'en approchent pas.

J'ai trouvé les têtes un peu pis que je ne les avois laissées. Je ne sais quel parti la cour prendra, mais il est certain qu'il faut un remède ; je ne l'indiquerai pas. J'ai été vis-à-vis des deux partis, comme *vox clamantis in deserto*.

Votre bâtiment de la comédie avance ; celui de l'hôtel de ville et du palais reste là. Vous savez qu'on a ôté 180,000 francs à la ville, et qu'on n'a encore rien donné pour remplacer.

Rendez justice, mon cher oncle, au très inviolable, tendre et constant attachement que je vous ai voué, et avec lequel j'ai l'honneur d'être, plus que personne, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le maréchal duc DE MOUCHY.

JE suis soulagé de ne plus salir vos meubles, et de ne pas crier sans cesse pour qu'on ne casse pas vos porcelaines, mon

cher oncle ; du surplus, j'ai profité de vos bontés. M. l'abbé Godin est très aimable. Espérez-vous toujours être expédié avant le 8 Septembre ? Mon frere s'en flattoit avant mon départ.

F I N.

TABLE

Du troisième Volume.

Fin de la Table.

MÉMOIRES SECRETS

SUR LES RÈGNES

DE LOUIS XIV ET DE LOUIS XV;

PAR feu M. DUCLOS,

Historiographe de France, de l'Académie Française, 2 vol. in 8°. de 1024 pages, imprimés sur Caractere Didot; prix 9 liv. brochés pour Paris, et 10 liv., franc de port, pour tout le Royaume.

A Paris, chez BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

IL n'est pas possible, dit la Préface de l'Ouvrage, de douter de l'authenticité de ces mémoires dont on connoissoit déjà l'existence, et dont on désiroit depuis long-tems la publication. D'ailleurs, nous possédons le Manuscrit avec des corrections et des renvois de la main même de feu M. *Duclos*. Nous croyons qu'on n'opposera rien à de pareilles preuves. Nous avons même lieu de présumer que ceux qui annoncent, en ce moment, de prétendus Mémoires de *Duclos* et d'autres hommes célèbres, n'en ont pas de tels à produire, et qu'ils se vantent de connoître les sources, pour qu'on leur en indique : artifice usé qui ne peut plus faire de dupes.

Tous les Gens-de-lettres savent qu'en sa qualité d'Historiographe de France, M. *Duclos* s'est long-tems occupé des derniers tems de notre Histoire ; et que très-répandu dans la société, il a connu personnellement la plupart des importans personnages qu'il a voulu traduire au jugement de la postérité. Il a eu communication des Correspondances des Ambassadeurs et des divers dépôts du Ministère, comme il l'annonce dans sa Préface. Sa probité sévère, son incorruptible amour pour le bien et

la vérité, percent à chaque page de ce précieux monument.

M. *Duclos* avoit eu communication des Mémoires de *St.-S.mon*, qui, de son tems, étoient encore assez rares. Il a usé du droit qu'a tout Ecrivain de refondre les Mémoires particuliers dans l'Histoire générale : mais il en a usé avec discernement, et en homme qui se tient en garde contre toute prévention. Un très-grand nombre de particularités ignorées, et qui peignent les mœurs postérieures à celles du siècle de *Louis* XIV, étoient venues à sa connoissance d'une manière plus directe. Quelques-uns des acteurs de cette déplorable comédie, existent encore, et pourront juger de la fidélité des tableaux qu'a tracés l'historien.

« On m'a souvent pressé, dit M. *Duclos*, de donner » quelques morceaux du règne présent; j'ai toujours ré- » pondu que je ne voulois ni me perdre par la vérité, ni » m'avilir par l'adulation; mais je n'en remplis pas moins » mon emploi...... Ma façon de penser et d'écrire étoit » assez connue, lorsqu'on m'a confié la fonction d'Histo- » riographe; on savoit que je n'étois pas un écrivain ser- » vile...... Je n'ai cherché que la vérité; je ne la trahirai » point : je n'ai jamais pensé qu'en me chargeant d'écrire » une Histoire, on m'ait pris pour l'organe du mensonge. » En tout cas, on se seroit fort trompé ».

AVIS IMPORTANT

Publié le 9 décembre, en réponse à l'article inséré dans un Supplément du Journal de Paris, du 5 décembre 1790, concernant les Mémoires de feu M. Duclos.

Il n'y a jamais eu dans la Littérature de brigandage plus audacieux que celui dont l'abbé *Soulavie*, curé de Sevent, vient de donner l'exemple dans un cahier de 96 pages, qui en contient environ 70 des prétendus Mémoires de *Duclos*.

On demandera d'abord comment avec 70 pages on en fait 96. Voici l'expédient imaginé par l'abbé *Soulavie*. *Duclos* avoit mis au bas de son manuscrit des notes en petits caractères : l'Abbé les intercalle en gros caractères

dans le texte, ce qui interrompt la narration, et produit par fois l'effet le plus ridicule. Ce n'est pas tout, M. le Curé met ensuite des notes de sa façon au bas des pages, et l'on connoît son style. Par cet ingénieux moyen, on enfle une édition d'un quart, et on fait payer le Public à proportion.

Il n'y a d'ailleurs dans ce premier cahier ni *additions*, ni *anecdotes* nouvelles, comme notre empyrique Editeur l'annonce dans son frontispice. Il y a en revanche des *fautes* d'*ignorance grossière*, des *corrections ridicules*, des *altérations* et des *mutilations*.

Nous ne pouvons en donner que quelques exemples : il seroit trop long de les rassembler tous.

Fautes d'ignorance.

P. 31, lig. 12 : « On confie en même-tems les Troupes » d'Espagne au Prince de *Vendôme-Lorraine*. » Qui a jamais entendu parler d'un Prince de *Vendôme-Lorraine*, et qui pourroit deviner le personnage dont il est ici question? Il faut avoir recours au véritable manuscrit, et l'on trouve qu'il s'agit du Prince DE VAUDEMONT, *Lorrain*, *qui*, comme le dit *Duclos*, *étoit créature de l'Empereur*.

P. 47. « Si les intérêts n'eussent changé par la mort de *Joseph II*. » La mort de *Joseph II* avant la Paix d'Utrecht! Joseph II est mort l'année dernière. *Duclos* ne peut avoir commis cette faute. Elle a été en effet ajoutée par le Curé de Sevent. Il y a seulement dans le manuscrit *la mort de l'Empereur Joseph*.

Corrections ridicules.

Préface de Duclos, pag. 22. *Vos ayeux aspiroient à la gloire toute nue*. Il y a dans le texte *nos ayeux*. Duclos n'apostrophe personne dans sa préface ; mais *la gloire toute nue* est-elle de lui ? Ecrit-il aussi ridiculement ? On sent que cela n'appartient qu'à l'illustre abbé *Soulavie*. Duclos avoit dit : *Nos ayeux aspiroient à la gloire bien ou mal entendue*.

Mémoires, p. 37. « Louis XIV, que la prospérité » avoit enivrée, ne manqua ni de constance, ni de courage » *dans ses disgraces quand il fut malheureux* ». DANS SES DISGRACES, QUAND IL FUT MALHEUREUX, est un

pléonasme assez plaisant. *Quand il fut malheureux* est une addition de M. l'Abbé qui, apparemment, a voulu s'égayer ou égayer ses Lecteurs.

Pag. 49, lig. 13. « La caisse ne répondant pas à l'éti» quette, on l'ouvrit, et on y trouva *des billots d'or*, » recouverts de chocolat ». *Des billots d'or* sont encore assez réjouissans ; mais il y a dans le véritable manuscrit *des billes d'or recouvertes de chocolat.*

Altérations et mutilations.

Quelques-unes de ces *mutilations* rendent le texte absolument inintelligible; en voici un exemple frappant. Pag. 46, on lit ces mots à la première ligne; « Pendant » le siége de Lille, le Roi, touché du zèle de ses sujets, » se servit du mot de *reconnoissance* (1); mais il ne put » alors s'empêcher de laisser paroître *l'altération jus» ques sur des Particuliers dont il avoit besoin* ». *L'altération jusques sur des Particuliers dont il avoit besoin*, est impossible à comprendre. Le mot de l'énigme, c'est qu'il y a deux lignes de passées. Il faut lire : « Il ne » put s'empêcher de laisser paroître l'altération que lui » causoit un terme si nouveau de sa part. Ses égards s'é» tendoient alors jusques sur des Particuliers dont il avoit » besoin ».

Pag. 56, ligne 11. « Un Cordelier, (il étoit fils d'un Greffier de village, diocèse de St. Malo, arrêté à Bressuire, le 22 mai 1712,) nommé Augustin le Marchand, ayant apostasié d'un Couvent de Poitou ». De ce texte embelli par le Curé de Sevent, il résulte que c'est le *Greffier* qui fut arrêté à Bressuire, tandis que c'est réellement *le Cordelier.* Il résulte encore que le Cordelier *apostasia de son Couvent.* Voici le texte, tel qu'il est. » Un Cordelier, nommé Augustin le Marchand, d'un » Couvent de Poitou, ayant apostasié, s'étoit engagé » dans les troupes Françoises », &c. Et en note : il étoit » fils d'un Greffier de Loyal, diocèse de St. Malo. Arrêté » à Bressuire, le 22 mai 1712 ».

---

(1) Lorsque le Prévôt des Marchands vint le haranguer à la tête de la Ville.

On voit avec quel degré d'intelligence M. l'abbé *Soulavie* a refondu la note dans le texte.

P. 88. Avant cet alinéa : *le 6 mars de l'année suivante*, il y a un paragraphe de 12 lignes entièrement omis.

P. 94. l. 4., Duclos fait cette belle réflexion, en parlant des affronts que reçut le Ministre de la Princesse *des Ursins* à Utrecht « l'honneur qui se vend, si peu qu'on en donne, est toujours payé plus qu'il ne vaut ». Cet adage est supprimé page 54, ligne 4, dans l'édition de M. l'abbé.

Enfin, page 96, de cette même édition, ligne 1, on trouve ces mots : » alors pour resserrer de plus en plus l'intimité, la Princesse des Ursins tira le Roi du Palais où la Reine étoit morte ». Ici sont supprimées des circonstances intéressantes ; le vrai texte porte ; « pour resserrer de » plus en plus l'intimité, Madame des Ursins se fit nommer, ou se constitua elle-même gouvernante des enfans » qui ne pouvoient pas être en meilleures mains pour » leur conservation, que dans celles de la personne dont » c'étoit le plus grand intérêt. Elle tira le Roi du Palais «, &c.

On peut juger par tant d'exemples, et une foule d'autres que nous ne citons pas, de l'habileté du grand Editeur *M.* l'abbé *Soulavie*, Curé de Sevent, qui nous promet d'arranger ainsi les Mémoires de *Massillon*, du président *Henault*, de *Maurepas*, de *Colbert*, de *St.-Simon* en 14 vol. &c. sans oublier les lettres fabriquées des honnêtes femmes du tems de la régence qui paroissent dans les premiers cahiers de son recueil pour allécher Messieurs les souscripteurs.

Les personnes qui ont connu *Duclos* assurent unanimement qu'il n'a composé de l'Histoire du Règne de *Louis XV* que ce qui en paroît actuellement chez le sieur *Buisson*, en 2 vol. in-8°. L'adroit Editeur du cahier de 96 pag. dit : qu'il donnera cette Histoire sans lacune jusqu'à 1770. D'après ce que nous venons de mettre au net, il est facile de présumer comment il s'y prendra pour y parvenir. Quoi qu'il en soit, le sieur *Buisson* s'est borné à donner le texte de *Duclos* sans altération ni *embélissemens*.

Le sieur Buisson vient de déposer chez M. Dosfant, Notaire, *place du quai de l'École*, *au coin de la rue de l'Arbre-sec*, le manuscrit original de ces Mémoires, avec les corrections et renvois écrits de la main même de feu M. *Duclos*. Il somme M. l'abbé *Soulavie* d'y déposer dans le jour le sien. Le public, sur l'examen des deux manuscrits, jugera de la hardiesse de cet Editeur, et laquelle des deux éditions est la véritable et la plus complette.

Réponse de M. Soulavie.

M. l'abbé *Soulavie* a tâché d'avoir l'air de réfuter les observations précédentes, dans le mercure de France du 25 décembre. Il dit qu'il ne repondra pas *aux injures*. Mais ce sont *des faits*. S'ils sont *injurieux*, à qui la faute? Il y a dans les Mémoires de *Duclos* en deux volumes, une seule lacune, depuis le jugement sur le cardinal *de Fleury* jusqu'à la guerre de 1756. Duclos lui-même *en prévient ses lecteurs*. L'Editeur des 96 pages prétend qu'il n'y en aura pas dans ses cahiers. Nous ne doutons pas en effet que *M.* l'abbé *Soulavie* ne puisse remplir cette lacune : nous connoissons très bien son savoir faire. Il n'y a rien qu'il ne faille attendre d'un homme qui vouloit faire parler le *maréchal de Richelieu*, d'événemens qui n'ont eu lieu que trois ans après sa mort. Mais il peut être sûr que, de quelque manière qu'il s'y prenne, on distinguera facilement son style de celui de *Duclos*.

Nous nous bornerons donc à répéter que le manuscrit sur lequel l'édition de *Buisson* a été faite, porte les caractères de la plus parfaite authenticité ; qu'il contient des corrections et des renvois de la main même de *Duclos*, et qu'il est déposé chez *M. Dosfant*, Notaire : tandis que *M.* l'abbé *Soulavie* s'obstine à garder le sien chez lui, où il en montre ce qu'il veut bien communiquer. Ce dernier manuscrit ne contient pas une lettre de l'écriture de *Duclos*.





